

Université de Montréal

L'écriture de la post-mémoire dans *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette, suivi de *La cartographie de l'absence*

par Sophie Marcotte

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE MAÎTRISE ÈS ARTS (M.A.)  
EN LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE, OPTION RECHERCHE-CRÉATION

Le 10 mai 2020

© Sophie Marcotte, 2020

## Résumé

Ce mémoire est composé d'un essai et d'un roman. L'essai s'intéresse à la post-mémoire, concept développé pour traiter des traumatismes historiques, en tant que matériau mémoriel intime. La recherche opère un glissement entre le traumatisme historique et le traumatisme privé en fondant leur similarité sur leur nature événementielle. Le roman *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette permet de concevoir l'importance de la post-mémoire dans le cadre de traumatismes familiaux. Cette histoire, mise en fiction en s'appuyant sur les traces d'un passé disparu, illustre bien la mise en récit et la reconquête du sens perdu par la deuxième génération d'un événement traumatique. La partie création du mémoire se consacre au récit d'une narratrice hypocondriaque dont la mère est décédée du cancer du sein alors que la protagoniste était encore enfant. Le personnage tente de déplier ses souvenirs, mais ne réussit que par l'entremise de son imagination – seule la narratrice-enfant possède les véritables souvenirs maternels. Toutefois, comme la fillette n'existe plus au présent, la reconquête de l'ascendance achoppe. En tentant de recomposer sa mère, la narratrice découvre surtout ses propres fantômes et ceux de son père. La création propose l'expérience de la théorie post-mémorielle tout en questionnant ses limites.

Mots-clés : mémoire, filiation, post-mémoire, traumatisme, survivance, Anaïs Barbeau-Lavalette, résilience, littérature québécoise, histoire

## Abstract

This master's thesis is subdivided in two components : an essay and a novel. The essay focuses on postmemory, a concept elaborated in relation to historical traumas, as intimate memorial structure. The research shifts from historical traumas to personal traumas by basing their similarity on their event nature. The novel *Suzanne* by Anaïs Barbeau-Lavalette underlines the importance of postmemory in familial trauma. This story, fictionalized by linking true artefacts, sheds light on postmemorial work and on the resignification of events orchestrated by the post-generation of a traumatic event. The creation section of this work tells the story of a hypochondriac narrator who suffered the loss of her mother to breast cancer in childhood. The main character seeks to recover the lost memories of her mother but can only remember her by means of her imagination – only the child narrator still possesses the true memories. However, as the young girl no longer exists in the present time, the quest stumbles. Through the search for her mother, the narrator mostly uncovers her father's and her own ghosts. The creative work attempts to embody the postmemory theory while questioning its limits.

Keywords: memory, parentage, postmemory, trauma, Anaïs Barbeau-Lavalette, resilience, Quebec literature, history

## Table des matières

RÉSUMÉ .....	II
ABSTRACT .....	III
TABLE DES MATIÈRES .....	IV
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	<b>ERREUR! SIGNET NON DÉFINI.</b>
REMERCIEMENTS.....	V
L'ÉCRITURE DE LA POST-MÉMOIRE DANS <i>LA FEMME QUI FUIT</i> D'ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE.....	7
INTRODUCTION .....	9
1. LA POST-MÉMOIRE : LA MÉMOIRE DONT LE SOUVENIR S'ABSENTE.....	11
<i>Post-mémoire et filiation : libérer la mémoire du trauma</i> .....	14
<i>L'événement traumatique : entre rupture et continuité</i> .....	16
2. <i>LA FEMME QUI FUIT</i> : FREINER LA FUITE .....	19
<i>L'entrelacement de la grande Histoire et de l'intime</i> .....	19
<i>Marquer la grande Histoire pour sauver la petite histoire</i> .....	25
<i>L'événement historique : un point de mémoire</i> .....	29
<i>Recomposer Suzanne : les objets témoins</i> .....	33
<i>Résilience : le choix subjectif d'une réhabilitation</i> .....	36
CONCLUSION.....	40
BIBLIOGRAPHIE.....	42
LA CARTOGRAPHIE DE L'ABSENCE .....	45

## Remerciements

Je tiens à remercier sincèrement mes co-directrices Martine-Emmanuelle Lapointe et Marie-Pascale Huglo pour l'accompagnement exceptionnel. Vos judicieux conseils ont été d'une aide précieuse.

J'aimerais aussi remercier ma famille et mon amoureux pour leur soutien infailible. Merci pour les encouragements, mais aussi pour la curiosité et les questions sincères.

Je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son appui financier indispensable. La paix d'esprit n'est pas une mince contribution.

*À ma mère*

L'écriture de la post-mémoire dans *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette

« En retournant sur tes pas  
C'est vers moi que je marche

Les lieux oubliés  
Les amitiés rompues  
Les peines que l'on foule  
Une éclisse dans la gorge

Qu'y a-t-il à l'origine  
Pour que tout y revienne ? »

Stefan Psenak



## Introduction

« Tu as fait un trou dans ma mère et c'est moi qui le comblerai<sup>1</sup>. » La narratrice de *La femme qui fuit* lance la prémisse de son récit comme une balle de fusil. Elle souhaite retrouver la trace de sa grand-mère disparue après avoir refusé de signer le *Refus global* pour combler le vide légué d'une génération à l'autre, le coût d'une absence chèrement payée. L'absence continue de tout dévaster sur son chemin : tout comme sa mère, la narratrice est « constituée par [son] départ » (FF : 376). S'installe alors confortablement le paradoxe qui guide tout le récit de Suzanne Meloche : c'est le vide qui est laissé en héritage d'une génération à l'autre, l'absence qui marque ceux qui la portent. L'absence devient une douloureuse présence, une blessure à retenir. Mais pour pouvoir prendre la mesure de la blessure, de l'empreinte d'une femme invisible, encore faut-il pouvoir cerner l'absente, en esquisser les contours pour la figer sur papier là où elle ne pourra plus s'échapper. La narratrice tente de retracer son aïeule et de faire le récit de sa vie, lui permettant d'exister aux yeux de sa mère et de sa fille, comme l'indique la dédicace (FF : 23). En écrivant un livre sur sa grand-mère, la narratrice poursuit la quête de sa mère jusqu'à sa forme la plus extrême : alors que Mousse tentait de retenir sa mère en mettant ses cendres en terre, la narratrice fige la femme fuyante entre les pages d'un livre : « C'est fini. Tu ne pourras plus t'enfuir » (FF : 371).

La nécessité de faire le récit de nos ancêtres n'est pas nouvelle. Les événements qui entraînent leur lot de disparitions laissent des questions en suspens auxquels les descendants tentent de répondre. L'absence caractérise, par exemple, la blessure des générations suivant les grands traumatismes historiques comme la Seconde Guerre mondiale. Les enfants des survivants de la Shoah vivent avec le silence de leurs parents, avec le récit des autres qu'ils intériorisent au point de se sentir eux-mêmes survivants de la crise mondiale. Ils se tournent vers les arts pour figer les récits qui ont fait leur chemin jusqu'à eux. Ces récits sont investis par l'imagination plutôt que par les souvenirs, les héritiers étant eux-mêmes absents lors des événements. La mémoire qui traverse les

---

<sup>1</sup> Barbeau-Lavalette, Anaïs, *La femme qui fuit*, Montréal, Marchand de feuilles, p. 346. L'abréviation FF désigne *La femme qui fuit* dans l'ensemble du texte.

générations et qui trouve langage dans les arts, Marianne Hirsch la nomme « post-mémoire ». Cette mémoire de l'après-coup perdure et hante les générations suivantes. Ceux qui ont perdu des êtres chers traînent leurs propres fantômes en héritage, une spectralité à réinvestir pour lui donner un sens. Ceux qui n'y étaient pas inventent leurs fantômes, des spectres aux visages comparables à ceux qui hantaient leurs propres parents.

Ainsi, comment réfléchir sur l'entrelacement de l'Histoire et du récit personnel hanté par des spectres qui, au départ, n'appartiennent pas aux héritiers ? Comment les blessures traumatiques franchissent-elles les barrières du temps et s'inscrivent-elles dans un présent qui ne se termine pas ? La post-mémoire permet de répondre partiellement à ces questions. Puisqu'elle s'appuie sur la notion d'événement en tant que fracture temporelle et intérieure, elle peut être conçue comme un phénomène de l'intime. Tout comme les enfants des survivants de la Shoah finissent par être imprégnés des récits de leurs proches, la narratrice de *La femme qui fuit* a complètement intégré le récit de l'absence de sa grand-mère et l'internalise en tant que blessure : elle cherche à s'enraciner comme l'a fait sa propre mère. Le rapprochement entre les traumatismes de l'Histoire et le récit personnel peut être lu à la lumière de la nature de l'événement que représente le traumatisme – l'événement personnel ou historique opère une césure dans le cours des choses, il rompt avec ce qui est attendu (Delage, 2010 : 18). De plus, c'est la charge émotionnelle qu'on lui accorde dans le passé qui confère sa valeur à l'événement. Un événement ne devient un événement que rétrospectivement. Et c'est la suite des événements qu'on se construit, qu'on se raconte, qui permet de donner un sens à un traumatisme. Donner un sens à un traumatisme, voilà qui pourrait bien permettre de « [combler le trou qu'on a fait dans sa mère] », de faire preuve de résilience par la mise en récit.

## 1. La post-mémoire : la mémoire dont le souvenir s'absente

D'entrée de jeu, la post-mémoire a été élaborée par Marianne Hirsch pour traiter de la passation du traumatisme d'une génération à l'autre après la Seconde Guerre mondiale. Elle a été conçue à partir de traumatismes historiques.

"Postmemory" describes the relationship that the "generation after" bears to the personal, collective, and cultural trauma of those who came before – to experiences they "remember" only by means of the stories, images and behaviors among which they grew up. But these experiences were transmitted to them so deeply and affectively, as to seem to constitute memories in their own right. Postmemory's connection to the past is thus actually mediated not by recall but by imaginative investment, projection, and creation [...] These events happened in the past, but their effects continue into the present. (Hirsch, 2012 : 5<sup>2</sup>)

Or cette « post » génération n'entretient pas un rapport direct avec les souvenirs des événements traumatiques. Le récit du traumatisme provient de témoignages, de legs d'objets et de récits ; en somme, de traces laissées derrière par ceux ayant vécu les événements. Pour décrire l'importance de ces artefacts du passé, Hirsch s'inspire de la notion de « punctum » élaborée par Roland Barthes dans *La chambre claire* :

[The notion of the punctum] has inspired us to look at images, objects, and memorabilia inherited from the past, like this little picture, as "points of memory" - points of intersection between the past and the present, memory and postmemory, personal remembrance and cultural recall. The term "point" is both spatial – such as a point on a map – and temporal – a moment in time – and it thus highlights the intersection of spatiality and temporality in the workings of personal and cultural memory (Hirsch, 2012 : 61<sup>3</sup>).

---

<sup>2</sup>« La post-mémoire décrit la relation qu'entretient la "génération d'après" avec le traumatisme personnel, collectif ou culturel de ceux qui l'ont précédée – avec les expériences dont ils se "souviennent" seulement par l'entremise d'histoires, d'images ou de comportements appris en grandissant. Mais ces expériences leur ont été transmises si profondément qu'elles semblent constituer des souvenirs qui leur sont propres. La relation que la post-mémoire entretient avec le passé n'est donc pas médiée par le souvenir, mais par l'imagination, la projection et la création. [...] Ces événements ont eu lieu dans le passé, mais leur effet se poursuit dans le présent. » (Je traduis.)

<sup>3</sup>« [La notion de punctum] nous a inspirés à regarder les images, objets et souvenirs hérités du passé, comme cette petite photo, comme des "points de mémoire" – des points d'intersection entre le passé et le présent, la mémoire et la post-mémoire, le souvenir personnel et la mémoire collective. Le mot "point" est à la fois spatial – comme un point sur une carte – et temporel – un moment dans le temps – et il met ainsi en lumière la nature spatiale et temporelle du fonctionnement de la mémoire personnelle et collective. » (Je traduis.)

Ces points de mémoire, transmis par les générations précédentes, agissent comme des traces d'un passé disparu. Le rôle de la seconde génération est de tresser ces points de mémoire de manière à créer un assemblage, un fil d'événements – un récit. Ne profitant pas d'un témoignage direct des événements, la seconde génération devra se servir de son imagination pour lier les événements les uns aux autres. C'est pourquoi Hirsch précise que la post-mémoire n'agit pas à partir des souvenirs, mais bien à partir d'une projection imaginaire.

En quoi la projection imaginaire permet-elle de réinvestir les événements d'un sens ? Collin McGinn propose une définition éclairante de l'imagination : « Au sens plus général, imaginer, ce serait se représenter une possibilité, que cette représentation relève d'une image ou d'une simple proposition » (Gibert et Morgane, 2010 : 56). Gibert et Morgane ajoutent : « Toute représentation mentale est accompagnée de sensations physiologiques, lesquelles, à partir d'un certain seuil, sont des émotions. Il est facile de voir que nos représentations imaginées ne font pas exception à la règle » (*Ibid.* : 57). Cette relation intrinsèque entre l'imagination et les affects justifie le rôle des objets, des photos et des témoignages comme ayant une « force évidentielle » (Hirsch, 2012 : 110). Hirsch précise : « The postmemorial viewers do more than listen to the witness : they "watch" the image with her and thus they can relive, in the very sensations of the body, that fateful walk in the snow<sup>4</sup> » (*Ibid.* : 112). C'est donc à partir de la projection imaginaire que le sujet arrive à assimiler la mémoire de ses ancêtres au point d'avoir l'impression que les souvenirs lui appartiennent – ils ne sont pas littéralement siens, mais « ils sont similaires à la mémoire par leur force affective et leur effet psychique<sup>5</sup> » (*Ibid.* : 31).

Comme le précisait la définition globale de la post-mémoire, les sujets de la post-génération tentent de figer leurs récits assemblés dans les arts. D'abord, les arts autorisent la fiction comme mode de pensée, une fiction nécessaire dans la recomposition d'événements dont la seconde génération s'absente.

---

<sup>4</sup> « Les spectateurs de la post-mémoire ne font pas qu'écouter le témoin : ils "regardent" l'image avec lui et, ainsi, ils peuvent revivre, dans les sensations mêmes du corps, cette fatidique marche dans la neige. » (Je traduis.)

<sup>5</sup> Je traduis.

Postmemorial work [...] strives to reactivate and re-embody more distant political and cultural memorial structures by reinvesting them with resonant individual and familial forms of mediation and aesthetic expression. In these ways, less directly affected participants can become engaged in the generation of postmemory that can persist even after all participants and even their familial descendants are gone [...] Second-generation fiction, art, memoir, and testimony are shaped by the attempt to represent the long-term effects of living in close proximity to the pain, depression, and dissociation of persons who have witnessed and survived massive historical trauma (*Ibid.* : 33-34<sup>6</sup>).

Les arts, comme plaque tournante du sensible, rendent particulièrement bien compte de cette douleur qui a été celle des parents de la post-génération. À partir de cette blessure, de ce grand vide, les artistes de la deuxième génération créent – la perte, élément déclencheur des récits post-mémoriels (et des récits de filiation), incarnant la blessure.

L'importance de l'engagement des autres, le désir de rejoindre et de communiquer la blessure pour la transmettre rejoint l'idée de justice développée par Evelyne Ledoux-Beaugrand dans le cadre de sa thèse *Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes*. Cette dernière s'intéresse à la manière dont les écrivaines de la génération suivant le féminisme de la deuxième vague tentent de réinvestir leur passé d'un sens : « Instituées dépositaires d'une mémoire familiale qui leur a été léguée sous une forme parcellaire, les narratrices cherchent plutôt, en fouillant les décombres du passé, à exhumer ce qu'il reste de la vie d'anonymes afin de leur rendre justice » (2010 : 226). Une justice accomplie par la mise en récit d'événements du passé, rendus de manière sensible par les arts, scellant la boucle de la transmission d'une mémoire.

---

<sup>6</sup> « Les travaux de la génération post-mémorielle s'efforcent de réactiver et de réincarner les structures mémorielles politiques et culturelles plus éloignées en les réinvestissant de récits personnels ou familiaux évocateurs ainsi que d'une expression esthétique. De cette manière, les participants moins touchés peuvent s'engager auprès de la génération post-mémorielle qui, elle, pourra persister malgré le décès de tous ses participants et même après le départ de ses descendants. [...] Les fictions, l'art, les mémoires et les témoignages de la génération d'après sont caractérisés par leur tentative de représenter les effets à long terme d'une vie passée près de la souffrance, de la dépression et de la dissociation des témoins ou survivants des traumatismes historiques massifs. » (Je traduis.)

Hirsch spécifie par ailleurs que « the mother's voice is rarely heard, but that the daughter tends to speak for her<sup>7</sup> » (2012 : 10). Ledoux-Beaugrand note que, dans les textes d'autrices féministes de la troisième vague, « la mère demeure plutôt sans visage, de ce fait sans identité propre et, qui plus est, dépourvue de l'organe où s'articule la parole » (2010 : 301). Loin d'être aussi passive, notamment par sa participation au documentaire sur les enfants du *Refus global* (une référence présente dans le texte de Barbeau-Lavalette), la mère de la narratrice de *La femme qui fuit* apparaît en effet comme un personnage très vulnérable : « Dans le train, je m'endors contre ma mère, qui est plus petite que moi » (FF : 15). La narratrice semble dotée de la mission de la protéger : « Là, il y a elle, il y a toi, et entre vous deux : moi. Tu ne peux plus lui faire de mal parce que je suis là » (FF : 8). Dans le livre, la fille endosse la blessure de la mère et prend la parole en écrivant le récit de sa grand-mère, comme le suggère Hirsch. Le projet filial vise à lui rendre justice, à réparer la césure dans le temps dont sa mère souffre encore (on pourrait encore y voir une référence au « trou à combler » dans sa mère). Or, le projet filial se développe davantage : en prenant la parole à la place de sa mère, en racontant l'histoire de son aïeule, la narratrice rend également justice à son ancêtre qui a vécu une grande partie de sa vie recluse dans un appartement d'Ottawa, vraisemblablement oubliée par ses confrères et consœurs. Comme Suzanne Meloche a passé sa vie à tenter de laisser sa trace en se fondant dans des mouvements collectifs, le livre de sa petite-fille permet également de mettre un point final à la quête de l'aïeule. La narratrice se pose comme la protectrice de sa mère, mais aussi de sa grand-mère. Combler la blessure, guérir, passe ici par le legs d'une parole aux générations suivantes, à sa fille, comme le rappelle la dédicace. Le projet filial consiste ainsi en une véritable réparation, au sens où l'entend Beaugrand.

#### Post-mémoire et filiation : libérer la mémoire du trauma

La post-mémoire, par la reprise d'un matériau mémoriel du passé destiné à l'avenir, nous invite dans un espace dyschronique : « la dyschronie peut aussi s'entendre au sens d'une temporalité disjointe, d'un présent qui porte la responsabilité et la présence du passé et du futur, voire la formulation de Derrida d'un "moment spectral, un moment qui

---

<sup>7</sup> « La voix de la mère est rarement entendue, mais la fille tend à parler pour elle. » (Je traduis.)

n'appartient plus au temps, si on l'entend sous ce nom l'enchaînement des présents modalisés" » (Ledoux-Beaugrand, 2010 : 138). Les artistes de la seconde génération semblent hantés par des spectres, des bribes de vie qui ne leur appartiennent pas, mais qu'ils portent tout de même en eux par la projection imaginaire. Le récit post-mémoriel vise ainsi à réinvestir le passé d'un sens nouveau pour transformer le legs au futur : soit l'essence même du récit de filiation. Dominique Viart élabore en 1996 une définition des récits de filiation :

Cette forme littéraire a pour originalité de substituer au récit plus ou moins chronologique de soi qu'autofiction et autobiographie ont en partage, une enquête sur l'*ascendance* du sujet. Tout se passe en effet comme si [...] la réflexion psychanalytique ayant ruiné le projet autobiographique en posant l'impossibilité pour le Sujet d'accéder à une pleine lucidité envers son propre inconscient, les écrivains remplaçaient l'investigation de leur *intérieurité* par celle de leur *antériorité* familiale (Viart, 2009 : 96).

L'intérêt de cette définition réside dans le lien direct entre la quête identitaire et l'ascendance familiale. Plus explicitement, Viart transforme la question « Qui suis-je ? » en « Qui me hante ? » (1999 : 123). Dans son ouvrage *Encres orphelines*, Laurent Demanze réfléchit aussi aux identités qui nous constituent :

Entre transmission brisée et héritage d'une dette, ces écritures de soi réinventent une identité singulière et plurielle à la fois. Car en restituant les vies dispersées de l'ascendance, l'écrivain contemporain découvre en lui la permanence d'identités défuntes. L'écriture de soi cède alors à un souci archéologique, qui ausculte les survivances du passé et dévoile une part insue de soi. C'est au miroir de l'autre que se découvre l'individu contemporain, élaborant un récit où la fiction se mêle aux souvenirs, et l'écriture de soi à la fable familiale (Demanze, 2008 : 9).

La question de la hantise, de la spectralité, nous ramène au motif de l'absence comme blessure, à ceux qui ont déserté – les fantômes de nos mémoires. Demanze précise :

Le récit de filiation s'ancre en effet au lieu même d'une blessure, entre témoignage entravé et offrande aux figures révolues de l'ascendance. L'écrivain contemporain ausculte les heures anciennes à la recherche des traces effacées d'un passé disparu, comme si quelque chose d'inaccompli – en souffrance – hantait les temps présents (*Ibid.* : 10).

Ce qui refuse de s'accomplir, dans les récits de filiation, c'est le passé parental. Et le passé parental, ici, devient un héritage essentiel pour que le sujet puisse arriver à

composer son identité au plus intime de lui-même : « si l'individu est peuplé, c'est qu'il rejoue dans la profondeur intime les expériences du passé et prolonge les épreuves inaccomplies » (*Ibid.* : 22). Mais comment rejouer des expériences du passé auxquelles nous n'avons pas assisté ? La projection imaginaire permet de réinvestir ces expériences d'une émotivité et d'un sens profond. Le récit de filiation reprend ici presque à la racine près le matériau de la post-mémoire. Plus encore, Demanze spécifie que « le passé parental est le chapitre vacant de la mémoire, il est l'insu d'un sujet qui peine à le reconstituer à force d'hypothèses généalogiques et d'investigations imaginaires [...] tout se passe comme s'il y avait eu une césure historique, et qui laisse désorienté » (*Ibid.* : 21). Le sujet du récit de filiation, forme d'écriture intime, à l'instar du sujet de la post-mémoire, enquête également sur le passé qui lui échappe, celui qui ne lui appartient pas, mais qui pourtant le hante. Demanze fait aussi le parallèle entre la césure personnelle et la césure historique – deux traumatismes qui fonctionnent de manière similaire si on les considère comme deux événements.

#### L'événement traumatique : entre rupture et continuité

Le sujet de la post-génération est l'héritier d'une mémoire qui ne lui appartient pas. Cette mémoire est de nature traumatique. Comme nous l'avons vu, elle s'ancre dans une blessure. Michel Delage, psychiatre, s'intéresse au traumatisme en milieu familial :

parmi les épreuves que nous rencontrons, certaines peuvent être majeures, ou bien s'accumuler, de telle sorte qu'elles nous laissent finalement démunis, sans stratégie adaptative possible. [...] C'est dans ces cas que nous pouvons parler de traumatisme et non plus de stress. Cela signifie qu'à un moment donné s'opère une coupure entre les émotions négatives déclenchées par les événements et la possibilité d'un traitement cognitif. Les personnes concernées par cette coupure vivent alors une perte de sens. Leur vision du monde perd sa validité (2010 : 18).

Il ajoute que : « [la famille] est à l'origine d'un espace virtuel, un entre-deux ou entre-plusieurs, qu'on peut nommer "espace psychique intime" de la famille. [...] c'est cet espace que le traumatisme déchire. L'autre, les autres perdent leur lisibilité et leur prédictibilité. Les liens se désorganisent » (2010 : 25-26). Tout indique que ce qui détermine un traumatisme serait la perte de sens qui l'accompagne – autant dans le cadre individuel que familial ou collectif. Une reconfiguration du monde s'opère, une réorganisation qui



rappelle certainement la définition de l'événement que propose René Audet : « l'événement n'est rien d'autre que cette reconfiguration impersonnelle de mes possibles et du monde qui advient en un fait et par laquelle il ouvre une faille dans ma propre aventure. Transformation de moi-même et du monde, indissociable, par conséquent, de l'expérience que j'en fais » (2011 : 40). Bien que l'événement ne soit pas nécessairement traumatique, le traumatisme personnel, à l'instar du traumatisme historique, agit comme une césure dans l'ordre des choses et exige une resignification tout comme l'événement. Le sens est à recomposer pour les survivants des traumatismes personnels et historiques – là réside le sentiment de responsabilité et de justice qui anime les générations suivant les victimes de traumatisme direct.

Le sujet post-mémoriel créera donc à la confluence des récits de filiation et des récits de survivance, soit « des productions narratives ayant une fonction testimoniale et des résonances identitaires liées à la perte. Ces récits font appel au travail de la mémoire afin de reconstruire, en s'appuyant sur l'expérience du temps, ce qui a été perdu, déposé sous forme de traces dans le langage » (Kègle, 2007 : 9). Pour ce faire, « le sujet perturbé s'appuie sur ce qui se trame dans son environnement socio-historique pour se créer un univers de représentations qui puisse le soutenir malgré la fragilité insupportable d'un monde en désarroi » (*Ibid.* : 5). Le fait de s'appuyer sur « ce qui se trame » rappelle la notion de « punctum » reprise par Hirsch sous l'appellation « points de mémoire ». Dans une ultime nécessité de conférer un sens à ce qui est perdu, le sujet pose son attention sur les artefacts du passé pour en dégager un récit imaginé. Ces traces sont composées d'événements socio-historiques, certes, mais aussi d'objets, comme l'entend Hirsch lorsqu'elle définit la post-mémoire. Pour Evelyne Rey, les objets sont essentiels à la reconstruction d'un récit familial : « [certains objets, dont la valeur est plus affective, sentimentale] servent aussi de bornes à la mémoire familiale et font office de passeurs et de conservateurs d'histoires familiales. Ce sont des ornements narratifs » (2010 : 246). L'adjectif narratif attire l'œil : il témoigne de la possibilité de mise en récit que donnent les objets à ceux qui les investissent d'un sens, une signification possible par l'imagination et les affects.

Le déploiement de l'imagination permet alors une forme de résilience au sens où l'entend Delage : « un travail psychique qui va porter sur de nouvelles significations, de nouvelles constructions du monde, de nouvelles croyances orientées positivement, prenant forme et se développant au cours du temps. Cela suppose un *dynamisme*, un *mouvement* là où le traumatisme tout au contraire bloque, fixe et immobilise<sup>8</sup> » (2010 : 19). L'imagination permet de dépasser ce blocage et de créer du mouvement dans une suite d'événements qui autrement perdraient leur signification. Cette activité créatrice agit comme une « voie de survivance » grâce à « la re-possession de soi par la maîtrise d'un discours sur soi » (Lemieux, 2007 : 228).

Non seulement ce réinvestissement de sens permet une nouvelle construction identitaire, mais il accomplit le devoir de mémoire dont la responsabilité pèse sur les épaules des sujets de la seconde génération. La résilience, en contexte post-mémoriel, n'est pas une guérison : construire un fil d'événements cohérents et significatifs ne changera pas les événements passés. Elle offre toutefois une certaine forme de paix avec les fantômes qui nous hantent :

parce que l'imagination fait vivre par procuration, et qu'elle fait ainsi comprendre, elle s'avère être une mémoire en puissance. [...] Dans cette perspective, la reprise fictionnelle du matériau historique paraît non seulement souhaitable mais nécessaire à la pérennité de ce dernier. Si la fiction désamorçait toute sacralisation, elle évite, en revanche, la profanation par l'oubli. Ce qui se perd en expérience directe est compensé par l'imaginaire, qui, sans signer définitivement la transcendance du trauma, constitue du moins une étape vers la reconquête de soi. (Boudreault, 2007 : 126)

Nous en revenons encore une fois à l'idée de justice et de responsabilité mémorielle telles que développées par Ledoux-Beaugrand. Cette idée est également reprise par Kègle qui affirme que les sujets des récits de survivance agissent comme des témoins d'un traumatisme passé. Elle avance que leur témoignage est « motivé par l'obligation morale envers ceux qui ne sont plus, ces morts laissés derrière soi et qui n'ont d'autre voix pour s'exprimer » (2007 : 6). Il y a, par la réappropriation d'un discours passé et la resignification des événements, le désir d'un legs, d'une mémoire laissée en héritage.

---

<sup>8</sup> Je souligne.

L'héritage, la filiation, est au cœur du matériau post-mémoriel. Un legs qui, dans *La femme qui fuit*, commence dès la dédicace, dès le départ : « À ma mère, à ma fille » (FF : 23).

## 2. La femme qui fuit : freiner la fuite

La quatrième de couverture inscrit immédiatement le texte dans un rapport direct au réel : « Anaïs Barbeau-Lavalette n'a pas connu la mère de sa mère. De sa vie, elle ne savait que très peu de choses. Cette femme s'appelait Suzanne ». Suzanne Meloche, l'aïeule de la narratrice, est celle dont on tente de retracer l'histoire. Aux côtés de Borduas, de Riopelle et de Gauvreau, en 1948, elle passe tout près de signer le *Refus global*, manifeste pour la liberté d'expression et la fin de la censure artistique. Il existerait d'ailleurs toujours une copie du manifeste avec sa signature. En refusant finalement de signer, Suzanne Meloche passe dans les marges de l'Histoire, est oubliée par la société artistique de l'époque et rate sa chance de laisser sa trace. Suzanne Meloche devient un « fantôme » et abandonne ses deux enfants, assoiffée de trouver un sens à sa vie et de s'épanouir. Elle quitte sa famille, ne revenant à l'improviste que très rarement et repartant furtivement, jusqu'à ce que Barbeau-Lavalette engage Louise-Marie Lacombe, détective privée, pour retracer le parcours de sa grand-mère (FF : 377). Elle recueillera également des témoignages comme celui de Peter Byrne, amant de son aïeule (*Ibid.*) pour écrire le récit imaginé de sa grand-mère. En résulte *La femme qui fuit*, roman publié aux éditions Marchand de feuilles en 2015.

## L'entrelacement de la grande Histoire et de l'intime

D'entrée de jeu, la post-mémoire prend pour acquis l'existence d'une génération de l'après, d'une génération post-trauma. Dans le cadre d'un événement historique majeur comme la Seconde Guerre mondiale, la définition d'une seconde génération est assez aisée, puisqu'elle est caractérisée par un rapport au temps et désigne ceux qui suivent la génération des victimes. Pour les événements traumatiques familiaux, même pour les événements historiques qui ne sont pas des guerres, les balises générationnelles sont parfois plus floues. Comme Ledoux-Beaugrand, je m'intéresserai à la notion de génération « non pas en tant que groupe structuré par l'âge de ce[ux] qui la composent ni par le moment de

leur venue [à la création], mais à la lumière d'un changement de paradigme » (2010 : 4). Ce changement de paradigme est occasionné par le bouleversement qu'imprime l'Histoire sur les histoires personnelles.

Dans *La femme qui fuit*, il existe bien une génération d'enfants dont le sort a été déterminé par les rêves de leurs parents. Ce sont les enfants du *Refus global*. L'histoire du *Refus global* a une signification toute particulière dans le texte – la vie de Suzanne se brise en même temps que le rêve de leur manifeste. Et elle brise la vie de ses enfants, en les abandonnant après avoir raté sa chance de marquer l'Histoire. Les enfants de Suzanne Meloche et de Marcel Barbeau ne sont pas les seuls à avoir été abandonnés en cours de route – ceux de Borduas l'ont été aussi. Deux familles disloquées ne font pas une génération, c'est vrai. Toutefois, Mousse, la mère de la narratrice, conçoit son abandon comme un phénomène plus englobant : « Cette année-là, ma mère fait un film sur les enfants des signataires de *Refus global*. Une quête personnelle qui la conduit aux enfants de Riopelle, à ceux de Ferron, à ceux de Borduas. Tous en manque de leurs parents. Ce sera une année difficile qui la transformera » (FF : 356). Or le documentaire montre qu'il y a eu un changement de paradigme pour une grande partie des enfants des signataires du *Refus global* après la parution du manifeste. Comme l'indique la citation du texte, les enfants des signataires du *Refus global* souffrent d'une blessure similaire, soit le « manque de leurs parents », leur absence. Ceci permet de penser ce groupe comme une seconde génération. C'est d'ailleurs après la réalisation de ce documentaire que Mousse retrouve son petit frère, François, dont « il est trop tard [pour le sauvetage] » (FF : 330). Le sauvetage est raté parce que la blessure de l'abandon est trop profonde : « Il fait équipe avec les enfants, invité dans leur pays, celui qu'il a raté et qui l'envahit aujourd'hui comme une maladie » (FF : 357). Une enfance ratée et marquée par l'absence est bien la cicatrice caractéristique de cette seconde génération. Voilà le « trou » que Suzanne a fait dans la vie de sa fille et qu'il s'agira, pour la narratrice, de combler.

Les signataires du *Refus global* forment, dans l'imaginaire collectif québécois, une cohorte générationnelle : « [*Refus global*, t]exte fondateur de notre modernité culturelle, référence obligée du champ de l'art québécois, *emblème identitaire* pour toute une

*génération* d'artistes contestataires qui a revendiqué un renouvellement de la sensibilité collective et réclamé un nouvel état du monde<sup>9</sup> » (Lapointe, 1998 : 25). Emblème pour une génération d'artistes, le *Refus global* prend la valeur d'un symbole ou même d'un mythe, selon Sophie Dubois (2017). Ce n'est plus un simple texte. C'est un texte dont la valeur performative devait libérer ces artistes du carcan religieux et familial qui étouffait leurs œuvres par sa simple existence : « *Au refus global nous opposons la responsabilité entière. D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec des assoiffés d'un mieux-être, sans crainte des longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivons dans la joie notre sauvage besoin de libération.* » (FF : 155). À plus forte raison, Dubois décrit le texte comme un « acte » : « il apparaît comme possédant une importante force pragmatique : il n'est pas seulement un texte à lire, mais un texte à vivre, ou à subir, selon le camp où on se trouve. Son mythe réside donc dans la force de résistance active qu'on lui prête » (2017 : 356). Une soif de liberté toujours plus grande, voilà ce que promettait ce texte, ce qu'il symbolisait. Or ces artistes « assoiffés », les automatistes, seront persécutés, perdus, dans l'après-coup de la distribution de ce pamphlet et ce, durant une période d'une dizaine d'années environ. La liberté promise par le texte se fera plus tardivement. Le texte de Barbeau-Lavalette retrace les conséquences immédiates de la signature du manifeste sur la carrière de Borduas : « Le 21 octobre, Borduas est destitué de ses fonctions par l'arrêté en conseil n.1394 "pour conduite et écrits incompatibles avec la fonction de professeur dans une institution d'enseignement de la province de Québec" » (FF : 168). Quelques pages plus loin, Suzanne visite Borduas. Le réel s'inscrit dans la fiction par l'entremise de la description du corps de Borduas, puis de l'environnement dans lequel il se trouve : « Tu remarques son pas. Englué. Il t'ouvre. Tu cherches les mots devant l'abîme qu'il te présente. [...] Et puis tu remarques, derrière lui. L'absence de vie. Le trou noir laissé par ceux qui sont partis. Borduas est seul. Sa femme et ses enfants l'ont quitté » (FF : 173). Encore, le motif du « trou » revient, ce vide laissé par l'absence des autres, par leur départ, leur abandon.

Pour Suzanne, ce sont les marges de l'Histoire qui s'ouvrent. Son nom ne sera écrit nulle part : « Tu as glissé ta poésie parmi les œuvres offertes en pâture. Tu n'as rien à

---

<sup>9</sup> Je souligne.

perdre. Mais il est trop tard, et tu t'en rends compte ce jour-là. Tu es sans envergure, anonyme. Tu *erres* dans l'orbite des contestataires. On ne s'intéresse pas à toi. Tu n'es personne<sup>10</sup>. » (*FF* : 184). L'aïeule, en ne devenant personne, se transforme en spectre. Le champ lexical employé permet de concevoir Suzanne comme un fantôme : « erres », « anonyme », « n'[être] personne ». Par son invisibilité historique, Suzanne signe sa disparition. La publication du *Refus global* incarne sa chance manquée, sa spectralité. Surtout, en ne signant pas le *Refus global*, Suzanne Meloche rate la chance d'exorciser ses propres fantômes : le spectre de sa mère. Si Viart (1999) pose la question « Qui me hante ? » pour répondre à la question « Qui suis-je ? », Suzanne Meloche a une réponse claire à offrir. Ce qu'elle fuit, c'est avant tout le spectre de sa mère. Claudia et Suzanne entretiennent effectivement une relation assez tendue. Tout au long du texte, Suzanne semble hantée par le territoire de son enfance. Le piano de Claudia, la terre sous les doigts de Claudia et les rives boueuses d'Ottawa sont un ensemble de leitmotifs qui poussent le personnage de Suzanne à s'enfuir toujours plus loin, plus longtemps.

Pendant le récit de son enfance, une attention particulière est portée à la relation entre Claudia, la mère de Suzanne, et son piano. Le piano devient le symbole d'un rêve inachevé, intouchable. Claudia s'est enfermée dans son rôle de mère, là où il n'y a plus de place pour la liberté :

Claudia a voulu que son piano la suive. Achille l'a porté pour elle à bout de bras. Ils lui ont choisi une belle place dans la maison, pour que Claudia s'y installe en reine. Mais Claudia a eu un premier enfant et ne s'est plus jamais assise au piano. [...] elle [a dit à Achille, son mari] qu'elle ne savait plus comment toucher les notes parce qu'elle n'avait plus rien à donner [...] Aujourd'hui, le piano trône toujours au milieu du salon. Il prend la poussière et ça l'exaspère. Une nuit, tu l'as vue le nettoyer. Un tissu à la main, elle le frottait obstinément. Comme s'il était une tache entière (*FF* : 32-33).

Claudia devient le symbole de la femme étouffée. Celle qui doit rester avec ses enfants, servir son mari, accomplir son devoir chrétien. Son malheur est résumé dans un fragment qui s'apparente à un poème sans ponctuation. C'est le seul fragment sans ponctuation de l'œuvre, à la manière d'un hymne sans fin. Mais peut-être est-ce aussi un lien vers ce qui hante la poésie de Suzanne :

---

<sup>10</sup> Je souligne.

Claudia a de longs doigts qui ont joué Chopin / Claudia a des ongles courts sous lesquels s'accumule la terre des patates qu'elle pèle / Claudia ne dort plus / Claudia sait qu'elle doit faire six autres enfants pour avoir accès aux 200 acres de terres que promet le gouvernement / Claudia pense que la terre, elle en a jusque sous les ongles et qu'elle n'en veut plus / [...] Claudia ne sait plus où aimer ses enfants parce qu'il n'y a plus de place / Claudia est pleine de vide / Claudia est un désert [...] Claudia dormira à côté du piano / Loin du pénis d'Achille (FF : 47).

Le leitmotiv de la terre sous les ongles reviendra tout au long de l'œuvre pour caractériser le désir de liberté de Suzanne. Remarquons également le « vide » dont Claudia est habitée qui rappelle « le trou » dans la mère de la narratrice, Mousse, ou encore le quartier traumatisant visité par Suzanne et son père, soit le Hole.

Suzanne, jeune fille rebelle, est toujours tentée de toucher au piano. Elle veut faire jouer les notes, elle veut faire l'expérience du rêve intouchable – de la liberté. Cela rend sa mère folle, ce qui l'encourage à continuer :

Tu poses le bout de tes doigts sur le piano. Tu n'as pas le droit, ça lui fait mal. Mais tu aimes ce qui est défendu. [...] Tu écrases tes bras, puis ton ventre contre les touches, puis tu déposes tes cuisses nues sur le clavier froid, tu veux le réchauffer, tu veux te réchauffer, tu montes sur le piano, tu avances sur les notes et tu te sens géante. [...] Dans la chambre, un cri : Claudia te dit qu'elle va te tuer (FF : 60).

Avant de partir d'Ottawa pour aller compléter son cours classique et rejoindre les automatistes à Montréal, Suzanne touche au piano en guise d'adieu : « tu t'avances vers le piano et tu y joues une gamme, debout, dans un ultime et éternel dos à dos avec ta mère. [...] Pas tant comme un défi. Plutôt comme une invitation » (FF : 93). Elle ne reverra plus sa mère pendant une vingtaine d'années après avoir lancé cette invitation.

Au moment où Suzanne est convoquée avec les automatistes pour signer le *Refus global*, la narration retrace le besoin qu'elle ressent de s'extraire pour de bon des souvenirs de son enfance : « Toi, tu sens au contraire que l'histoire s'ouvre à toi comme jamais dans ta vie. Que tu quittes enfin les rives boueuses de ton quartier ouvrier » (FF : 154). La boue des quartiers ouvriers, c'est la crasse logée sous les ongles de sa mère. Au moment où elle accepte de signer le *Refus global*, la narration souligne sa motivation : « Toi aussi, tu acceptes de signer le *Refus global*. Par désir d'adhésion, peut-être. Parce que tu voudrais

bien ressentir tout très fort comme eux. [...] Pour contredire ta famille. Pour t'en trouver une autre. » (FF : 157). Au bout du compte, Suzanne ne signera pas le manifeste parce que Borduas refusera d'y intégrer ses poèmes. Le jour du lancement du texte, « [Suzanne se] demande si [sa] rivière déborde et espère qu'Achille a de nouvelles bottes » (FF : 164). Cette remarque anodine est pourtant lourde de sens : Suzanne n'aura pas réussi à s'extraire des rives boueuses de son quartier ouvrier. Le manifeste prend son envol, et elle reste prise au sol, les pieds dans la boue. Pis encore, au moment où Suzanne visite Borduas au lendemain des critiques acerbes contre le *Refus global*, elle décide « qu'un jour, [elle] voudr[a] peut-être des enfants » (FF : 167). C'est donc précisément au moment de sa disparition du cours de l'Histoire, au moment où elle s'engluie dans les rives boueuses, que son désir d'enfanter naît. Elle rejoint Claudia. Elle tombe enceinte et dans sa folle liberté, elle peint un oiseau rouge sur une des toiles de Marcel. Après être allée proposer les toiles de Marcel au Musée des beaux-arts, elle rentre à la maison et retrouve l'artiste en train de peindre par-dessus l'image de son oiseau enflammé : « Tu te dis que même caché, il survivra. Tu te retires, le laisses peindre en silence. Tu ne dis rien. Surgit le souvenir des notes éteintes d'un piano. Le spectre de ta mère évaporée. » (FF, 174). Suzanne, après le retrait de la signature, se calque sur sa mère. Le fantôme qui la hante depuis l'enfance la rattrape, la poussant à devenir, à son tour, le spectre de ses enfants. Le traumatisme se répète, se transforme. Le projet filial achoppe : Suzanne n'a pas su changer le cours des choses. Suzanne est coincée dans la boucle de son enfance ratée – et elle est assoiffée de liberté.

Les « assoiffés » de liberté, expression du *Refus global* désignant la communauté automatiste dont fait partie Suzanne, tiennent en bouche leur soif. À son accouchement, Suzanne « voudra[it] se sauver d'[elle-même] mais [elle se] tient captive » (FF : 180). En devenant mère, Suzanne s'enferme. En se rapprochant de Claudia, elle disparaît. Pour survivre, Suzanne et Marcel quittent la ville et cultivent une terre à betteraves : « Le champ de terre devant toi te rappelle les ongles usés de ta mère. Tu préfères la ville à la campagne » (FF : 191). Plus tard, « tu te rappelles ta mère de vitre et ses mains crevées d'avoir trop bercé les siens » (FF : 195). La vie à la campagne est dure, Marcel s'absente. Les mains de Suzanne deviennent celles de sa mère : « Tes doigts sont gelés et craqués »



(FF : 199). Finalement, Suzanne passe une nuit de trop sans Marcel avec ses enfants. Elle rejoint Borduas pour la nuit : « Tu as 26 ans et tu es assoiffée » (FF : 213). Suzanne a rejoint le « désert » de Claudia (FF : 47) et elle n'en veut pas. La mention « Claudia est un désert » du poème rappelle justement cette soif, cette absence de liberté, un territoire que tout désir a déserté. Le lendemain matin, Suzanne fait courir ses doigts sur les pages de *Refus global* : « ce matin, tu aurais pu écrire ce texte-là » (FF : 215). En rentrant chez elle, Suzanne a « un mélange de merde et de peinture noire » sous les ongles (FF : 216). Encore une fois, Suzanne devient Claudia. Il est important de noter, par ailleurs, que cette insistance sur les doigts crasseux contredit le rêve de Claudia de jouer du piano – les doigts longs, propres et élégants sont caractéristiques des pianistes. Les doigts crassés par les activités liées à la survie de la famille sont incompatibles avec le luxe que constitue la musique. Puis, Suzanne réalise qu'elle est « cette femme-là. Celle, seule, qui attend » (*Ibid.*). Le moment où Suzanne constate qu'elle est devenue sa mère, qu'il n'y a plus de doute, est celui où elle choisit d'abandonner ses enfants. En échouant son passage à l'Histoire, Suzanne creuse ses propres blessures. *Refus global* lui « colle à la peau » et elle n'arrive pas à étancher sa soif de liberté dans le nid qu'elle a construit, un nid trop à l'image de celui de sa mère. Les fantômes se rapprochent d'elle et elle doit fuir pour réparer son erreur, pour arriver à s'échapper cette fois-ci. S'ensuit une longue série de tentatives de laisser sa trace, d'exister au-delà de sa propre disparition.

### Marquer la grande Histoire pour sauver la petite histoire

Dans *La femme qui fuit*, l'événement historique est d'emblée traité comme un déclencheur de bouleversements intimes. Dès l'enfance, Suzanne Meloche est marquée par la grande crise économique qui conduit son père Achille à abandonner son travail de professeur et à arracher des pissenlits pour survivre. Les citations choisies permettent aussi de penser l'événement historique comme un phénomène de l'intime : « *Nous croyons que les causes principales de la crise sont d'ordre moral et que nous les guérirons surtout par le retour à l'esprit chrétien* » (FF : 39). Cet extrait du Programme de restauration sociale témoigne bien de l'interprétation morale, personnelle, de la crise économique. L'extrait se présente aussi comme un leitmotiv puisque la moralité, la doxa, serait encore une fois à

blâmer pour les malheurs des gens. L'esprit chrétien agit encore ici comme une contrainte qui intervient pour contrôler les esprits et les amener vers la richesse et la paix. C'est précisément contre ce système doxique que s'impose le *Refus global*. Et encore, le motif des doigts revient : « [Ton père] empile les mauvaises herbes pour en faire un feu où un peu de lui brûlera aussi. Il se consume déjà, délié de toi. Tes doigts deviennent jaunes » (*FF* : 56). Dans l'intimité des événements historiques, les doigts se crassent : Suzanne étouffe, elle est marquée à tout jamais.

Les événements historiques s'attachent plutôt aux changements sociaux qu'ils ont entraînés. La Deuxième Guerre mondiale, par exemple, est abordée par rapport à son impact, entre autres, sur les mœurs féminines : les femmes changent d'emploi, vont travailler à l'usine et fabriquent des armes. Lorsque Suzanne témoigne de l'expérience des travailleuses à l'œuvre dans une usine, elle voit apparaître une figure importante fracassant un mur : Hilda Strike (*FF* : 71). La coureuse Hilda Strike a marqué l'histoire aux 100 mètres des Jeux olympiques de Los Angeles. Surnommée la Montréalaise météore, elle intrigue Suzanne, ce qui l'attire vers la métropole québécoise. Toute sa vie, Suzanne la voit apparaître à des moments clés où elle s'apprête symboliquement à briser des murs, à repousser des limites. Hilda Strike apparaît comme l'alter ego de Suzanne Meloche. À plus forte raison, la coureuse est arrivée deuxième au 100 mètres et n'a donc pas complètement réussi à marquer durablement l'Histoire. Lors de sa visite au Hole, Suzanne se demande même si Hilda Strike aurait pu naître là-bas : « Et l'idée te vient qu'elle aurait peut-être battu Walsh, si elle avait d'abord appris à courir pieds nus, dans la boue » (*FF* : 57) à l'instar de Suzanne qui, elle, a appris la langue sale avant la poésie : « dans ta bouche, le goût de merde et de vies écorchées s'accroche. » (*FF* : 55). À la fin du texte, les deux femmes se retrouvent, voisines dans leur bloc appartement d'Ottawa. Elles vivent seules, hantées par leur regret de n'avoir pas su marquer l'Histoire plus profondément et de ne pas avoir réussi à se fondre dans la collectivité.

La journée du débarquement de Normandie, un oiseau meurt contre la vitre de la fenêtre de la maison familiale (*FF* : 72). De la guerre, la narratrice retient les couples qui s'amassent dans les églises pour se marier et ainsi éviter un billet aller seulement pour

l'Europe – et ce sont les curés qui décident de qui devra aller à la guerre ou non (*FF* : 69). Le traitement de la guerre renvoie alors au paradigme de la vie privée. La guerre bouleverse les possibles, certes, mais elle agit de manière plus pernicieuse encore dans les environnements familiaux. La narration traite les traumatismes historiques sur le mode de l'événement, peu importe lequel, au sens où l'entendait Audet. Or, selon Paul Ricœur, l'événement serait lié à l'improbabilité : « c'est l'improbable qui a eu lieu, qui ne cesse d'avoir lieu [... l'événement] est initiateur de systèmes, eux-mêmes ouverts à l'aléa, donc à l'événement » (1992 : 33-34). L'événement exige une reconfiguration, peu importe sa nature. Il entretient une « relation en boucle », puisqu'un événement en engendre d'autres, ce qui vient former une histoire. François Dosse note : « L'attention nouvelle des sciences modernes aux notions de chaos, d'irréversibilité, de fractale, a permis de rompre avec un déterminisme évolutionniste et d'entrer dans une nouvelle forme de temporalité qui privilégie l'événement [...] le temps devient le fil conducteur sur lequel se construit la narration du nouveau » (2007 : 17). Cette nouvelle approche historique donne à l'événement une puissance performative. Puisque l'événement peut relever des paradigmes privé comme historique, il est permis de penser une interrelation entre ces deux types de fracture narrative. Il serait alors possible de marquer l'Histoire avec un événement de la sphère privée. Un personnage peut prendre la décision personnelle de s'impliquer politiquement et ainsi influencer le cours de l'Histoire. Ce qui était, au départ, une décision relevant de la sphère privée influence un événement historique – et voilà Suzanne dans un autobus en Alabama ou bien Hilda Strike qui défonce un mur.

Après l'échec de la signature du *Refus global*, Suzanne tente par tous les moyens de laisser sa trace, de réapparaître. Au moment où elle abandonne ses enfants, elle aperçoit un couple de vieillards. La narration précise : « Tu ne veux pas mourir comme eux. Ordinaire. » (*FF* : 222). Or quelques pages après l'épisode du *Refus global*, le lecteur apprend que Suzanne Meloche a signé une lettre pour appuyer Jules Sioui, Huron : « Tu marches pour l'encourager. À vrai dire, tu n'avais pas entendu parler de lui avant hier. C'est Pierre qui a fait circuler une lettre d'appui à sa cause dans le groupe. Lettre que tu as signée. C'est la première trace que tu as laissé dans l'histoire. » (*FF* : 175). La démarche de Suzanne peut sembler paradoxale : elle cherche à laisser sa trace en se joignant à des

mouvements collectifs. Au-delà d'un désir d'apparaître, Suzanne semble habitée par le besoin de se fondre au collectif. Le personnage tente d'appartenir à un groupe qui, collectivement, marquera l'Histoire. Elle cherche l'énergie révolutionnaire d'un second *Refus global*. Par ailleurs, il est intéressant de noter que Suzanne Meloche dépose un exemplaire de son recueil de poésie *Aurores fulminantes* dans la boîte aux lettres de Mousse après sa publication aux Herbes rouges (*FF* : 355), comme si c'était lorsqu'elle arrive à se fondre dans le collectif historique qu'elle réussit partiellement à revenir chez elle auprès de sa fille.

Avant l'épisode du recueil de poésie, Suzanne se rend jusqu'en Europe avec son amant, Peter Byrne. Elle tombe enceinte de nouveau à l'âge de 32 ans (*FF* : 259). Elle décide de ne pas mener la grossesse à terme. L'événement la ramène à son impossibilité d'apparaître. Dans la scène de son avortement, les descriptions tendent vers la spectralité : « Sans expression. Cette faculté que tu as de sortir de toi, de te détacher de ton corps [...] tu ne laisses aucune trace. Jamais aucune trace. » (*FF* : 261). Revient le désir urgent de laisser une trace : Suzanne quitte l'Europe et revient à Montréal d'où elle repartira pour New York, là où Riopelle, lui, est en train de laisser sa marque. Suzanne tombe à point : les guerres civiles contre la ségrégation raciale débutent aux États-Unis. Suzanne ne manque pas sa chance de se joindre à la cause des militants : elle participe aux manifestations. Elle traverse les États américains en autobus avec des personnes blanches et noires. Son amante est noire. Elles sont victimes d'un attentat : des membres du Ku Klux Klan mettent le feu à l'autobus. Elles sont battues avec les autres membres du groupe. À la fin de cette scène, au moment où Suzanne se relève, un élément de la narration attire l'œil : « Vous vous arrachez au sol, tandis que votre empreinte reste imprimée en terre » (*FF* : 299). Ici, Suzanne laisse une trace. Le groupe sera arrêté par la police et mis en prison, une prison qui finira par déborder de personnes noires et blanches qui protestent contre la ségrégation raciale : « Et alors tu comprends. Que le vent tourne. Qu'ils débarquent à partir de maintenant et sans arrêt, Noirs et Blancs, venus de l'Amérique entière, pour vous encourager. Pour faire craquer les murs de Parchman qui, progressivement se remplit. Et pour la première fois de ta vie, tu as l'impression d'être quelqu'un » (*FF* : 309). La mention des murs qui craquent semble être un petit clin d'œil à Hilda Strike. C'est là que la grande

Histoire et la petite histoire se rencontrent : « Ils l’auraient fait sans toi. Ils auraient gagné sans toi aussi. Mais à ce moment-là de ton histoire, tu avais besoin d’eux. Et peut-être, un peu, eux de toi » (*FF* : 310). Cette phrase scelle justement ce désir de Suzanne de se fondre au collectif. Le personnel rencontre l’histoire collective : en Alabama, Suzanne réussit à se joindre au groupe qui changera le cours de l’Histoire raciale américaine.

Suzanne Meloche continuera d’être active politiquement pour continuer de laisser sa trace dans l’Histoire. Mais après son voyage en Alabama, quelque chose est bouleversé – la protagoniste a réussi à participer à l’Histoire, mais le traumatisme perdure. Il s’aggrave, même, après le suicide de Gary, le dernier grand amour de Suzanne, un vétéran de la guerre du Vietnam hanté par ses propres fantômes (encore une fois, la guerre du Vietnam est d’abord illustrée ici à partir du traumatisme personnel qu’elle engendre). Gary, par sa jeunesse et son trouble, rappelle François, le fils abandonné de Suzanne. Le suicide de Gary signe l’apparition des nouveaux fantômes de Suzanne : « Entre les prairies nues et les forêts dépouillées, tu cherches ton fils disparu » (*FF* : 324). Ses enfants viendront la hanter.

#### L’événement historique : un point de mémoire

Dans le roman d’Anaïs Barbeau-Lavalette, l’événement historique ne sert d’ailleurs pas uniquement à fictionnaliser le désir de Suzanne Meloche de marquer l’histoire monumentale. L’événement historique sert de balise mémorielle collective. Ainsi, lorsque l’autrice fait appel à Marie-Louise Lacombe, détective (*FF* : 377), cette dernière s’accroche aux traces que Suzanne a laissées dans l’histoire collective pour recomposer son histoire personnelle. L’événement historique ainsi approché devient alors un « point de mémoire » au sens où l’entendait Hirsch.

En dépliant ces événements, les enquêtrices peuvent trouver d’autres bornes mémorielles encore plus précises, plus intimes : les extraits de lettres (*FF* : 91, 227-228, 350, 355), de poésie (*FF* : 142, 149, 200-201), la photo de la famille Barbeau (*FF* : 226), des témoignages ou des citations de particuliers (*FF* : 51, 115, 123, 133, 151, 319-320, 377), des extraits de programme (*FF* : 39), même des extraits de contrat – de mariage, dans

ce cas-ci (*FF* : 147). Cette liste de points de mémoire, opérant ici comme des citations directes du réel dans le texte, exclut les citations d'ouvrages publiés comme le *Refus global* ou les *Chroniques du mouvement automatiste québécois*. La liste exclut également les mentions d'œuvres d'art, de tableaux réels, et de dates d'événement intégrées dans la narration.

Ces traces du réel, résultats d'une enquête, permettent non seulement de tracer le chemin de Suzanne, mais également d'alimenter un imaginaire du texte. Delage explique :

c'est sur la base de l'émotionnalité vécue, exprimée, régulée en groupe que s'élaborent des contenus de pensée collective, auxquels s'alimentent les pensées individuelles, qui à leur tour contribuent à moduler les pensées collectives. La mise en récit joue ici un rôle majeur. Elle permet de se dégager de la réalité immédiate. Elle permet à chacun de retrouver une certaine prise sur son existence. Elle transforme le traumatisme en événement en produisant une histoire qui peut être transmise. Le récit donne sens (2010 : 32).

Je ne ferai pas l'analyse de l'ensemble des points de mémoire. Par souci de concision, je me concentrerai sur l'analyse de la citation d'Achille Meloche (*FF* : 51), de la photo de la famille Barbeau (*FF* : 226) et de la lettre de Marcel Barbeau à Paul-Émile Borduas (*FF* : 227).

D'entrée de jeu, la citation d'Achille Meloche est habilement située. Elle apparaît après le moment où Suzanne Meloche demande à sa mère où est le Québec. Cette dernière pointe un mur de la maison – un mur pulvérisé par l'entrée imaginaire d'Hilda Strike. Le passage se conclut ainsi : « Tu iras un jour au Québec, là où les femmes courent vite » (*FF* : 50). La citation est également située juste avant le passage traumatique où Achille amène Suzanne dans le Hole, « un des premiers bidonvilles au pays » (*FF* : 54). Il demande à Suzanne de trouver les mots pour décrire ce qu'elle voit, puis de quoi elle a peur : « Il est satisfait. Tu as trempé ta langue dans la saleté. [...] Que tu y goûtes, que tu en aies mal au cœur, pour que tu fasses tout pour ne pas y finir » (*FF* : 55). Or la citation d'Achille Meloche est la suivante : « *Apprends à bien parler et tu ne seras jamais complètement pauvre* » (*FF* : 51). La citation, réelle, placée dans cet ordre, fictionnel, confère une signification aux événements : pour s'assurer de ne jamais être condamnée au Hole, il faut

trouver les mots, apprendre à bien parler. Pour devenir Hilda Strike, pour briser les murs qui l'entourent, Suzanne devient une femme de lettres, de mots.

À plus forte raison, les références à la saleté, à la crasse du Hole, rappellent également les ongles de Claudia, la merde dans laquelle elle baigne et qui hante Suzanne. Cette leçon paternelle suit Suzanne tout au long de l'histoire, l'amène toujours plus loin, l'empêche de prendre racine. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Suzanne quitte sa ville natale pour participer à un concours d'art oratoire à Montréal. Là-bas, elle rencontre Claude Gauvreau et les automatistes. Cette citation réelle, insérée dans le cadre fictionnel du roman, annonce les décisions futures du personnage central. Elle fait des mots, de l'art oratoire, de la parole, les ultimes richesses dans un monde où rien d'autre ne perdure. De plus, le choix des mots est important ici : « Tu as trempé ta langue dans la saleté » (*FF* : 50). Ainsi la langue, celle de la richesse, celle qu'il faut apprendre pour ne pas être complètement pauvre, n'est pas simplement jolie. C'est celle qu'on trempe dans la saleté : « Tu te dis que la vie est sale, et c'est comme ça que tu l'aimes » (*FF* : 62). Et c'est exactement de cette langue dont Suzanne Meloche se sert, soit une langue qui va à l'encontre de la doxa, des prérogatives religieuses. « La langue sale » constitue un autre leitmotiv du texte. Lors de sa première confession, Suzanne cherche à être inoubliable. Que fait-elle dans la boîte ? « Et tu sors la langue. Tu la passes lentement sur les trous. [...] Tu laisses des traces de salive sur le bois verni. Tu glisses lentement ta langue dans chacune des fentes, et [le curé], de l'autre côté, ne parle plus » (*FF* : 43). La langue qui trempe dans la saleté, c'est celle du *Refus global*. Plus largement, la langue sale, c'est la langue des automatistes : une langue déconstruite, qui ne sert plus la cohésion ou l'ordre social. C'est une langue chaotique, intuitive. Suzanne Meloche, hantée par le Hole et la crasse sous les ongles de sa mère, l'adopte : « *Suzanne Meloche fut la première femme à se livrer à une écriture automatiste, à des recherches phonétiques non éloignées de celles de Gauvreau* » (*FF* : 139). Voilà que Suzanne, avec sa langue sale, rencontre Hilda Strike.

La photo de la famille Barbeau et l'extrait de la lettre de Marcel Barbeau à Paul-Émile Borduas sont également judicieusement situés l'une à la suite de l'autre. Le passage qui les précède consigne l'abandon de François et de Mousse. La fin du passage précédant

la photo et la lettre se lit comme suit : « [Marcel] pleure. Tu lui dis sèchement d'arrêter. Que vous reviendrez. Oui, vous reviendrez les chercher. [...] Tu attends l'autobus. Délestée. Vidée. Seule au milieu des rafales » (FF : 225). Le récit fictionnel de l'abandon reprend certains éléments de la lettre de Marcel Barbeau à Paul-Émile Borduas : « *J'avais le cœur serré de laisser Mousse, je l'aime beaucoup. Et puis, j'étais si désorienté que je ne savais plus ce que je faisais* » (FF : 227). La peine de Marcel évoque les larmes du passage fictionnel. La désorientation peut avoir été traduite par les « rafales » dans le passage fictionnel, une sorte de bourdonnement qui s'apparente à une tempête. Dans la lettre, Marcel Barbeau confirme également : « *en quatre ans je n'ai pensé qu'à moi et pas beaucoup à elle* » (Ibid.). On y retrouve l'égoïsme que lui reprochait Suzanne alors qu'elle constate qu'« elle est cette femme-là. Celle, seule, qui attend » (FF : 216). Ce constat l'amène à abandonner ses enfants. De plus, Marcel précise dans sa lettre : « *Je crois que Suzanne va vers ses désirs les plus profonds et que ses désirs sont ses devoirs les plus profonds* » (FF : 227). Cette justification des actions de Suzanne est le fil conducteur de toute l'œuvre. Le fait que Marcel l'écrive dans sa lettre donne une valeur de vérité aux propos fictionnels. En ce qui a trait à la photo, son insertion à ce moment du texte est lourde de sens. La famille semble très heureuse sur la photo. Dans la lettre de Marcel, on peut lire : « *Cette brusque dispersion du petit noyau qui nous unissait m'a beaucoup touché* » (FF : 227). « Le petit noyau qui nous unissait », voilà ce que représente la photo des membres de la famille Barbeau. Par les interactions entre les membres, le fait qu'ils se touchent, cette photo laisse croire à une petite famille heureuse, tissée serrée. Dans *La chambre claire*, Roland Barthes affirme que « la photographie reproduit à l'infini ce qui n'a eu lieu qu'une fois : elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement » (1980 : 15). Voilà la force de cette photo de famille heureuse qui apparaît au moment où est raconté l'abandon des enfants de la famille. Elle montre ce qui a déjà été et qui ne sera plus. Cette photo est la preuve d'une tendresse qui a déjà existé dans le noyau familial. À partir de cette photo, le lecteur (ou même l'autrice, dans ce cas-ci) peut très bien s'imaginer Suzanne et ses enfants en pique-nique par terre, dans la misère, en train de rire (FF : 212). Le lecteur (et, encore, l'autrice) peut d'ailleurs très bien s'imaginer la douleur de les quitter. Suzanne, esseulée, est présentée comme étant « Délestée. Vidée » (FF : 225). La photo possède une charge mélancolique. Mélancolie,



moins comme figure du deuil raté, mais au sens où l'entend Ledoux-Beaugrand : « un processus créateur permettant de faire advenir du lien dans la distance, dans la dyschronie, parmi des éléments disparates et parfois même avec des disparus » (2010 : 9). Les disparus, les parents, entraînent avec eux le « petit noyau » familial. On tombe alors en plein traumatisme familial : « [la famille] est à l'origine d'un espace virtuel, un entre-deux ou entre-plusieurs, qu'on peut nommer "espace psychique intime" de la famille. [...] c'est cet espace que le traumatisme déchire » (Delage, 2010 : 25). La photo, doublée de la lettre, atteste l'existence d'un avant et, ainsi, se trouve au cœur de la blessure, du traumatisme – le moment de l'abandon des enfants.

### Recomposer Suzanne : les objets témoins

Comme l'indique Yveline Rey, les objets dans les familles s'avèrent des « bornes à la mémoire familiale » (2010 : 246) et des « ornements narratifs » (*Ibid.*). L'adjectif « narratif » rappelle l'explication d'Assmann citée par Hirsch : « “mich-Gedächtnis” is the site of involuntary memory that is often activated and mediated by the encounter with objects and places from the past [...] though objects and places do not themselves carry qualities of past lives, they do hold whatever we ourselves project onto them or invest them with<sup>11</sup> » (2012 : 211). « Mich-Gedächtnis », traduit de l'allemand, est le « moi-mémoire » ou encore le « moi-histoire ». Les objets, déclencheurs de nos projections affectives et imaginaires, permettraient de reconstituer ce « moi-histoire » ou l'histoire du Moi.

Les objets, dans *La femme qui fuit*, sont essentiels à la construction du personnage de Suzanne. Les objets significatifs ont presque tous pour origine l'appartement de Suzanne que la narratrice et sa mère doivent vider au début du récit. Dans cette scène clé du texte, la projection imaginaire sur les vêtements est presque explicite : « Je ne peux pas m'empêcher de plonger dans les tissus. L'odeur, habituellement, raconte tant [...] Ma mère est assise dans ta chaise berçante. Doucement, elle te touche » (*FF* : 17). La chaise berçante,

---

<sup>11</sup> « “mich-Gedächtnis” est le site de la mémoire involontaire qui est souvent activée et médiée par la rencontre d'objets ou de lieux du passé [...] bien que les objets et les lieux ne portent pas en eux-mêmes les qualités de leurs vies passées, ils portent bien ce que nous projetons sur eux et le sens que nous leur conférons » (Je traduis.)

par ailleurs, devient le symbole d'une filiation qui échappe à Suzanne, alors que les deux femmes l'emportent sur le toit de la voiture : « Sur le toit, ta chaise berçante fend l'air. Je ne sais pas encore que j'y bercerais mes enfants » (*FF* : 18). Ces enfants toucheront aussi Suzanne, comme Mousse.

D'autres objets sont investis d'une charge imaginaire plus implicite. C'est le cas du rouge à lèvres « très rouge » et des bâtons de khôl trouvés dans la salle de bains (*FF* : 17). D'abord le bâton est chargé d'une force symbolique : « Dont tu marquais ton regard, lui donnant de la force. J'en dépose un trait sous mes yeux » (*FF* : 17). La narratrice prend un peu de sa force – autre signe d'une filiation qui s'accomplit. De plus, au tout début du texte, alors que la narratrice « s'imagine » Suzanne, un détail important frappe : « Je t'imagine qui entres. Le visage rond, comme le nôtre, tes yeux d'Indienne baignés de khôl. Tu entres sans t'excuser d'être là. Le pas sûr. » (*FF* : 7). L'allusion au khôl est immédiatement suivie d'une remarque sur la nature d'une force qui ne donne pas dans les excuses, qui s'impose. La narratrice, au moment de mettre le khôl de Suzanne sous ses yeux, n'est-elle pas, précisément, en train d'entrer dans la vie de son aïeule « sans [s]'excuser d'être là » ? « Le pas sûr » ?

Le rouge à lèvres est, lui aussi, véhicule de force, d'élégance. Il sert la séduction, la vie. Dans l'épisode de la visite de l'appartement de Suzanne, la description n'accorde qu'une piètre importance au bâton de rouge à lèvres découvert sur place. Pourtant, il devient un leitmotiv. Lorsque Suzanne fait un exposé dans sa classe, elle fait preuve d'une « assurance désarmante » (*FF* : 67). Or un détail capte l'attention : « C'est jour d'exposé et tu es désignée pour briser la glace, ce que tu aimes déjà faire. / - Nous sommes en guerre, proclames-tu solennellement. / Tu as mis du rouge à lèvres. Tu trouvais que parler de la guerre était une occasion parfaite pour porter du rouge à lèvres. Tu as d'ailleurs l'impression nette que les mots sortent enveloppés de ta bouche » (*Ibid.*). Le rouge à lèvres représente la promesse d'une bouche propre, élégante, séduisante. Le port du rouge à lèvres contraste avec la langue sale que Suzanne revendique en mettant de l'avant ses idées révolutionnaires et anticonformistes. Suzanne apparaît comme une femme confiante lorsqu'elle porte le rouge à lèvres.

Un des moments charnières du texte en est marqué, soit le concours d'art oratoire que Suzanne remporte à Montréal. Elle y rencontre notamment Claude Gauvreau. Or au beau milieu de son discours, Suzanne s'interrompt :

Tu t'interromps un court instant, spontanément. Il te manque quelque chose. Tu sors un bâton de rouge à lèvres et t'excuses, le temps de te colorer la bouche d'un rouge carmin. Quelques rires, à peine, dans la salle. Tu assumes. C'est l'élégance qui manquait à tes mots. Tu passes de fille à femme et tu reprends là où tu t'étais interrompue. Les ouvrières de ton usine se raffinent alors, leurs gestes deviennent plus élancés, presque envoûtants. Une page historique vient de se tourner pour toutes. Elles peuvent être femmes et ouvrières (*FF* : 81).

Un simple rouge à lèvres devient ici un symbole de libération des femmes. La mention du rouge à lèvres revient aux funérailles de Claudia, la mère de Suzanne : « [Claudia] porte du rouge à lèvres. Tu ne l'as jamais vue maquillée. D'un geste prompt, tu lui enlèves. Tu frottes ses lèvres minces du bout de ton doigt. Ta mère, enfin, n'est plus malheureuse. Elle est morte. / - Suzanne? / Tu te retournes sur ton père. Achille. [...] Tu lui dis que ta mère ne portait pas de rouge à lèvres. Il te répond qu'elle aurait dû » (*FF* : 322). Deux points sont à soulever : d'abord, le fait de retirer le rouge à lèvres de Claudia peut être interprété comme une manière pour la protagoniste de s'en éloigner – Claudia étant le spectre qui ne cessera de hanter Suzanne tout au long du récit et de qui la protagoniste veut absolument se démarquer. Ensuite, si le rouge à lèvres est un symbole de la libération des femmes, il devient alors évident que Claudia ne peut pas en porter : le personnage étant lui-même la représentation de la soumission, une femme étouffée, emprisonnée chez elle, esclave de la religion catholique et incapable d'assumer ses désirs. La prise de position d'Achille est également intéressante ici : Achille semble supposer que Claudia aurait dû assumer ses désirs, aurait dû se libérer. C'est d'ailleurs Achille qui transporte son piano à bout de bras, qui l'encourage à jouer même lorsqu'elle refuse (*FF* : 32). Elle refuse parce qu'« elle sentait que les notes allaient heurter les murs et le plafond, puis s'écraser par terre » (*Ibid.*). Claudia est coincée, certes. Mais plus encore, dans l'imaginaire du texte, il aurait fallu que les notes arrivent à fracasser les murs comme le fait Hilda Strike. Au lieu de cela, les notes tombent par terre après avoir frappé les murs. Claudia n'a pas la force de Suzanne, l'alter ego d'Hilda Strike, elle qui ne pense qu'à fracasser les murs. Claudia ne peut donc pas porter de rouge à lèvres à ses funérailles. La prise de position d'Achille entre également

dans cet ordre d'idées. Lorsque Suzanne arrive à Montréal, la narration indique : « Ton père serait fier de te voir baigner en cette terre où la langue est un joyau » (FF : 97). Achille, par ses encouragements, a participé à l'évasion de Suzanne, a pu la rendre plus libre et forte. En indiquant que Claudia aurait dû, elle aussi, porter du rouge à lèvres, il peut très bien être en train de faire référence à sa libération à elle aussi.

Mousse et la narratrice trouvent aussi des photos, celles de la narratrice et de son frère à tous les âges dans l'appartement de Suzanne. Elles y trouvent des lettres, des poèmes, des articles de journaux. Elles y trouvent aussi la photo de l'autobus de l'Alabama en feu. Ces artefacts de la vie de Suzanne ponctuent le roman de Barbeau-Lavalette. Le récit se construit autour de ces traces desquelles j'ai parlé précédemment. On y trouve même « une petite plante verte [...] aspirée par le jour » (FF : 18), qui pourrait très bien être la plante qui fait l'objet d'un *post scriptum* dans la lettre au bouddhiste : « *My little pepper plant is doing well* » (FF : 350). Le squelette du texte se dessine à partir des objets trouvés dans l'appartement de Suzanne. Par ailleurs, le passage de la visite de l'appartement revient deux fois, complètement copié-collé.

### Résilience : le choix subjectif d'une réhabilitation

Les traces du passé trouvées dans l'appartement de Suzanne constituent des points d'appui sur lesquels se poser pour mettre en récit une blessure qui persiste : « Sous prétexte d'archéologie, le récit de filiation tend dès lors moins à recomposer les ruines d'un passé fracturé qu'à prendre la mesure d'une brisure. Non pas résurrection d'un passé aboli à partir de ses traces, mais figuration de l'absence même qui redouble la perte et transforme la mélancolie en deuil » (Demanze, 2008 : 371). Faire son deuil, n'est-ce pas là un acte de résilience ? « La résilience constitue un processus naturel où ce que nous sommes à un moment donné doit obligatoirement se tricoter avec ses milieux écologiques, affectifs et verbaux. [...] Qu'un seul point d'appui soit offert et la construction reprendra » (Cyrulnik, 1999 : 13). Lorsque Cyrulnik dit « ce que nous sommes à un moment donné », il fait référence à « notre monde intérieur » pour reprendre l'expression d'Ausloos. Selon ce dernier, « nous vivons tous avec notre monde intérieur fait de notre histoire, de nos

émotions, de nos manques et faiblesses, mais aussi de nos forces. Ce monde intérieur n'est pas notre passé, mais sa représentation, c'est-à-dire une présentation nouvelle que nous nous faisons de notre passé » (2010 : 176). Ce procédé visant à recréer notre présentation consiste en une activité de mise en récit :

Quand on raconte son passé, on ne le revit pas, on le reconstruit. Ce qui ne veut pas dire qu'on l'invente. Ce n'est pas un mensonge. Au contraire même, pour en faire un récit, on utilise des éléments du passé. Mais tout ne fait pas événement dans une vie. On ne met en mémoire que ce à quoi on a été rendu sensible [...] Le problème est là : un événement ne peut faire souvenir que s'il est chargé d'émotion (Cyrulnik, 1999 : 110).

Mousse et la narratrice ont été rendues sensibles aux objets et aux traces du passé trouvés dans l'appartement de Suzanne après son décès. En entrant dans l'appartement de Suzanne, tous les objets deviennent significatifs. La disparue apparaît : « Nous sommes tes uniques héritiers. Tu nous invites donc enfin chez toi » (FF : 16). Les objets de Suzanne sont la trace de sa présence au monde : « Il fallait que tu meures pour que je commence à m'intéresser à toi. Pour que de fantôme, tu deviennes femme. Je ne t'aime pas encore. Mais attends-moi. J'arrive. » (FF : 19). Transformer un spectre en femme, voilà comment la narratrice tente de recomposer l'absence. Il s'agit ici, en s'appuyant sur les traces du réel, de donner vie à un récit imaginé pour prendre l'ampleur de la brisure, de l'absence maternelle : « ce sont les repères extérieurs qui donnent cohérence à l'enchaînement de nos images intérieures » (Cyrulnik, 1999 : 27). Pour apprendre à l'aimer, pour lui donner une existence, il faut la mettre en récit. C'est ça qui comblera le « trou dans [la] mère ».

La scène de la visite de l'appartement de Suzanne est si cruciale que le récit débute avec cet épisode et se termine également avec ce dernier. Ce passage, comme mentionné précédemment, a été inséré deux fois dans l'œuvre mot pour mot (FF : 17 et 368). La première fois, il annonce le récit à venir. Il est rapidement suivi de citations de George Sand et de Nancy Huston sur la filiation : « *Les morts, c'est nous. C'est bien certain, il y a là un lien mystérieux qui fait que notre vie s'alimente de la leur* » (FF : 21). Puis, la dédicace trace le lien vers l'intime : « *À ma mère, à ma fille* » (FF : 23). Le second passage est situé à la toute fin du récit. Il est immédiatement suivi de l'épisode où Mousse met Suzanne en terre, où elle s'enracine : « Sous la pluie, elle s'acharne. Elle te mêle à sa terre.

Là où elle saura te trouver. C'est fini. Tu ne pourras plus t'enfuir » (*FF* : 371). Le récit emprunte la forme d'une boucle : puisqu'il débute et se termine de la même manière, le texte se referme sur lui-même. Sans le chapitre qui suit, on aurait pu croire à une boucle sans fin, à un éternel retour. L'Éternel retour, concept de Nietzsche, est par ailleurs exposé dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, livre trouvé dans l'appartement de Suzanne. Si l'œuvre de Barbeau-Lavalette est elle-même construite comme un éternel retour, comme le texte nietzschéen, ce n'est pas un hasard : c'est le livre que la narratrice emporte avec elle en quittant l'appartement de son aïeule. Presque chaque discours du livre est d'ailleurs ponctué par « Ainsi parlait Zarathoustra », de la même manière que le passage répétitif ponctue le texte ici. Le livre aurait été construit, structurellement, de manière similaire au livre volé chez sa grand-mère. Or l'éternel retour, comme un recommencement du même, rappelle la nature répétitive du traumatisme :

Dans ces récits en mal de filiation, le deuil peine à se dire, et les pertes se livrent par le détour d'une écriture ressassante. Des héritiers esseulés ont reçu en partage un deuil qui n'est pas le leur, mais celui de leurs parents [...] Comme si les héritiers éprouvaient la perte d'autrui, en prenant à leur compte le chagrin de leurs ascendants. Entre remords et culpabilité, les écrivains contemporains ressassent un deuil qu'ils n'ont pas vécu, mais dont la blessure reste vive. Car le récit de filiation a fait siens ces lendemains d'une histoire placée sous le signe de la perte et des saisons révolues (Demanze, 2008 : 263).

Pourquoi replonger dans les deuils des autres ? Pourquoi vouloir mettre en récit une blessure qui, au départ, appartient à nos parents ? Demanze ajoute : « À travers la revenance des spectres, le récit de filiation met au jour la répétition qui organise les vies individuelles et sous-tend l'écriture du récit. Mais c'est alors pour déjouer une autre répétition » (2008 : 366). Pour déjouer la répétition du cours des choses, il faut savoir léguer un nouveau récit, une histoire recomposée dont le sens est cohérent. La mise en récit, acte même de résilience, permet de « renverser la dette en don » (*Ibid.* : 37). Le dernier chapitre du texte remplit précisément cette mission.

La dernière partie s'intitule « Aujourd'hui » (*FF* : 374). Comme « aujourd'hui » peut être virtuellement à n'importe quel moment où un lecteur s'empare du texte, l'auteur extrait ce chapitre de la logique chronologique du reste du texte. Les autres chapitres sont intitulés par des périodes historiques précises. Puisque ce chapitre fait exception à cette

règle, la narration lui accorde ainsi une valeur performative nouvelle. Le passage répété agissant comme un point final, ce chapitre apparaît comme un don pour l'avenir. Justement, il y est question de la narratrice et de sa fille qui visitent la tombe de Suzanne, là où elle ne peut plus s'enfuir. La transformation de la dette en don est alors limpide :

Parce que je suis en partie constituée de ton départ. Ton absence fait partie de moi, elle m'a aussi fabriquée. Tu es celle à qui je dois cette eau trouble qui abreuve mes racines, multiples et profondes. Ainsi tu continues d'exister. Dans ma soif inaltérable d'aimer. Et dans ce besoin d'être libre, comme une nécessité extrême. Mais libre avec eux. Je suis libre ensemble, moi. Ma fille s'est endormie sur mon sein. Toutes deux ainsi fusionnées devant l'ampleur de la forêt, sous le ciel immense où se déploient, sauvages, les nuages, nous sommes ensemble et te saluons, Suze. Je me souviens de toi. Nous nous souviendrons de toi. (*FF* : 376)

Le motif de la soif, présent chez Suzanne et chez les automatistes, est ici repris par la narratrice à son propre compte. Il est encore une fois mis en parallèle avec le besoin pressant de liberté qui, ici, n'est plus le gage d'une solitude recherchée, mais bien d'une communauté retrouvée. La narratrice, contrairement à son aïeule, arrive à être « libre ensemble ». À plus forte raison, par la rédaction de ce livre, par la mise en récit de l'histoire de Suzanne, la narratrice invite son aïeule à faire partie de cette communauté de femmes libres qui veulent être ensemble. Le paradigme a changé. Suzanne est inscrite dans l'histoire, du moins celle de sa famille. Elle n'est plus un spectre : « Pour que de fantôme, tu deviennes femme » (*FF* : 19). Et la narratrice semble être arrivée là où elle voulait être – baignée du souvenir de son aïeule, sa fille dans les bras.

## Conclusion

La narratrice de *La femme qui fuit* utilise l'histoire monumentale pour recomposer la vie personnelle de son aïeule. Elle transforme les traumatismes historiques en événements significatifs pour mettre en récit la disparition de sa grand-mère. En retraçant l'Histoire pour recréer la matière intime, elle entrelace les traumatismes historiques et familiaux, rapprochant leur fonctionnement. La post-mémoire, mémoire de la génération d'après qui recompose le traumatisme historique de ses parents disparus, serait donc particulièrement intime dans le récit de Barbeau-Lavalette. La post-mémoire est caractérisée par la projection imaginaire qui remplace les souvenirs des absents. Cette projection imaginaire ne peut s'opérer qu'en s'appuyant sur des traces réelles d'un passé disparu. Ces empreintes prennent la forme d'objets, de témoignages ou d'événements historiques. Le roman de Barbeau-Lavalette est truffé de ces marques réelles d'un passé disparu, ce qui témoigne d'une avide recherche et d'un désir de découvrir l'aïeule. L'importance de ces traces est mise en lumière par la répétition du passage de la visite de l'appartement de Suzanne, socle de la narration. À partir de cette visite, la narration peut émerger, une mise en récit est possible. L'œuvre de Barbeau-Lavalette mêle des recherches réelles à la fiction. Cette démarche créatrice transforme la catégorie générique du texte – de récit de filiation à roman –, ce qui renforce l'hypothèse de la narration d'une post-mémoire. Par ailleurs, la charge fictive du texte touche nécessairement les moments intimes de la vie familiale, ce que les livres d'histoire ne peuvent pas retracer. Grâce aux traces du passé disparu recueillies dans l'appartement et à l'aide de la détective, l'autrice arrive à rapiécer un portrait de son aïeule et à l'imaginer en mouvement, en récit : « [la résilience] suppose un dynamisme, un mouvement là où le traumatisme tout au contraire bloque, fixe et immobilise » (Delage, 2010 : 19). Dans la mesure où le récit des actions, des pensées, des pulsions de Suzanne est inventé, un choix a été effectué par l'autrice : le portrait de l'aïeule vise ici une réhabilitation du sujet plutôt qu'une condamnation de celui-ci. On souhaite faire la paix avec elle, commencer à l'aimer. La narratrice tente un acte de résilience. Le texte *La femme qui fuit* prend une valeur performative : par son existence, par son écriture, Suzanne existe, mais pas de n'importe quelle manière – de manière à fermer la boucle du traumatisme, de manière à cautériser les plaies laissées en héritage. Le



texte, par son existence, est un acte de résilience, comme ceux des artistes de la post-mémoire étudiés par Hirsch.

## **Bibliographie**

### Corpus étudié

Barbeau-Lavalette, Anaïs, *La femme qui fuit*, Montréal, Marchand de feuilles, 2015, 378 p.

### Corpus critique

#### *La post-mémoire et l'histoire monumentale*

Dosse, François, « L'événementialisation contemporaine du sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 44, 2007, p. 15-33.

Dubois, Sophie, *Refus global. Histoire d'une réception partielle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 423 p.

Gibert, Martin et Paris Morgane, « L'imaginaire et le biais empathique », *Les ateliers de l'éthique*, vol. 5, n° 1, 2010, p. 50-65.

Hirsch, Marianne, *Family frames: photography, narrative and postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, 268 p.

Hirsch, Marianne, *The Generation of Postmemory: Writing and visual culture after the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012, 249 p.

Lapointe, Gilles, « Résistances de Refus global », *Vie des arts*, vol. 42, n° 170, 1998, p. 25.

Nora, Pierre, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2011, 418 p.

Ricœur, Paul, « Le retour de l'événement », *Mélange de l'école française de Rome, Italie et Méditerranée*, tome 104, n° 1, 1992, p. 29-35.

#### *La survivance*

Audet, René, « Le temps interrompu. L'événement contemporain entre narrativité et historicité », *Poétiques et imaginaires de l'événement*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », 2011, p. 33-43.

Boudreault, Laurence, « Le visible et l'indicible dans la bande dessinée *Maus* de Spiegelman », *Les récits de survivance: modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 115-29.

Kègle, Christiane, *Les récits de survivance : modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Mémoire et survivance », 2007, 235 p.

Parent, Anne-Martine et Nicolas Xanthos, « À la lumière de l'événement », *Poétiques et imaginaires de l'événement*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », 2011, p. 9-18.

### *La résilience*

Ausloos, Guy, « De la crise à la résilience face au cancer », *Famille et résilience*, Odile Jacob, 2010, p. 165-79.

Cyrulnik, Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999, 217 p.

Delage, Michel, « La famille confrontée au traumatisme. Déchirure des liens et résilience », *Famille et résilience*, Paris, Odile Jacob, p. 17-38.

Delage, Michel et Boris Cyrulnik, *Famille et résilience*, Paris, Odile Jacob, 2010, 351 p.

Rey, Yveline, « Deuil et résilience familiale », *Famille et résilience*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 241-65.

### *La filiation*

Demanze, Laurent, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2008, 375 p.

Ledoux-Beaugrand, Evelyne, « Imaginaires de la filiation. La mélancolisation du lien dans la littérature contemporaine des femmes », thèse de doctorat, Université de Montréal, septembre 2010.

Viart, Dominique, « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 95-112.

Viart, Dominique, « Filiations littéraires », *Écritures contemporaines 2. États du roman contemporain*, sous la direction de Jan Baetens et Dominique Viart, Paris, Lettres Modernes Minard, 1999, p. 115-139.

### *Autres*

Barthes, Roland, *La chambre claire*, Paris, Éditions de l'étoile, Gallimard, le Seuil, coll. « Cahier du cinéma », 1980, 184 p.

Borduas, Paul-Émile, *Refus global et autres récits*, Montréal, Éditions Typo, 2010 [1948], 258 p.

Psenak, Stefan, *Longtemps j'ai porté mes deuils comme des habits trop grands*, Sudbury, Prise de parole, 2018, 82 p.

## La cartographie de l'absence

1.

Il porte toujours un grand sarrau blanc, comme une cape de la mauvaise couleur, et se fond dans les murs de sa salle d'examen, blanche aussi. Je lui propose de peindre tout en rose, juste pour rendre ça un peu plus vivant, la mort respire jusque dans les plinthes, ici. Il sourit derrière son masque, il a la tête entre mes jambes, les hommes ont toujours leur tête entre mes jambes, j'aimerais serrer les genoux autour de son visage pour le surprendre. Je suis certaine que les femmes qui plantent leurs pieds dans les étriers ne pensent pas à jouer avec le médecin, à le prendre entre leurs jambes, à le tenir prisonnier, à changer la dynamique de pouvoir dans la pièce. Je souris naïvement en fixant le plafond, toujours fixer le plafond quand un homme qu'on ne connaît pas entre ses doigts dans votre vagin, surtout s'ils sont gantés. Ce n'est jamais bon signe, cette distance dans l'intimité. La froideur du spéculum est suivie d'une crampe désagréable, c'est le moment d'insérer le q-tip magique, celui que le médecin enverra au laboratoire pour savoir si j'ai une bactérie au fond de l'utérus, si j'ai un cancer en propagation quelque part, un VPH mal tourné ou encore une chlamydia qui fait la sieste depuis quelques mois. Je crains les bactéries passées sous le radar des autres spéculums, des autres q-tips et qui, depuis, grossissent jusqu'à rendre mon ventre inutile. Si on enlève mon utérus, que restera-t-il de moi, de mon corps, de ma féminité ? Je grouille sur la table d'examen, j'ai hâte que le médecin retire ses doigts, le latex contre mon vagin rappelle le crissement désagréable d'une craie sur un tableau. Il frotte le q-tip sur des parois que je n'ai jamais vues, des recoins de mon corps invisibles, mais souvent tâtés, touchés, caressés. Il me dit de rester tranquille. J'aimerais bien le voir, lui, à quatre pattes sur une table pendant son examen coloproctal, j'aimerais constater sa stabilité, voir s'il trémousse ses fesses rien qu'un peu pour éviter la caméra qui va directement dans son cul. Il me rassure : c'est bientôt fini. Il ne comprend pas que ce n'est jamais fini tant qu'il n'y a pas de diagnostic, tant que la bactérie n'a pas été trouvée, là, cachée au fond du triangle sacré, ce n'est qu'un rendez-vous remis à plus tard, au mois prochain, à l'an prochain, histoire de la trouver, la petite saleté échappée du condom déchiré dans un coup de bassin de trop. Le latex cède pour redonner aux bactéries leur raison d'être : les levures sont faites pour être propagées.

Il retire les gants du bout des doigts, comme s'ils étaient couverts de poison, sales, des gants souillés après avoir visité mon corps, ma seule maison. Il me tend les kleenex comme si on venait de baiser, comme si j'avais encore son sperme au creux des cuisses, son sperme menaçant de couler par terre si je n'éponge pas ma vulve avant de me lever. Mes culottes se mouillent, j'ai mal essuyé le lubrifiant. Je vais être obligée de penser à l'examen minutieux des doigts du médecin jusqu'à la maison, le tissu mouillé deviendra froid, il faudra me changer en arrivant, mettre des culottes en coton, celles que je garde pour les jours où je n'ai pas envie d'une corde qui me passe dans le cul.

Il m'attend derrière son bureau, déjà en train d'écrire des posologies illisibles, des diagnostics compréhensibles entre médecins seulement. Il m'attend en faisant autre chose, comme s'il n'avait jamais vu ma vulve, comme si je n'avais pas encore l'empreinte de ses doigts résolument ancrée au fond de ma fente. Il dit que j'aurai les résultats très bientôt, s'il n'appelle pas, il n'y a rien, la bactérie n'existe pas. Je ne pourrai pas attendre, j'ai besoin qu'il m'appelle même s'il n'y a rien, qu'il confirme qu'elle n'est pas là, qu'elle est seulement dans ma tête. Dans ma tête, les bactéries sont bien installées, elles ne font jamais la sieste, elles trinquent avant d'allumer la musique. J'ai peur qu'elles déménagent, qu'elles trouvent une nouvelle maison au fond de mon utérus, là où c'est intime, là où ça fait mal. Le médecin sourit. Il sait que je n'aime pas les sarraus ni les salles d'examen, que je déteste les spéculums. Je pense aux salles d'attente avant de m'endormir, chaque seconde est une salle d'attente en soi, j'attends mon diagnostic, il le sait, ça va, il peut faire une exception et me téléphoner même s'il n'y a rien, comme ça j'aurai l'esprit tranquille et je ne le rappellerai pas.

Il demande s'il peut faire autre chose pour moi et, oui, docteur, il faut vérifier mes seins, maintenant que mon vagin est passé sous la loupe de vos doigts, il faut inspecter mes seins gorgés de boules de chair, une armée de cancers potentiels, comme celui de ma mère, vous savez, ma mère, elle a eu son diagnostic quand elle avait mon âge, et je n'ai jamais fait de mammographie, c'est essentiel, docteur, si je ne veux pas souffrir comme elle. J'y pense souvent, mes doigts ne sont pas assez précis pour tout sentir, j'ai besoin d'une machine pour aplatir mes seins, les prendre entre leurs plaques froides et les écraser, en faire émerger

les veinures pour les photographier. Il faut les voir pour les examiner, pour s'assurer que j'en ai encore pour quelques années à respirer normalement sans trembler, voyez comme j'ai les mains moites à force d'avoir peur de ne plus pouvoir respirer. Je tiens la lettre d'invitation de mon médecin pour un centre de dépistage désigné, il m'a donné une petite liste d'établissements où prendre rendez-vous, j'appellerai en mettant l'orteil à l'extérieur de la clinique, le plus tôt possible, juste pour en avoir le cœur net, le corps vidé des bactéries, des virus et des mauvais présages qui dansent autour du feu dans ma tête et qui jouent à la poupée Voodoo avec moi.



2.

L'ordinateur me nargue, tous les écrans blancs, les documents vides. J'aligne des mots, je fais de mon mieux pour que ce soit beau, j'essaie des bouts de phrase. L'écran, toujours, se vide, c'est comme tirer la chasse d'eau, les idées en tourbillon, rien ne perdure à la surface de l'ordinateur ni dans ma tête. J'essaie de m'accrocher, au mieux à un mot, au pire, à une image même si elle est floue, un surplus de représentation, je n'en suis même pas encore au cours des choses, j'essaie seulement de saisir un portrait, me concentrer, juste un portrait. Les traits se mélangent, j'étends de la gouache sur une feuille, le résultat ne forme rien, seulement une masse de mots désorganisés en mouvement. La lumière de l'écran agresse mes yeux, la fatigue logée dans la rétine, j'ai la tête pleine de clients l'index levé qui demandent « s'il-vous-plaît, mademoiselle » pour préciser le nombre de laits, de sucres, dans leur café toujours trop froid de toute façon. Mon fanny pack est plein de monnaie, les clients vident leurs fonds de poche au creux de mes mains, les dollars gluants passés entre trois cents doigts. C'est cher payé, trois cents doigts, pour finir entre deux mousses au fond d'un fanny pack.

La tête peuplée d'invités non désirables, ma chambre pleine d'objets, je cherche les espaces vides où laisser ma trace, où écrire un peu de moi, de ma mère, de nous. C'est difficile entre les piles de livres et les tas de sous-vêtements, le lit défait, les murs trop blancs, ma chambre comme une salle d'examen sans néons, la froideur du spéculum imprimée sur les petites lèvres, j'attends un mot au bout des doigts, figer quelque chose de tout ça dans un espace hors de moi. J'appuie sur la barre d'espacement pour faire pause, la pause ne vient pas, les souvenirs-fantômes dansent en rond autour d'un feu, quelque part dans ma boîte crânienne. Je visite les fantômes, j'ai des questions à poser, je leur parle à voix haute, j'attends leur réponse. J'attends d'entendre une voix, un rire, une fraction de seconde d'un passé qui m'échappe. J'étire les doigts, je veux toucher les formes éparses, saisir quelque chose du brouillard, maman, j'essaie de t'animer, j'essaie de te voir bouger sur les photos. Tu t'obstines à rester immobile, le dos droit, le sourire blanc, sur le portrait de tes dix-huit ans, je n'existais pas à tes dix-huit ans, laisse-moi exister près de toi, quelque part de tout petit, je ne serai pas difficile. Je veux me faufiler au coin de ta bouche, t'entendre rire dans la pause du temps, juste un petit peu, te voir danser : tu danses de cette danse que je n'ai

jamais vue, tu te balances au rythme de la musique qui émane de la chambre de Nina. La musique de Nina est toujours trop forte, les instruments font irruption dans ma tête, tu t'éloignes et te diffuses, mes bras sont trop courts pour te retenir, ta danse crée des ondes, tu ondules et t'évapores. Je ne retiens que le rythme de la musique, *Flume*, la musique de la chambre de Nina, je ne sais pas comment elle fait pour écouter des airs aussi tristes quand elle baise.

La tête du lit cogne contre le mur au rythme saccadé des corps sans retenue, Nina respire fort, les murs sont en carton ici, Nina jouit et ses gémissements m'extraient de mes rêveries, de mon écran toujours aussi blanc, une salle d'attente lui aussi. Les longs doigts gantés du médecin pénètrent ma vulve au rythme de la musique de Nina, les crampes ne reviennent pas, il n'y a que les chatouillements au bas du ventre, que l'envie de faire onduler mes hanches contre la main ouverte du médecin.

3.

Papa dort encore, je l'entends ronfler, l'appartement n'est pas très grand avec juste ma chambre, celle de papa, un débarras et une autre salle-salon-cuisine tout en un. Je sais toujours si papa dort même s'il fait soleil depuis longtemps, il ronfle fort, le temps est long quand papa dort aussi tard. Ça fait plusieurs années que j'ai les mêmes jeux et je commence à avoir fait le tour de mes poupées, de mes livres illustrés. Les jeux de société sont faits pour jouer à plusieurs, et comme je suis seule en attendant que papa se réveille, ce n'est pas idéal, non, parce que je sais toujours quel sera le prochain coup des autres. Les autres, c'est moi. Il n'y a pas de surprise quand on joue seule tout le temps. La seule surprise, c'est l'heure à laquelle papa va finalement se lever. Je pense que je n'aime pas les surprises finalement, non, on ne sait jamais quand elles arrivent et on ne sait pas si le ventre va gronder longtemps, si on aura faim encore quelques minutes ou quelques heures. Avant j'attendais les mains sur les cuisses, maintenant je ne prends plus de chance, je tire la chaise et je grimpe dessus pour prendre une boîte de céréales, il y en a dans l'armoire du bas. Mon père adore les Cheerios, je préfère les Frosted Flakes, mais j'aime les Cheerios quand même, et ça fait l'affaire quand on n'a pas mangé depuis la veille et que ça dit midi sur le micro-ondes. Il faut faire attention en versant le lait parce que le sac est lourd et mes bras ne sont pas encore si forts. Quand je serai plus grande, ce sera plus facile, j'en suis certaine, parce que les bras de papa ne tremblent pas quand il verse le lait au fond de son bol à 14h. Quand papa se lève, il faut attendre, toujours attendre, le temps qu'il ait bu son café. Avant son café, papa dit qu'il n'est pas encore complètement un humain, je ne sais pas s'il est un extraterrestre, s'il parle une autre langue ou s'il fait semblant d'être mon papa, mais je ne prends pas de chance. Je fixe sa tasse et j'attends de voir le liquide descendre. Parfois je ne sais pas attendre : je lui dis de le boire plus vite, vite, pour qu'il joue avec moi aux jeux de société qui se jouent à plusieurs, ou pour qu'on aille au parc là où les enfants jouent ensemble. Papa est souvent fatigué, la barbe qui pique et les yeux tristes, il préfère regarder les équipes de soccer anglaises à la télévision. J'essaie de m'intéresser au ballon sur l'écran, mais vraiment, j'aimerais mieux le ballon au parc. Je déteste les dimanches parce que la journée commence à 14h et se termine à 14h30 quand la télévision s'ouvre.

Quand papa décapsule sa première bière, c'est le signal pour m'envoyer jouer dans ma chambre. Ça veut dire qu'il ne bougera plus du divan, il va rester collé dessus toute la journée. Mon père porte une camisole blanche et des joggings gris, il aligne les bouteilles de bière vides à côté du fauteuil, c'est comme une clôture construite partout autour de lui, il a son propre territoire, je crée le mien, sous mon lit, quand je joue à cache-cache avec maman. Je tourne en rond dans ma chambre, je compte jusqu'à vingt, puis je cherche ma mère. Elle se cache parfois dans ma commode, mais ce n'est pas assez grand pour elle. Elle a les genoux dans le front, ce sont ses mots, pas les miens, et je comprends parce qu'elle est grande ma mère, une géante ! Parfois elle se cache derrière la porte, je vois ses pieds qui dépassent, même chose lorsqu'elle se glisse derrière le rideau, mais la meilleure cachette, elle est sous le lit, et c'est souvent où je la trouve. Maman dit que si elle se cache sous le lit, c'est pour chasser les monstres. Tant qu'elle restera allongée là, il n'y aura rien pour m'attraper les chevilles si j'ai besoin de faire pipi la nuit. Elle veille sur moi et je peux toujours faire glisser mon bras le long du matelas pour lui prendre la main, sa main toujours chaude et douce, je lui souhaite bonne nuit quand la lumière s'éteint le soir, pas trop tard, elle ne répond pas toujours, mais je sais qu'elle m'entend et que demain, elle voudra jouer avec moi encore.

4.

Je me réveille les yeux croûtés, la main encore plongée dans les sous-vêtements. Le soleil me chatouille le nez, j'ai l'impression que mon corps est flasque, qu'il déborde du pyjama, l'élastique trop serré autour de la taille. Il faudrait avoir douze ans pour ne pas avoir un bourrelet qui déborde du pyjama, ce n'est pas grave, j'ai mes leggings de course pas trop loin, un jogging de dix kilomètres à l'agenda, le marathon est prévu pour la fin de la saison, plus question de manquer une journée maintenant. La barre tendre est sèche en bouche, devient pâteuse sur ma langue, avaler est difficile, il faudra penser à amener beaucoup d'eau pour l'entraînement, le trajet peut être long sur les rives du Saint-Laurent, toujours tout droit, toujours plus loin. Le sentier semble s'allonger à l'infini, et c'est loin, l'infini, quand on a la bouche sèche avant l'échauffement.

L'air frais gonfle mes poumons, j'ai l'impression d'être traversée par le souffle du monde, j'accélère un peu, le rythme est lent ce matin, les muscles lourds. Ma barre tendre dort au fond de mon estomac, elle menace de remonter, je continue quand même, la rive est belle, les parcs sont grands, les autres coureurs me croisent, il faut courir et leur sourire même si la barre tendre remonte encore. Ma mère devait saluer les passants quand elle courait, j'en suis convaincue, ma mère court la main en l'air, prête à faire sourire tout le monde, à sortir les introvertis de leur bulle juste le temps d'un « bonne journée » lancé trop vite, les mots comme une perche tendue alors qu'on est déjà 50 mètres plus loin au moment de les entendre, de les capter. J'accélère pour retourner 50 mètres en arrière afin d'écouter les mots lâchés trop tard, ceux qui ont échappé aux autres coureurs sur son passage. Ma mère a fait le marathon de Montréal juste avant son diagnostic, sur toutes les photos, on voit ses jambes longues et élancées, les muscles définis, elle a le teint chaud et la peau lisse. Ma mère est belle sur toutes les photos, mais ce qui me fascine, ce sont ceux qui l'accompagnent sur les clichés : ils sourient. Mon père sourit immensément, lui que je n'ai pas vu sourire souvent, mon père, le visage enfoncé au fond d'un verre d'alcool, la télévision comme seule musique.

J'attends de découvrir son secret, sa formule magique. Je suis certaine qu'elle me l'a soufflé dans l'oreille quand j'étais petite, elle m'a embrassée avant de dormir et elle m'a

tout raconté de ce don qu'elle avait de charmer les autres et de les rendre heureux, ma mère disparue avant tout le monde, son visage fondu dans toutes choses. Mes yeux coulent, je ne sais plus où trouver l'air, je ralentis, la barre tendre au fond de la gorge, les hoquets au fond de la bouche, il n'y pas de place pour un peu d'air, même si tout est ouvert, même si tout est immense.

5.

C'est dimanche, je le sais parce que maman fait des « x » sur le calendrier quand les journées se terminent. Elle est en pyjama, je ne me souviens pas de quelle couleur, ce n'est pas important, et le soleil est levé, ce qui veut dire qu'elle sera à la maison toute la journée. Elle boit son café lentement, maman sourit tout le temps, même quand son café n'est pas terminé. Au salon, elle a vidé une boîte de jeu sur la table basse, il y a plein de petits morceaux de formes différentes. Le but, c'est de trouver quels morceaux s'emboîtent dans les autres pour trouver l'image. Un casse-tête de mille morceaux, c'est beaucoup quand on ne sait pas encore très bien compter jusqu'à cent. Papa sort de la salle de bains, il porte ses joggings et sa camisole, mais sa barbe est fraîchement rasée, il a placé ses cheveux vers l'arrière, il sourit même s'il n'a pas encore bu son café. Papa a les joues roses parce qu'il a passé trop de temps sous l'eau chaude, maman demande de faire attention au gaspillage, papa rêve sous la douche et c'est pour ça qu'il y passe autant de temps. Je pense que maman est agenouillée, mais je ne suis pas certaine, il me semble qu'il y a un pouf près de la table basse, alors peut-être que maman est installée sur le pouf. Je sais qu'elle m'explique le casse-tête, elle a une stratégie qu'il faut respecter. Maman a un plan pour tout, c'est la planificatrice en chef à la maison, papa l'appelle comme ça. Elle me montre les pièces avec un côté droit, ceux-là nous donnent un indice clair de leur rôle. Je ne comprends pas encore alors j'attends ses explications en silence. Elle me dit que le côté droit est le contour du casse-tête, si on place ces pièces en premier, on crée un cadre : on peut construire le casse-tête à l'intérieur du rectangle. Papa sourit, il nous regarde essayer de placer des pièces avec la bouche pleine de céréales. Papa a la moustache blanche parce qu'il a bu trop de lait, je ris, maman rit. Elle pense que le défi, avec les moustaches, c'est de les garder propre, mon père s'esclaffe, sa barbe est très propre avec tout le temps qu'il passe sous la douche. Maman lui lance un coussin pour le faire taire. Mon père ne réplique pas parce que maman a toujours le dernier mot. C'est elle, la planificatrice en chef de la maison.

Je me concentre pour voir l'image et placer les morceaux aux bons endroits, j'essaie de les repérer, mais c'est difficile parce que les pièces sont très petites et l'image, très grande. Pour m'aider, je regarde ma mère. Ma mère a un radar planté dans la rétine, elle voit tout de suite où sont situées les pièces sur l'image, je ne sais pas comment elle fait, mais elle va

très vite et moi, je suis lente. Mon père essaie de comprendre où vont les petites pièces de carton, il a l'air très impressionné de voir ma mère aussi concentrée. Papa me fait des clins d'œil complices, il ne place pas beaucoup de pièces, il me fait rire à la place, il dit que si je ris, c'est que les bonnes pièces sont placées. J'essaie d'aligner les morceaux mais les excroissances ne fonctionnent pas dans les petits trous. Ma mère insiste, il ne faut pas forcer, ça ne sert à rien parce que si les morceaux fonctionnent ensemble, ils vont se placer tout seul. Mon père prend trois morceaux dans ses mains et me montre comment faire, pas besoin de se décourager, ça fait partie du jeu, l'impatience qui monte parfois, il faut rester curieux et réessayer jusqu'à ce que ça fonctionne. Je ne sais plus si le dessin est une nature morte ou bien un portrait, le couvert de la boîte demeure flou, l'image m'obsède pendant plus d'une heure et je ne me souviens même plus de ce qu'elle représente, c'est bien ce qui m'énerve : l'évaporation des images dont il faut se souvenir pour tout mettre ensemble. Le casse-tête est presque terminé, maman tient le dernier morceau dans sa main, elle me le donne pour que je sois la personne la plus importante du jeu comme quand elle me laisse souffler sur les bougies pour les éteindre. Je place le dernier morceau et on s'applaudit très fort, maman a terminé son café, papa tape des mains, maintenant c'est sa partie préférée, la partie où on éclate le casse-tête, où on se lance des pièces. La bataille commence, une explosion de confettis avec des morceaux plus gros. Maman a des morceaux de casse-tête dans le pyjama, il y en a jusque sous le divan, sous la petite bibliothèque, ce n'est pas grave, on pourra tout ramasser après. On en retrouve partout pendant des mois, on rit à chaque fois et maman est un peu découragée parce qu'on ne pourra plus jamais recommencer ce casse-tête, trop de morceaux manquent, on ne sait plus où ils sont allés se cacher.



6.

Un lait, deux sucres, la brioche encore chaude sur le plateau, ne pas tomber, ne pas trébucher, mon lacet s'est défait, il faut faire attention de ne pas marcher dessus, mon lacet comme un serpent contre le carrelage, je fixe le plancher, le café déborde de sa tasse, imprègne la serviette glissée sous le couvert, je sacre à voix basse, ce n'est pas grave, il en reste dans la tasse, après tout. Le client remarque les quatre gouttes brunes sur la serviette blanche, un fin film de vapeur émane de la brioche.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Je ne voulais pas marcher sur mes lacets. Je ne sais pas quoi dire, le carrelage a attiré mon œil, c'est comme ça, je peux en verser plus dans votre tasse, apporter une nouvelle serviette, encore plus blanche que la première. Le monsieur grinche, rechigne, j'ai envie de rouler des yeux, d'aller visiter les cavités de ma tête, il est ridicule avec ses sourcils froncés à la découverte de trois gouttes sur une serviette, il doit avoir la vie dure, lui. Je murmure que je suis désolée, il pense probablement que je suis timide, je n'ai pas envie de m'excuser, je n'ai pas à m'excuser pour trois gouttes sur une serviette, c'était tout le café et la brioche qui étaient en jeu, le café et la brioche auraient pu tomber sur le sol, éclabousser ses chaussures, si je n'avais pas fait attention à mes foutus lacets encore détachés.

Au comptoir, un homme observe la scène, le sourire aux lèvres, il rit du grincheux, nous sommes deux, ça fait du bien de ne pas rire toute seule, mon sourire grandit, il a le droit de rire, ça veut dire que moi aussi. L'homme au comptoir porte une casquette, je n'aime pas les casquettes, maman disait que c'était impoli de porter une casquette à l'intérieur, ma mère, pincement, il a les cheveux longs sous son chapeau, la barbe mal rasée, les yeux clairs, oui, je crois qu'ils sont bleus, pas facile à voir d'ici, les dents blanches, il sourit grand maintenant, il sait que je l'ai vu, que je l'observe. En passant derrière sa chaise, il me dit : « c'est inacceptable de renverser du café sur une serviette », clin d'œil, boule de chaleur dans le ventre, je ris plus fort, la boule de chaleur monte en vibrato. Le client grincheux s'énerve, il devine que je me fous de sa tête, je nettoierais mon comptoir avec sa serviette blanche avant de la lui rendre. Il n'aime pas mon attitude, c'est le problème avec les jeunes femmes comme moi, toutes plus insolentes les unes que les autres. Il sort en claquant la porte, les autres clients sont surpris, interrompent leurs conversations

brièvement avant de les reprendre. J'espère qu'il a payé, le vieux con. La monnaie du fond de sa poche traîne dans son assiette, il n'a pas laissé de pourboire ni de brioche, il n'en reste que les miettes. Il a mangé vite, il devait être pressé, difficile, la vie du monsieur grincheux.

L'homme-casquette rit ouvertement maintenant, son rire traverse la pièce jusqu'à moi, on dirait qu'il m'est adressé, destiné, juste pour moi. Je ris avec lui et je ne sais pas ce qu'il se passe, je ne peux plus arrêter, les autres clients sont irrités. C'est bruyant pour un petit café de quartier, et l'employée, la serveuse, elle n'est pas capable d'arrêter de rire, c'est dérangeant, ce rire de la serveuse. L'homme me fait signe de venir le voir, il dit qu'il passe son temps à écrire des pensées sur des serviettes pour assister à des scènes comme ça. Il est le spectateur des gens grincheux qui vont dans les cafés pour se faire croire qu'ils prennent du temps pour eux alors qu'ils y vont pour se plaindre, oui, c'est ce qu'il aime voir, lui, des clients grincheux maltraitant les baristas. Il me demande si j'ai d'autres histoires, d'autres clients qui ne savent pas se comporter. Toutes les semaines, il y en a qui grincent et rechignent, l'idée des clients insatisfaits le fait rire. Il a les yeux humides, les yeux bleus pleins de larmes, des larmes de rire, mes larmes préférées. Il me demande de les lui raconter, je commence par les anecdotes banales. Il s'intéresse à tout, il veut tout savoir des clients, de leurs demandes déraisonnables, de leur position habituelle, de la manière dont ils froncent les sourcils quand ils se plaignent, l'index sorti, le doigt pointé vers le ciel, l'air de s'adresser à Dieu. Ma poitrine se décompresse, je déballe tout, une logorrhée, les clients défilent dans ma tête comme dans une parade de mode, au bout du catwalk, leur index pointé, ils lâchent un petit commentaire cinglant avant de retourner vers les vestiaires. L'homme-casquette dit que ça a l'air de me faire du bien d'en parler, il aime soulager les baristas maltraitées par leurs clients. Je lui donne une petite tape sur l'épaule pour le faire taire, il rit, la conversation se poursuit. Je sers les serviettes blanches avant de revenir me percher sur les paroles de l'homme-casquette, le café se vide et j'oublie les thés refroidis sur les tables. Le soleil se cache derrière l'immeuble d'en face, je reste là, le rire de l'homme au comptoir dans les oreilles. Je lui demande s'il veut continuer de rire chez moi, s'il veut qu'on se raconte nos vies sous mes draps, j'ai envie de découvrir son corps, de le faire taire une fois pour toutes sous le poids de ma chair, j'ai envie de sortir d'ici,

avec lui. Il dit que ça va, qu'il peut rentrer avec moi, il veut me dire son prénom, je l'interromps, je connais déjà son nom, il est Garçon numéro trois. Il fait une pause, se dépose dans ce que je viens de dire, ses yeux bleus interrogateurs, puis il recommence à sourire, clin d'œil, ça lui va, il sera Garçon numéro trois si ça veut dire passer du temps avec moi.

7.

En enfilant ma jaquette en papier qui dénude plus qu'elle n'habille, mes jambes se mettent à trembler. Mon corps flotte dans l'abri de papier, j'essaie d'en rire, d'imaginer la jaquette comme un grand déshabillé fragile, je dois être le sujet des fantasmes de quelqu'un habillée comme ça, vêtue uniquement d'un papier bleu transparent. Je respire trois grands coups avant de sortir rejoindre la technologue qui m'attend devant la machine aux plaques vitreuses. Elle demande si j'ai des interrogations à partager avec elle et j'aimerais déborder du langage, commencer à lui raconter ma vie, tomber dans l'expérience, qu'elle comprenne l'importance de l'examen, toutes les questions qui s'agitent dans ma tête sans arrêt et que je n'arrive pas à chasser même la nuit. Comme je ne dis rien, elle me demande de m'approcher, de dénuder ma poitrine, je laisse glisser la jaquette, hésitante, trop consciente de mon corps nu livré à ses yeux. Elle en a vu vingt autres aujourd'hui, et ça paraît, ses mains gantées n'hésitent pas avant de saisir mon sein et de le placer au centre des plaques. Elle pose son autre main contre mon dos et me demande de respirer profondément. Elle m'avertit que ça peut pincer légèrement à cause de la pression des plaques, il faudra lui dire si c'est douloureux. Elle active la machine, je deviens une partie de son mécanisme, le prolongement du métal, mon sein s'imbrique en elle. J'attends que ça pince, mais ça ne pince pas, j'ai simplement l'impression d'être aspirée par la machine, de m'unir à elle sous une lumière trop vive pour les yeux, la lumière est semblable à celle des néons dans la salle d'examen du médecin. La technologue parle doucement, elle sait qu'il serait impossible pour moi de me dénuder devant elle si elle ne parlait pas sur la surface des mots, tout en sensibilité. Elle me demande de changer de sein, je reprends possession du premier, la sensation est étrange quand il retombe sur ma poitrine, la gravité n'est plus naturelle ici. Elle recommence le processus avec mon autre sein, je deviens une pièce de viande, je suis ramenée à ce qu'il y a de plus élémentaire chez moi, la chair sans sensualité, vulgairement aplatie entre deux plaques froides, j'ai hâte de retrouver mon pull, retrouver la chaleur de sa laine même si elle pique. Sur le mur à côté de la machine, une affiche annonce l'ouverture prochaine de la plage de Verdun. L'emplacement est étrange, Verdun a su me trouver jusqu'à la mammographie, je regarde les dessins du projet, ils ont oublié les itinérants qui viendront certainement y dormir, il n'y a pas de morceaux de vitre cachés dans le sable, pas de caca de chien dans les bacs à sable. Il n'y a que des familles heureuses,

des familles à quatre, deux parents, deux enfants, la parfaite cellule nucléaire. Je me demande si une plage demeure une plage sans l'odeur de la mer.

La technologue m'annonce que la mammographie est terminée, je peux aller remettre mes vêtements, couvrir mon corps, les résultats seront envoyés à mon médecin par la poste, et il communiquera avec moi pour les résultats.

Dans la salle d'attente, les femmes font sauter leurs jambes contre le sol comme si elles avaient des trampolines miniatures sous le talon.

8.

La silhouette de mon père est imprégnée sur son divan, les coussins du centre sont défoncés, là où il passe son temps à s'asseoir, près de la craque entre les deux coussins. Il est debout aujourd'hui, ça n'arrive pas si souvent. Il n'est pas perdu dans la brume, il voit à quelques mètres en avant de lui et c'est beaucoup, quelques mètres, quand on a l'habitude de garder les yeux fermés. Je lui verse un café, j'ai l'habitude, le métier jusqu'au bout des doigts, il prend le temps d'en respirer l'odeur, il gesticule lentement, je me sens rapetisser dans mes vêtements, redevenir la petite fille qui passait son temps à regarder son père boire son café, les yeux encore fermés, le temps s'étire. La petite fille passait tout son temps à essayer de faire ouvrir les yeux de son père juste pour qu'il la voie un moment, un tout petit moment de rien du tout. Elle aurait tellement aimé jouer, cette petite fille, jouer à n'importe quel jeu avec lui, pas longtemps, promis. Il sourit, je suis contente, ça me fait une chaleur comme si j'avais pris sa gorgée de café. Je lui demande ce qu'il a fait ce matin, s'il a pris le temps d'aller dehors voir si la terre avait cessé de tourner, il rit, la terre a arrêté de tourner il y a longtemps. Il est à une mauvaise nouvelle près de ne plus jamais quitter son divan, son divan brun défoncé qui l'accueille tous les jours, qui ne rouspète jamais sous son cul. La tête dans sa tasse, il me dit qu'il est encore allé traîner près de l'école, de l'autre côté de la clôture de la cour de récréation, il est allé voir les enfants. Ma tête se met à bouillir, il ne doit plus aller traîner là, la direction l'a déjà averti d'arrêter, il fait peur aux enfants. Les élèves veulent seulement jouer tranquilles sans se préoccuper des vieux monsieurs tristes qui viennent flâner de l'autre côté de la clôture. L'école a reçu des plaintes, des parents inquiets disaient avoir vu un homme louche traîner dans les parages, mon père comme une menace latente. Arrête papa, la prochaine fois, la police viendra te chercher, tu n'as pas le choix d'écouter les avertissements, ils ont été gentils parce qu'ils te connaissent, mais si ce n'était pas eux, tu serais déjà au poste. Je sais que tu ne veux pas faire peur aux enfants, pense à eux la prochaine fois que ça te prend. Mon père se cache derrière sa tasse, on dirait qu'il essaie de rentrer son corps au complet dedans, de s'immerger dans le liquide brunâtre pour disparaître, il pleure doucement. Il ne faut pas retourner traîner près de l'école, mais il cherche encore Théo, et il a honte parce qu'il sait que Théo n'est plus à l'école primaire : Théo doit avoir trente ans aujourd'hui. Papa l'a vu dans la cour de récréation la dernière fois, il pense que si Théo voulait le retrouver, il irait chercher dans la cour de récréation lui

aussi, il y aurait alors deux hommes louches près de la cour. Je n'en peux plus d'entendre parler de Théo, un enfant invisible que mon père n'a cessé de chercher, il n'est pas là Théo, que ferait-il dans la cour de récréation, il faut passer à autre chose, tourner la page. Mon père n'y arrive pas, ma mère c'était trop, il n'a jamais su tourner les pages, tous les livres restent ouverts à la même place, tous racontent les mêmes histoires, celle d'un amour disparu et d'un petit garçon maltraité qui se confiait à un concierge. Le concierge a disparu aussi, englouti par les bières et son divan... Mon père s'en veut d'avoir perdu Théo de vue, il souhaite le retrouver pour s'assurer qu'il est sain et sauf, et moi, je veux seulement que tu sois bien, papa, peux-tu t'occuper de toi, arrêter ton obsession sur Théo qui avait besoin d'aide, il s'en est sorti, je suis certaine, peux-tu, s'il-te-plaît, penser à toi, panser tes déchirures, t'occuper de ton divan dont la mousse déborde, de la canne de bière dont la mousse déborde. Mon père n'arrive pas à arrêter de pleurer, je ne peux plus rester ici, l'air manque, il retourne se rouler en boule sur son divan, redevient un petit gars, un petit Théo de l'autre côté de la clôture, je dois aller courir, sortir prendre l'air, me rendre à l'autre bout de l'île, à pied, loin. Mon père murmure : « ta mère courait de longues distances le long du fleuve, sur le nouveau sentier ». Mes jambes se froissent comme du papier de soie. Je ne savais pas qu'elle courait le long du fleuve, elle aussi : j'ai mis mes pas dans les siens, elle m'apparaît soudainement, libre, courant sur les berges. Mon père arrête de pleurer, il se souvient d'elle sur les sentiers, libre, belle, terriblement belle.

9.

Dans ma chambre, l'écran vide de mon ordinateur m'éclaire encore, je tends les bras vers ma mère, j'essaie de retrouver une petite parcelle de son visage, le coin de ses lèvres, un bout de cheveux, sa voix, c'est horrible, oublier la voix de sa mère, elle s'effrite en filaments qu'on ne peut plus recoudre, on cherche, on veut la rapiécer, mais elle s'éteint quand même, il n'y a pas moyen de la conserver, l'oreille n'entend plus rien, il n'y a pas de cassette à rejouer. Elle était au téléphone, je m'étais cachée de l'autre côté de la porte et je l'écoutais parler à une autre travailleuse sociale d'un petit garçon, pas plus vieux que moi, un ami de la garderie, peut-être, qu'il faudrait retirer de sa famille, arracher à ses parents. Il y avait eu le son d'un gong profond dans ma poitrine, le sol sous mes fesses s'était ouvert, je ne pouvais pas m'imaginer être retirée de ma famille, je ne comprenais pas la vie sans ma mère, sans mon père, sans mon noyau. J'avais trouvé inconcevable la violence de ses paroles, et j'avais refusé de parler à ma mère durant toute la soirée, ma mère, celle qui retirait des enfants de leur famille le jour et qui soupa à la maison le soir. Je ne pouvais plus lui adresser la parole, c'était impossible. Il fallait me concentrer sur mon père, il n'aurait jamais arraché un enfant à ses parents, trop doux pour ça, trop fragile pour la violence. Il avait fallu que ma mère m'explique, me raconte les horreurs qu'avait vécues le petit garçon, et le cratère au sol s'était agrandi encore. Comment imaginer la violence dans la bouche de ma mère, dans le poing de mon père, c'était impossible, ça aussi, et je n'ai pas pu dormir pendant plusieurs nuits, convaincue qu'un monstre vivait à l'extérieur de l'appartement, que les autres adultes pouvaient être des monstres déguisés. Ma mère avait essayé de me rassurer, trop tard. Chaque sourire pouvait être un mauvais tour pour m'entraîner dans un cauchemar duquel je ne sortirais plus, et de ma mère, maintenant il ne reste rien, juste le souvenir du choc, rien de sa voix au téléphone, rien de ses bras pour me consoler, juste le choc horrible d'être laissé à soi-même sans son noyau, de subir la violence de la séparation obligée. Je ferme les yeux plus fort, je me concentre, j'essaie de retrouver ma mère au centre du choc, au cœur du souvenir, ma mère qui papillonne d'une famille à l'autre sans atterrir dans ma tête, ni me laisser quoi que ce soit d'elle, il y a bien des photos mélangées au fond d'une boîte sous le lit, les récits brumeux de mon père, mais dans ma tête, rien, juste une petite fille roulée en boule qui pleure dans son lit parce qu'elle a peur des autres, peur de perdre sa mère. Mes doigts s'engourdissent sur le clavier, les doigts



paralysés n'écrivent rien, j'entends Nina remuer au salon, l'odeur de la marijuana pénètre l'enclave de ma chambre, j'ai envie de me bercer dans les vapes de son joint. Au salon, mes doigts n'ont pas besoin de bouger, seulement de tenir le joint assez fort pour ne pas l'échapper, de le tirer entre mes lèvres, me remplir de fumée, rire pour rien avec Nina, être brumeuse, ne pas pleurer.

10.

Nous sommes tous dans la cour de récré, il reste quinze minutes aux olympiades, le prof de gym dit que c'est le dernier moment pour donner tout ce qu'on a. Je ne sais pas si je peux donner tout ce que j'ai, c'est cher payé pour une médaille en plastique et un petit ruban satiné collé avec du scotch tape sur le tableau blanc. Je me prête au jeu quand même, je fais comme mes amis. Ils prennent ça très au sérieux, les temps affichés sur le chronomètre pour rendre leurs parents fiers. Mon père passe sa vie à dormir, je ne crois pas qu'il accorde beaucoup d'importance aux chronomètres, aux horloges, au temps qui passe. Je prends position derrière la ligne blanche, je remarque que la peinture a débordé des lignes, un col bleu pressé, certainement, s'est dit que personne ne remarquerait les gouttes de peinture qui ont débordé, moi, je remarque tout. Je cherche où mettre mon pied, un désavantage d'un petit centimètre, il faudra le signaler. Le prof de gym a le sifflet dans la bouche, il attend qu'on arrête de bouger pour donner le signal de départ. Les cailloux sous mes doigts s'enfoncent dans ma chair, je n'arrive pas à rester stable, l'adrénaline jusque dans la gorge, j'attends le signal, le sang dans la tête, les jambes tendues, élastiques, je suis prête à bondir, une féline derrière une ligne blanche. Le son suraigu jaillit, du coin de l'œil je vois les jambes de mes amis commencer à bouger, les miennes bondissent toutes seules, je cours, une jambe en avant de l'autre : amener mon pied le plus loin possible et me projeter toujours plus loin, le souffle qui manque, l'air qui manque, respirer plus creux, plus fort, l'air des poumons n'arrive plus à sortir, expirer, je talonne Samuelle, la voisine aux jambes longues. Je regarde la ligne d'arrivée, c'est un 100 mètres, une distance toute petite. Au bout, de l'autre côté de la ligne, une silhouette se dessine, les jambes comme celles de Samuelle, le corps élané, le sourire large, diffus, je sens sa présence bienveillante, elle tape des mains, m'encourage, j'entends presque sa voix, le vent dans les oreilles, je cours plus vite, je veux rejoindre cette silhouette, je veux prendre ma mère dans mes bras, lui dire qu'elle me manque et mes jambes poussent, elles s'allongent comme un élastique, je devance Samuelle d'un pas, j'explose avant la ligne d'arrivée, je me rapproche encore de ma mère, ses traits se définissent, je la vois bien maintenant, c'est elle, pas de doute, elle sourit grand et elle a les ridules au coin des yeux, les ridules disent qu'elle sourit avec ses yeux, avec tout son visage, tout entière, elle m'attend à la ligne d'arrivée, maman sait que je peux le faire et ça me donne la force de donner tout ce qu'il me reste, maman

s'accroupit, je la rejoins presque. Au moment de la prendre dans mes bras, de la toucher, main tendue, sur la ligne d'arrivée, elle s'évapore. Je la cherche, mes amis me présentent leur main pour me féliciter, et moi je cherche ma mère, je tourne sur place, j'essaie de savoir où elle est passée, mon prof de gym lève mon bras dans les airs. J'ai gagné la course, et j'ai l'impression d'avoir tout perdu. Je regarde autour pendant qu'on me met la médaille en plastique autour du cou, je me fous de la médaille : je courais pour ma mère, pour la rejoindre, pour être près d'elle encore un peu. Aucune ligne d'arrivée ne pourra exister tant que je chercherai maman, tant qu'on jouera à cache-cache et que ce jeu se mêlera à ma vie, il n'y aura pas de point final, ni médaille, ni ruban, il n'y aura que la course et les crampes dans les jambes, la sueur sur mes tempes, les yeux qui picotent.

11.

*Flume*

I am my mother's only one

It's enough

I wear my garment so it shows

Now you know

Only love is all maroon

Gluey feathers on a flume

Sky is womb and she's the moon

I am my mother on the wall

With us all

I move in water, shore to shore

Nothing's more

Only love is all maroon

Lapping lakes like leery loons

Leaving rope burns, reddish ruse

Only love is all maroon

Gluey feathers on a flume

Sky is womb and she's the moon

12.

Ma tête pulse, trop d'alcool, le verre de gin tonic d'hier soir rempli à ras le bord devant moi déborde dans ma tête. Je cherche l'ombre dans la lumière pour m'abriter du soleil. Sur mes tablettes, Nelly Arcan et Marie Darsigny rient de moi et de mon incapacité à aligner mes pas, les lattes de bois semblent croches, il y a des vagues en bois au sol, je réussis à me faufiler à l'extérieur de la chambre, la vessie pleine comme le verre de gin tonic. La salle de bains m'apparaît si lointaine. Dans mon dos, un rire fuse. C'est Nina, installée sur le divan du salon, Nina sur son cellulaire qui prend la peine de lever les yeux de l'écran pour me voir disparaître dans la salle de bains, le majeur pointé vers elle. Elle s'esclaffe encore plus, Nina assiste souvent à mes déboires : elle m'a entendue baiser hier soir. Je n'ai pas le temps de répondre, le gin tonic va déborder. La cuvette froide contre ma peau, je peux finalement relâcher. J'évite de m'observer dans le miroir : mon mascara a coulé un peu, les grumeaux collent sur mon index quand je frotte. Ma gorge est pâteuse, j'ai besoin d'eau, avant de me brosser les dents, je veux sentir la fraîcheur de la pâte à dents sur ma langue. J'ai l'impression de reprendre vie, d'être une plante qu'on vient d'arroser. Au salon, Nina rit encore, Nina rit toujours, elle a pris le temps de me verser un grand verre d'eau froide, ma tête pulse. Elle me demande qui c'était, elle veut toujours savoir, je ne sais jamais exactement quoi répondre, c'est toujours quelqu'un qui part trop vite et qui reste trop longtemps, tout en même temps, quelqu'un que j'ai envie de serrer dans mes bras et de chasser, de ne plus rappeler. Je lui dis que c'était Garçon numéro deux, elle rit, elle n'a jamais compris pourquoi je numérotais mes amants. C'est un gars rencontré sur Tinder, on a parlé pendant quelques jours, on a eu une conversation intéressante. Elle ne savait pas que la conversation comptait pour moi. Nina ne comprend pas le jeu de la séduction, les hommes ne l'intéressent pas, elle ignore que pour avoir une bonne baise, il faut au moins savoir s'il saura être honnête, si on pourra s'abandonner contre sa peau ou s'il faudra se méfier. Elle me demande ce qu'il fait dans la vie, je crois qu'il est étudiant, étudiant en histoire, je ne suis pas certaine, ma tête pulse. Nina fait des blagues, le rire de Nina élit domicile dans ma tête, il nage dans le gin tonic, elle est la tranche de lime sur le bord du verre, je ris avec elle, mes grumeaux de mascara plein les doigts, le rouge à lèvres séché sur le verre d'eau froide. Elle me demande si j'ai faim, si j'ai envie de manger un croissant, elle est allée en chercher, ils sont peut-être encore chauds, sûrement moelleux et ça compte.

Je ne m'autorise à manger des croissants qu'à l'extérieur du café, sinon ça goûte le client, les reproches du client, son haleine, mais ici je peux, il n'y a que Nina qui aura posé ses doigts sur la pâtisserie. Le croissant colle sur mon palais, ma bouche manque encore d'eau. Je me force à manger, je crée une éponge dans mon estomac pour tout absorber. On ne parle plus. Nina a replongé dans l'univers virtuel de son téléphone, j'ignore ce qu'elle regarde avec intérêt, le plafond m'appelle tout autant. Garçon numéro deux, son corps svelte... il s'est endormi rapidement, il a fallu le réveiller pour qu'il appelle son taxi. Je n'ai pas eu la force de lui offrir un verre d'eau, ce n'est pas grave. Nina, le visage blanc illuminé par l'écran, me demande si je suis inquiète.

- De quoi ?

Elle veut savoir si ça m'angoisse de ne pas être capable de nommer mes amants à 30 ans, si je pense qu'un jour je pourrai prononcer leur nom. Le croissant ratatiné au fond de ma gorge se mélange au gin tonic, l'alcool remonte, le déjeuner est renvoyé au fond de la cuvette.

13.

Le soleil entre dans ma chambre, strié par les stores, il fait chaud sous les couvertures, j'entends du bruit au salon, probablement ma mère qui vient de se lever, elle se lève toujours avant tout le monde, ça fait partie de son rôle en tant que planificatrice en chef de la maison. Mes doigts ne peuvent même pas se glisser dans mes cheveux tellement ils sont mêlés, dans le miroir j'ai la tête d'un troll, je ris toute seule, l'oreiller estampé sur le visage, ce n'est pas grave, j'ai toute la journée pour arranger ma tête. J'enfile mes vêtements, ils sont un peu serrés, je me sens encore comme si j'étais sous les couvertures, sous la chaleur suffocante du soleil, ma chambre est comme la serre du jardin communautaire en plein mois de juillet. On y est allés l'année dernière, c'était très intense, je ne sais pas comment les plantes font pour survivre dans un environnement aussi chaud, aussi humide, mes cheveux n'ont pas survécu, eux : l'inverse du troll, les mèches collées sur la tête, la sueur comme seul élastique.

Au salon, maman plie les vêtements en regardant les nouvelles. Elle ne se préoccupe pas trop de moi, elle connaît ma routine : je tire la chaise pour aller prendre mes céréales, elles sont toujours rangées trop haut dans l'armoire. Je m'installe à côté d'elle, j'attends mon bisou, c'est le bisou qui fait décoller la trace de l'oreiller de sur ma joue. Ma mère se penche, me fixe, puis s'arrête brutalement. C'est très inhabituel cette manière de prendre une pause avant de me donner mon bisou, j'attends qu'elle m'explique ce qu'il se passe, ma routine se désorganise. Elle commence à rire de plus en plus fort jusqu'à réveiller papa. Papa marche vite pour venir voir, quand il apparaît dans le corridor, les cheveux ébouriffés comme un troll lui aussi, il s'esclaffe à son tour. Je ne sais pas de quoi ils rient, j'imagine que c'est à cause de mes cheveux, mais ma mère fait non de la tête, ce n'est pas ça, c'est ton pyjama, tu as oublié d'enlever ton pyjama avant de mettre tes vêtements. Ça explique pourquoi je me sens aussi serrée, je me disais bien que c'est difficile de pousser autant en une seule nuit, quelqu'un avait dû prononcer une formule magique. Maintenant je connais un truc encore meilleur pour pousser plus vite : oublier son pyjama sous les vêtements ! Il faut que je retourne à la chambre me déshabiller, tout enlever le pyjama avant de remettre mes vêtements, c'est une promesse d'électricité statique pour toute la journée. Ça m'emmerde un peu de recommencer ma routine, surtout que j'ai mangé mon bol de

céréales à moitié, les céréales seront trop molles, et il n'y a pas possibilité de le remplir de nouveau, lui, sauf si je veux pousser pour vrai et me sentir gonfler.

En retournant au salon, je remarque quelque chose d'inhabituel sur ma mère, quoi encore ? Ma mère s'approche et je vois qu'elle a mis ses jeans à l'envers : elle a deux grandes poches où il devrait y avoir le zip, avec l'étiquette de son chandail qui sort au bas de son cou. Je ne peux pas m'empêcher de pointer son linge, je lui répète qu'elle s'est trompée aussi, ce n'est pas juste moi qui ai la tête dans le brouillard ce matin. Mon père, lui, a mis son caleçon sur sa tête et on rit pendant longtemps de son nouveau chapeau, de nos nouveaux vêtements, de notre nouvelle routine.



14.

Papa est revenu à la maison avec moi à pieds. On emprunte toujours le passage secret, une ruelle étroite entre deux blocs appartement, on ne sait jamais ce qui nous attend à l'autre bout, si le chien de Mme Allard jappera à travers la fenêtre ou si un sac poubelle plein fera trébucher papa. J'aime traverser le passage secret parce que l'art s'y crée comme par magie, des noms apparaissent, des cœurs géants grimpent jusqu'aux fenêtres. On ne sait jamais de quelles couleurs seront les dessins, si la peinture aura coulé, c'est une surprise à chaque fois. Papa dit que les employés de la ville chassent les dessins pour les effacer, je ne comprends pas, ils sont si beaux, même que des fois on prend une petite pause et on arrête pour les regarder. Papa tient ma main fort dans le passage secret, c'est notre petit moment à nous deux avant de rentrer à la maison pour voir maman.

Papa jacasse beaucoup pendant que maman tire le spaghetti de la casserole, on dirait que les pâtes s'étirent jusqu'à l'infini quand elle essaie de les extraire. Papa a encore passé beaucoup de temps avec Théo aujourd'hui, il devait nettoyer le corridor pendant les cours, passer la mope, le balai dans tous les coins, mais il a été interrompu à la récréation quand Théo est venu le voir pour lui raconter encore une autre histoire triste. Papa passe beaucoup de temps à écouter Théo, il lui fait penser à lui quand il était grand comme moi, sais-tu la chance que tu as d'être aussi bien encadrée, ma belle, le sais-tu ? Il passe sa main dans mes cheveux, j'ai toujours la trace de ses doigts rugueux sur mon cuir chevelu. La collègue de maman a repris le dossier de Théo, c'est elle qui s'occupe de son cas maintenant, mon père n'a pas à s'inquiéter, il est entre de bonnes mains, maman en est certaine. Papa continue de manger en silence, je vois bien qu'il bavarde dans sa tête, ses lèvres bougent presque toutes seules, il revoit Théo qui parle, parle, parle les yeux rivés sur ses pieds. Papa finit de manger plus tôt que d'habitude, il veut passer un peu de temps seul dans la chambre, il y a un livre qu'il n'a pas terminé. Ma mère lui fait un clin d'œil avant de prendre ma main, elle me demande si j'ai passé une belle journée, comment étaient mes amis, est-ce que j'ai fait rire mon enseignante avec mon bricolage de castor. Je ne réponds pas beaucoup, je me demande ce que papa lit, si c'est compliqué ou si c'est facile, il lit seul dans sa chambre au lieu de terminer de manger avec nous comme on fait tous les soirs de tous les jours de toutes les semaines. Maman remarque que je suis distraite, elle dit qu'il ne faut pas m'en faire, papa

a eu une vie difficile par moment et quand il sent que les autres sont tristes, ça lui rappelle quand il n'était pas bien, alors il a besoin d'espace pour digérer tout ça, l'inévitabilité de la douleur dans le monde. Je ne sais pas comment maman fait, elle, pour ne pas avoir envie de lire dans sa chambre après sa journée à travailler avec les gens qui ne vont pas bien, je ne sais pas si je pourrais, moi, quand quelqu'un tombe dans la cour de récré, je suis la première à aller chercher la surveillante. Maman raconte l'histoire de la petite porte, un espace magique dans notre tête qui nous permet de nous évader même quand le dehors n'est pas si beau, une petite porte qui existe en permanence, et quand on est un peu fatiguées de tout ce qui se passe autour, on peut décider de l'ouvrir et de visiter notre pièce secrète, quand on est dans cette pièce, il fait soleil, il fait chaud, on se sent bien. Je me demande à quoi ressemble la pièce de mon père, si elle est bien éclairée et s'il y a beaucoup de couleurs, ma mère me fait un sourire triste : elle pense que la pièce de mon père, c'est notre appartement, ici, il trouve tout ce qu'il cherche. Je regarde autour de moi et la pièce se transforme, je vois tout dans l'œil de mon père, l'appartement devient soudainement plus vaste, avec des dessins surprises qui changent toutes les semaines, des dessins de noms d'amoureux et des graffitis de cœurs géants qui grimpent jusqu'au plafond.

15.

Ça sent la terre mouillée et les pommes sucrées. Ma mère me tient sur ses épaules. Je suis la plus grande personne au monde. J'étire mon bras pour atteindre les pommes à la cime des arbres. Je n'ai pas besoin d'échelle, moi, j'ai ma mère. Les pommiers sont en rangée, il y en a tellement qu'on dirait qu'ils s'étirent à l'infini, je demande à maman combien elle pense qu'il y a de pommes dans tout le verger, elle n'a aucune idée, il y en a trop pour compter. Maman tient le sac en coton, je dois mettre les pommes que je viens de cueillir à l'intérieur, il commence à y en avoir beaucoup, elle doit tenir le sac à deux mains, si elle en avait quatre, elle tiendrait le sac à quatre mains. Avec maman, il y a toujours de la place pour une pomme de plus dans le sac, même quand elle ne peut plus tenir les deux ganses dans la même main, même quand le sac déborde et que les pommes fraîches tombent sur ses pieds. Je mets les pommes dans mon chandail, j'ai le chandail plein de fruits, je veux continuer à cueillir les pommes même s'il n'y a plus de place où les déposer, c'est une chasse au trésor qui réussit à tous les coups. Je croque dans les pommes et le jus coule sur mes joues, elles sont croquantes et sucrées, ma mère sourit, je pense que c'est à cause du bruit qui fait crac. Ma mère a une pomme dans la bouche et elle regarde partout autour. Elle me dépose par terre, se hisse sur la pointe des pieds pour essayer de voir plus loin. Elle devrait monter sur l'échelle si elle veut voir plus loin que les pommiers du verger. Elle demande où est mon père. Je ne sais pas. J'étais trop occupée à cueillir les pommes, à faire un panier élastique avec mon chandail, où est papa ? C'est un jeu de cache-cache comme dans ma chambre, mais ici le terrain est beaucoup plus grand, il y a des rouleaux de paille et de foin derrière lesquels se cacher, il y a aussi les arbres dans lesquels grimper, même si maman dit que ce n'est pas une bonne idée parce que je risque de briser les branches et de faire mal à l'arbre. On regarde ensemble derrière les pommiers, les branches, près des clôtures où une chèvre et un âne partagent le même enclos, près des poules qui ne pondent pas et des herbes hautes, papa n'est nulle part et maman commence à s'inquiéter, elle dit reste ici pendant qu'elle va voir ailleurs, je participe de moins en moins au jeu et pourtant, j'aimerais beaucoup jouer. Maman se fâche un peu, elle dit des mots pas polis et s'excuse tout de suite après, elle demande ce qui a bien pu lui prendre de s'en aller comme ça alors que nous sommes aux pommes en famille. Les pommiers ont l'air de s'étirer jusqu'à l'infini, il ne faudrait pas perdre mon père dans l'infini, ce serait compliqué de le retrouver,

je ne saurais pas où le chercher. Je cours de plus en plus entre les cachettes, mes jambes s'agitent seules, j'ai besoin de le trouver, il faut que le temps accélère un peu parce que maman n'est plus contente du tout et si elle arrête de rire, le jeu s'évapore aussi. On cherche encore et la chose bizarre, c'est que papa nous trouve, il nous surprend par derrière et alors maman n'est plus contente du tout, elle hausse le ton et les autres familles la regardent, les pommes tombent du sac et roulent par terre. Papa commence à pleurer, je déteste quand papa pleure, je cherche quelque chose à faire, quelque chose à regarder pour faire semblant qu'il ne pleure pas. Je croque dans une pomme roulée jusqu'à mes pieds. Elle est croquante et sucrée, une petite poque à l'arrière. Mon père prend ma mère dans ses bras, il ne sait pas quoi dire, il s'est perdu, il ne pouvait plus nous voir. Ma mère n'est plus fâchée tout d'un coup, elle lui frotte le dos comme quand je n'arrive pas à dormir, elle comprend, c'est correct. La pomme dans ma bouche devient pâteuse, elle devait traîner là depuis un moment, je recrache la chair sucrée par terre. En bouche, l'amertume grandit et j'ai vite besoin d'un verre d'eau. On quitte tranquillement le verger, papa et maman marchent plus loin en avant. Maman écrase les pommes tombées en marchant.

16.

Le médecin me regarde comme si j'étais folle, il semble avoir envie de rouler les yeux, je ne sais pas pourquoi il n'arrive pas à me regarder en face et à me prendre au sérieux, je ne lui demande pas la lune, juste cinq minutes de son temps et une autre mammographie. Il a fallu faire une scène aux réceptionnistes pour me permettre d'entrer dans son bureau, je ne savais pas que les bureaux de médecin étaient comme des clubs privés, on doit faire la queue pendant dix jours ou être sur la guest list pour y aller. Le problème, c'est que je n'ai pas de temps à perdre, question de vie ou de mort : soit il me regarde dans les yeux et accepte de me passer une deuxième mammographie et alors je vis, soit il refuse, je rentre chez moi et je meurs. Je demanderai à Nina qu'elle lui envoie une carte postale le jour de mon décès pour lui rappeler le rôle qu'il aura joué là-dedans. Le médecin fixe ses prescriptions au lieu de daigner me regarder. Je n'ai pas envie de faire des simagrées, je veux juste un peu de sérieux, hé, m'as-tu entendue, je sens une bosse sous mon sein gauche, imbécile, je me fous complètement des résultats arrivés par la poste ce matin, ils ont fait une erreur, le scan n'a pas été assez creux, les plaques n'ont pas écrasé mes seins assez fort, sentez-la avec vos propres mains, ma bosse, docteur, palpez-la, oui, et ce n'est pas que j'en ai envie, je joue au docteur avec les autres, pas avec vous, vous n'avez rien d'un jeu. Le médecin me couche encore sur la table d'examen, néons au plafond, ceux qui m'éclairent jusque dans les rêves, prêts à m'aveugler à chaque instant où je m'é gare dans ma tête. Les bras levés, les seins nus, ma nudité n'a rien de sexuel et pourtant, dans les lunettes du médecin, je vois ma chair partout, j'ai envie de me cacher sous la jaquette en papier trop mince. Il palpe mon sein gauche, palpe encore, triture mon sein comme une vulgaire pâte à tarte et j'en suis presque insultée, toute la chair dans ses lunettes et toujours le toucher médical, chirurgical. C'est violent de devoir s'extraire de sa peau le temps d'un examen, faire semblant que les doigts touchent autre chose, plus il triture, plus je me souviens du spéculum me pénétrant péniblement, la froideur du métal me forçant à prendre un voyage dans ma tête, à me retirer de mon enveloppe charnelle pour aller n'importe où ailleurs qu'ici. Le médecin tire le rideau derrière lui, mon corps m'appartient de nouveau et je m'empresse de l'habiller, mes jeans trop serrés, la peau étouffée par le matériel, la trace des doigts du médecin encore imprimée sur ma peau. Dans son bureau, le docteur m'informe que tout est normal, la bosse que je croyais sentir n'est qu'une boule de chair

tout à fait normale dans le tissu adipeux. Il me présente l'anatomie de la coupe d'un sein, on dirait une grenadine, il me montre les petites boules de chair du tissu adipeux, c'est ce que je sens quand je palpe avec mon doigt. J'ai l'impression de découvrir la carte routière de mon corps, comme si c'était un chemin vers ma mère, le doigt de ma mère s'est perdu quelque part entre les boules de chair, il a été confondu, est-ce que mon doigt me piègera la journée où je sentirai une bosse, saura-t-il déterminer si c'est une boule normale ou une boule vampire ? Il faudra revenir, poser des questions au médecin et sentir encore ses doigts sur ma peau, jusqu'au diagnostic. J'imagine ma mère confondre la boule de chair normale et son cancer, elle avait trente ans, elle ne connaissait pas l'anatomie de la coupe d'un sein, elle ne savait pas ce qu'elle palpait et je ne veux pas faire la même erreur. J'insiste pour passer une seconde mammographie, ma mère avait mon âge quand elle a été diagnostiquée, je sens des bosses sous mon sein et je ne sais pas comment les différencier, comment naviguer sur la carte anatomique. Le médecin sourit tristement, je sens qu'il va refuser. J'ai la violente envie de frapper son bureau pour qu'il se réveille, qu'il tire le rideau et qu'il me voit enfin, une femme nue sur une table d'examen ou une femme inquiète assise de l'autre côté de son bureau, peu importe, c'est pareil, une femme de chair habitée par la hantise d'un diagnostic, prête à ce qu'on lui tranche le sein en deux comme une grenadine pour inspecter chaque boule séparément, afin de trouver la vraie grenade parmi les fruits.

17.

Les autres font beaucoup de bruit quand ils crient dans le gymnase, mes oreilles sillent, j'essaie de crier plus fort pour entendre ma propre voix dans le chaos, mais dès qu'elle sort de ma bouche, elle se perd dans le gymnase entre les coups de sifflet de Mme Léa. Elle nous demande d'aller nous mettre en rangée derrière la ligne rouge, quelque part entre la ligne verte et la ligne bleue, de là on pourra courir pour aller frapper les rondelles alignées au centre du gymnase. Nous tapons nos bâtons de ringuette par terre, certains s'impatientent : on a un bâton pour deux élèves, il faut partager, ce n'est pas tout le monde qui peut cogner par terre de toutes ses forces. Devant nous, trois buts. Mme Léa dit qu'au sifflet, il faudra courir, frapper la rondelle pour essayer de la mettre dans un des buts, après, il faudra courir vers le but, récupérer la rondelle et la placer au centre. Personne ne doit frapper de rondelles tant qu'elles ne se retrouvent pas toutes au centre. Les autres crient même si Mme Léa parle, tous les élèves n'ont pas bien écouté comme moi. Certains grimpent sur le mur d'escalade du gymnase, d'autres se courent après avec un bâton. Mme Léa siffle trois longs coups pour qu'ils arrêtent. Samuelle prend le coup de sifflet pour un signal de départ alors elle court vers le centre avec son bâton. Elle s'est trompée, je cours derrière elle pour lui dire, j'étire la main pour l'empêcher de frapper la rondelle et c'est là qu'elle décide de lever son bâton de ringuette comme les joueurs de golf à la télévision, bam, je prends le bâton en plein visage. Le bâton s'est écrasé directement sur ma bouche, il ne faut plus bouger la langue, plus crier, je ne veux pas qu'on voit si j'ai perdu toutes mes dents. Mme Léa se précipite. Je cache ma bouche, sur le plancher, les gouttes de sang forment un dessin, elle me prend par le bras, elle serre fort et ça fait mal. Elle m'amène dans la salle de bains où je me penche au-dessus de la cuvette. L'eau est toute rouge, j'essaie de ne pas trop réfléchir, les autres se sont regroupés à l'entrée de la salle de bains malgré les avertissements de Mme Léa qui leur demande de retourner dans le gymnase immédiatement, elle ne le répétera pas deux fois. Samuelle crie dans le cadre de porte, elle répète à tout le monde que c'est de sa faute, est-ce que je dois aller voir la directrice, Mme Léa ? Mme Léa a l'air de se foutre de la directrice, elle essaie de déprendre le papier brun du distributeur. Elle me tend des tonnes de papier pour ma lèvre, je ne sais pas où mettre tout ça, je n'ose pas appuyer. Ma bouche semble chaude et huileuse, je n'ai pas envie de la déchirer plus en frottant.

On m'installe sur une chaise au secrétariat, je dois garder mon visage penché vers l'arrière pour que le sang ne coule pas davantage sur mon chandail blanc. La secrétaire appelle mon père, elle parle de ma lèvre supposément déchirée de bord en bord et, je ne sais pas pourquoi, mes jambes deviennent molles. Mes yeux veulent fermer, il faudrait éteindre la lumière, mais mon père est dans le cadre de porte et je dois me dépêcher de partir avec lui. Tout le monde a l'air très pressé, moi j'ai envie de dormir, d'oublier le sang qui tache le papier brun et papa qui conduit beaucoup trop vite, même s'il sent un peu l'alcool. Il a les cheveux en bataille, il ne doit pas être levé depuis très longtemps. Il a un café dans une tasse réutilisable. Il passe tout droit au feu rouge. Une voiture stoppe brusquement et un klaxon résonne au loin.

Dans la salle d'examen, le médecin porte un sarrau blanc et des gants de latex. J'ai peur des médecins depuis que j'ai regardé Frankenstein avec papa, après qu'ils aient dit que maman était partie. Mon père est assis sur une chaise et regarde ailleurs, il n'aime pas voir le médecin recoudre ma lèvre. Je me transforme en une poupée de ma collection. Je ferme les yeux comme elles et je m'évade dans ma tête. Je pense aux garçons sur le mur d'escalade, à Mme Léa avec son sifflet. Je vois le bâton de Samuelle levé vers moi. Le médecin ne m'a pas bien gelée, ça tire quand il coud, je dois ouvrir les yeux. Je grimace, il s'en aperçoit : ça ne sera plus très long, j'ai presque fini, tu auras ta lèvre comme neuve. Quand il a terminé, il me présente un miroir pour que je puisse admirer son travail. J'ai une cicatrice énorme au-dessus de la lèvre avec des fils noirs tout autour. Je pense à Frankenstein, à maman, et je n'ai plus envie de retourner à l'école. C'est temporaire, les fils vont finir par disparaître comme par magie. Le médecin me fait de plus en plus peur avec sa magie noire et je demande à papa de rentrer à la maison.



18.

Vendredi soir. Garçon numéro trois vient de prendre la fuite. Il ne s'est pas vraiment sauvé, mais c'est comme ça que ça m'a semblé, la douloureuse impression qu'il s'est tordu hors de mes filets, que je suis une immense araignée qui l'aurait gardé captif un peu trop longtemps après l'avoir dévoré. Je suis toujours nue sur le lit, il est déjà à trois blocs d'ici.

J'aurais aimé qu'il reste. La chaleur ne se transmet qu'à deux, et dans les bras de mes hommes, pendant un bref instant, les masses sous mes seins disparaissent, mon corps se fond et je me remplis. Le sperme meurt dans le condom, je regarde les liquides visqueux gonfler le bout de caoutchouc, des promesses de vie avortées. Si j'étais juste un peu plus folle, je lui aurais demandé de me baiser sans condom, pour garder ses spermatozoïdes en moi, me faire la promesse d'un ventre rond et d'un lendemain. Je me serais remplie de lui, j'aurais été pleine pour quelques jours au moins, et je n'aurais pas eu cette crevasse qui s'ouvre en moi maintenant, le sachant si loin, le condom plein sur le sol à côté du verre d'eau encore au ras le bord.

Je me lève pour aller pisser, le médecin me l'a rappelé, c'est important pour ne pas avoir d'infection urinaire, ne pas former une armée de champignons envahisseurs dans son urètre, pour rester bien propre. Il faut tout pisser, et comme ça, le liquide entraîne les bactéries dans son jet, ça se jette dans l'eau, jaune foncé, je devrai boire le verre d'eau. Je me demande si la couleur foncée au fond de la cuve est la trace des bactéries éjectées, les mêmes bactéries qui étaient sur le condom pendant la pénétration, si c'est de la faute de Garçon numéro trois si j'ai toujours envie de pisser quand il part.

Je retourne dans le lit, mon seul refuge quand les lumières de Montréal traversent les fenêtres et éclairent ma peau nue, mon pubis exposé aux yeux des passants. Je me cache sous les couvertures, je me love contre mon oreiller. Ce n'est pas le corps de Garçon numéro trois, mais ça fera pareil en attendant Garçon numéro deux. J'alterne pour ne pas les traumatiser, je me cache derrière mes absences pour leur faire croire que je ne pense pas à eux, que je ne me blottis pas désespérément contre mon oreiller quand ils partent trop vite. Le cratère se creuse, je ne comprends pas pourquoi, j'ai eu de la compagnie, je ne suis

pas si seule, j'ai une photo de ma mère morte, pourtant, je suis vide. Ça doit être à cause du condom, oui, c'est la faute au condom. La prochaine fois, je m'armerai de courage et je ferai la folie de ne pas en mettre, mais alors, il faudra aller chez le médecin toutes les semaines pour qu'il me doigte avec ses gants, mécaniquement, je me souviendrai que je ne suis qu'un robot, un robot froid lové contre un oreiller en coton blanc qui ne réchauffe rien sauf l'illusion d'être deux.

19.

Mes pas claquent contre l'asphalte du sentier. Je connais le chemin par cœur, je pourrais fermer les yeux et suivre les petites lignes craquées du sol dans ma tête, je les porte en moi comme une cartographie secrète des sentiers de Verdun. Mes muscles ont tout enregistré : je connais les bosses sur lesquelles mes chevilles risquent de craquer, les nids-de-poule dans lesquels je pourrais trébucher. Je conserve le carnet des risques de la route quelque part dans ma mémoire, dans un endroit dont l'architecture s'est dessinée toute seule.

Ça me plaît d'emprunter le même chemin que ma mère. J'aime imaginer mes pas dans les siens, ces creux dans l'asphalte comme les traces de ses pas à elle, il y a plusieurs années déjà. J'ai l'impression de courir vers elle, de la rejoindre en quelque part, de me rendre à une destination qui m'est inconnue, mais pourtant qui est mienne. Parfois, je m'imagine que nous partageons, elle et moi, cette même cartographie des craques dans l'asphalte à notre insu. Ces tracés imaginaires sont notre lieu de rencontre.

C'est le seul moment où je peux penser à elle sans m'effondrer. Ailleurs, elle me hante comme un fantôme, mais ici, elle ne peut pas m'attraper. C'est moi qui la suis, qui la traque. Sur les sentiers de course, nos rôles sont inversés. Dans l'écho de l'eau du fleuve Saint-Laurent qui se cogne contre la berge, dans les rires des itinérants qui dorment sur les pierres près de l'eau, je la retrouve. Chaque élan de vie est un témoignage, mon corps en est l'unique réceptacle. J'absorbe tout sur mon passage, chaque odeur, chaque couleur. Parfois, pendant un bref instant, je crois la porter en moi au complet, partager mon corps avec le sien. Le poids de sa présence imaginaire alourdit mes jambes. L'épuisement finit par me ramener à la banalité de mon acte : je suis une femme qui court, seule.

Crampe dans le mollet gauche. Je m'arrête, je masse ma jambe. Mes ligaments se serrent, mon muscle élance, semble se lacérer sous la pulsation de mon corps essoufflé. Je m'étends sur l'herbe, repose ma jambe. Les nuages s'avancent, il fait moins beau que je ne le croyais. Mon mollet continue de pulser, je le tords dans l'espoir que le mal se déplace. La douleur se faufile étrangement jusqu'à mon thorax. Les nuages descendent sur moi, mon corps se fissure comme l'asphalte, je deviens la cartographie de ma douleur et mon corps cède sous

le poids du monde. Je ferme les yeux, je cherche l'air, je m'asphyxie. Une fillette imaginaire est à genoux sur moi, ses mains m'étranglent. Je tente de la soulever de ma poitrine, je la cherche des mains. Elle m'étrangle si fort que l'eau monte dans mes yeux, dans mon nez, tout s'expulse de moi violemment, je continue de me tordre, de me débattre contre cette fillette impossible à voir.

Une main sur mon poignet. Je sursaute. Un homme à la peau perlée et au souffle haletant me demande si tout va bien. Je mens. Il continue sa course. Je le regarde s'éloigner. La fillette le suit. Ma respiration se synchronise avec leurs pas. La douleur passe. La boule, dans ma gorge, reste.

20.

À la maison, je n'ose plus bouger ma tête, il ne faut pas déchirer les points de suture fraîchement cousus. J'ai l'impression que ma lèvre d'en haut est plus grosse que mon nez, je suis un clown inversé, papa n'aime pas ma blague, il remarque mes yeux qui ne cessent de fermer, pourtant j'essaie de les tenir grand ouverts. Papa dit que je ne dois pas m'endormir, c'est très important, je trouve les informations contradictoires parce que le soir, quand je ne veux pas aller dormir, il me demande de retourner dans ma chambre. Ce midi, c'est tout le contraire, papa exige que je tienne mes yeux grand ouverts, je mets les doigts dans mes yeux pour écarter mes paupières, je fais sécher mes globes, j'ai envie de rire, mais je ne peux pas, ma lèvre risque de déchirer si je me mets à rire trop fort. Mon père ne veut plus que je plaisante, il tourne en rond dans le salon, ses mains enfoncées dans ses cheveux, il a l'air de regarder partout même s'il fixe ses pieds. Il me tend un sac de petits pois congelés que je dois appuyer sur ma lèvre, c'est trop froid, c'est brûlant, j'ai besoin d'un linge à vaisselle pour enrober le sac, ah voilà, c'est mieux. Le froid fait rapetisser ma lèvre, du moins, j'en ai l'impression, et fixer le plafond m'endort encore. Mon père fait claquer ses doigts devant mon visage, il fonce vers la cuisine, prend la bouteille de liquide brun et boit directement au goulot. L'odeur de l'alcool envahit rapidement l'appartement, je ne dois absolument pas m'endormir, il faudra aller à l'hôpital si je m'endors, et maintenant il ne peut plus m'y amener parce qu'il a bu, il ne pourra pas payer l'ambulance. Il dépose son front sur sa main, fait non de la tête, il regrette déjà d'avoir bu au goulot, la journée va être longue à fixer le plafond en essayant de ne pas dormir.

21.

Dans l'appartement, l'air vicié prend immédiatement à la gorge, une toux soudaine me saisit, fait monter les liquides. Mon père est écrasé sur son divan, toujours englouti par la craque de son divan, parmi les miettes et les gouttes de whiskey échouées sur son menton entre deux gorgées avalées trop vite. Il a l'air de baigner dans un espace entre la conscience et le sommeil, je lui pince l'épaule pour le réveiller, son épaule, seule zone d'épiderme propre, le reste transpire l'alcool jusque dans les poils.

« Papa ? Allez, réveille-toi. Il est 15h. »

Il grommelle, son grognement court pris entre ses dents est interrompu par une quinte de toux. Vite, un verre d'eau, mon père est le prochain client de ma journée, je suis toujours en train de servir des breuvages à ceux qui m'entourent, comme si l'eau allait chasser la crasse sur sa camisole, comme si l'eau allait faire disparaître l'alcool dans ses veines et les images dans sa tête. Les graffitis barbouillent tout ce qui l'habite.

Il n'a pas le même appétit pour l'eau que pour l'alcool, il boit à petites gorgées minuscules comme si je venais de lui servir du poison à rat dans un verre de verre. Il me demande nous sommes quel jour et c'est là qu'une violente envie me prend de lui avoir effectivement servi du poison à rat, de voir le sang glisser de ses narines, le voir convulsionner avant de crever. Il continue de rechuter, il passe son temps à souffrir, il ne sort pas d'ici, il n'essaie même pas, je suis tout le temps prise à lui servir des verres d'eau alors qu'il a besoin de médicaments, de voir des gens, de se changer les idées, de sortir d'ici, de sa tête. Les graffitis grimpent toujours plus loin dans son corps et ils sont de plus en plus noirs. Il se dessine son propre trou noir quelque part, là, au fond de son verre de whiskey.

« Tu dois retourner aux rencontres des A.A. C'est important, papa. Tu allais mieux quand tu y allais. Tu te souviens ? »

Mon père grogne encore, incapable de placer un mot en avant de l'autre, je le regarde se battre avec les phrases qui ne veulent pas sortir, toutes emmêlées dans les lignes des

graffitis, les cordes qu'il serre autour des syllabes qu'il n'arrive pas à formuler. La casquette de mon père tachée de sueur repose sur la table basse entre les bouteilles de bière. Elle me rappelle la casquette de Garçon numéro trois qui s'installe toujours dos à moi au comptoir quand il vient me surprendre au café. J'aime la manière dont Garçon numéro trois se moque des autres clients, il les ridiculise en me laissant des notes sur les serviettes blanches, elles ne sont jamais propres quand il est au café, et ça me plaît cette manière qu'il a de salir tout ce qu'il trouve trop blanc. Personne ne se plaint d'une goutte de café sur une serviette de table si la serviette est pleine de barbouillages.

Mon père se gargarise avec l'eau comme il le ferait avec du Listerine sans le résultat d'une haleine fraîche. Il arrive à bafouiller qu'il ne veut pas retourner aux A.A. C'est trop loin même si les rencontres ont lieu tous les jours à des endroits différents, tous à cinq minutes d'ici. Je l'entends parler sans l'écouter. Je connais sa chanson par cœur, c'est une cassette qu'il fait jouer depuis plusieurs années maintenant, sa musique, avec, en prime, les effluves de whiskey. Il ne sait plus ce que c'est que d'être sobre, ses neurones sont pris dans un rhume constant, la toux ne chasse plus rien, l'eau non plus. L'appartement est son refuge, il s'enroule dans son divan comme si c'était un gilet pare-balles, ici rien ne peut l'atteindre, c'est le seul endroit où il se sent encore capable de respirer et c'est déjà beaucoup, respirer.

Sauf quand vient le temps de retrouver Théo. L'école primaire, elle pourrait être à dix kilomètres de chez lui, il prendrait la force de marcher l'aller-retour juste pour aller rôder comme un rapace près de la clôture. Il n'y a pas un avertissement qui pourrait l'en empêcher. Un saouïlon près d'une clôture qui cherche des fantômes, c'est ça que tu es devenu. Mon père s'agite sur le divan. Il essaie de se relever. Le cul aspiré par la craque, il se tortille affreusement avant d'abandonner, de se laisser choir contre la mousse molle du tissu. Au lieu de se lever, il tend le bras, cherche son verre du bout des doigts. Il respire l'odeur du whiskey, sa main guidée par son odorat comme une mouche par un tas de merde.

J'abandonne. Le divan avale tout ce qui vit dans la pièce. Il agrippe fermement la bouteille de whiskey comme s'il avait peur que je la lui arrache. Il boit, je regarde ailleurs. Je cherche encore Garçon numéro trois quelque part de l'autre côté des fenêtres. Je cherche l'odeur

du café à travers les effluves de whiskey et de bière. Je ne trouve que l'odeur surie de la transpiration de mon père.

Il boit et commence à parler comme s'il venait d'être piqué par un sérum de vérité. L'alcool lui tire les vers du nez, mon père se laisse faire. Il dénoue ses vers du cœur et ses graffitis élastiques. Il ne sait pas pourquoi il continue de chercher Théo, une petite voix dans sa tête l'oblige à ne pas abandonner. C'est le seul projet qu'il poursuit, s'il arrêtait, il ne lui resterait rien. Il regarde autour de lui comme s'il entendait des voix sortir des murs. J'essaie de les entendre moi aussi, mais elles se taisent. L'appartement, c'est le seul endroit où il entend encore ma mère. Il l'a cherchée au parc longtemps. Ou dans les rues où elle travaillait. Elle a disparu de tous leurs repères secrets, partout où il savait la trouver. Il ne reste rien, maintenant, pas même un cheveu, un tout petit cheveu échoué de son chignon, rien, pas de poussière non plus. Il n'y a que l'appartement où elle lui rend visite parfois, surtout tard le soir, quand il fait sombre et que les voitures passent, projetant leur lumière sur les murs et créant des jeux d'ombre. Tout ce qu'il reste d'elle, c'est l'illusion d'une présence. Mon père s'y accroche de toutes ses forces.

Avant de partir, je jette un coup d'œil dans le salon, juste pour voir si mon père dit vrai. Si je peux la voir, moi aussi, voir une ombre, du vent, quelque chose. J'ouvre les portes des chambres. Le lit de mon père est défait, ses couvertures à moitié au sol. Dans l'autre pièce, ma chambre d'enfant est intacte. Les peluches sont encore sur le lit, les rideaux dégagés. Au sol, une fillette est agenouillée. Elle insiste pour que je regarde sous le lit.



22.

Nina rédige son mémoire assise sur mon lit pendant que j'essaie encore de raconter un peu de nous sur les écrans blancs, les écrans pleins de salles d'attente et de numéros sans appel. Je sens encore l'haleine de whiskey de mon père, lui qui ne voit plus rien du monde sauf le noir. Je ne sais pas ce que ma mère a pu lui trouver, comment elle a pu être tentée de le séduire, de le prendre entre ses cuisses, je ne sais pas ce qui a bien pu l'attirer chez lui, si c'est sa barbe hirsute ou la sueur collée dans ses cheveux. Peut-être qu'elle avait un désir pour la crasse, comme une attirance indescriptible pour le trouble, elle, toujours si sage, le dos droit et les bras collés, c'est quand même ironique qu'elle soit tombée sur mon père, l'homme enfoncé toujours plus creux au fond de son divan. Ma mère travaillait dans la rue, c'est peut-être ce qui l'a sensibilisée à la misère, elle n'a pas été intimidée par la détresse de mon père, elle, habituée à l'odeur de la poussière de ceux qui dorment depuis trop longtemps dans une ruelle. Mon père devait être saoul au moment de leur rencontre, il devait avoir bu une demi-bouteille de whiskey de trop. Je ne l'imagine pas rencontrer ma mère sobre, ça aurait été trop pour lui, une femme éblouissante venue lui parler, il n'aurait pas cessé de trembler s'il n'avait pas été trempé d'alcool, et ma mère, toujours habitée par son désir de sauver tout le monde, a peut-être bien été séduite par le taux d'alcoolémie catastrophique de mon père, par ses grands yeux tristes, trop humains pour tant de douleur, c'est peut-être ce qui a poussé ma mère à enfreindre son code d'éthique, à l'amener chez elle pour l'envelopper dans une couverture, à le laisser tranquillement siester quelque part là, dans la craque du divan. Mon père n'a plus besoin de chercher un abri, de se coller contre les conduits d'aération du métro, il a un fauteuil maintenant, un salon où il fait chaud même s'il fait -30 dehors, il n'a plus besoin de s'inquiéter du lendemain, de savoir s'il aura assez de vêtement, si son sac de couchage vieux de dix ans tiendra le coup ou si le refuge aux draps troués aura assez de lits pour l'accueillir, lui, son corps, et la bouteille de whiskey cachée au fond du sac de couchage. Ma mère lui a donné des vêtements propres, l'a laissé prendre sa douche. Elle savait sûrement que la crasse ne partirait pas si facilement, il faudrait frotter plusieurs fois pour tout faire partir, mais ma mère était patiente, elle avait tout le temps du monde pour prendre soin de mon père, elle avait d'autres interventions à faire, tant d'autres gens à accompagner, mais mon père se laissait faire comme un chiot trouvé au refuge, toujours la larme à l'œil et le tremblement au bout des doigts, elle l'a

laissé dormir pendant des jours, lui apportait de la soupe chaude sur la table basse. Mon père a commencé à fréquenter les rencontres des A.A., tous les jours au début, puis toutes les semaines, tranquillement, il a troqué le whiskey pour les bras de ma mère, ils étaient plus chauds, plus enveloppants, pas besoin de s'engourdir quand on a un corps contre lequel se lover, une couverture géante pour tout abriter. Ma mère n'a pas insisté pour faire parler mon père, ne lui a pas posé mille questions sur son passé, sur les fantômes enroulés à ses chevilles, elle a continué de préparer la soupe, de lui offrir du savon doux et des serviettes chaudes, c'est important la douceur dans le savon. Mon père tremblait encore quand il passait devant le dépanneur et la SAQ, mais il se dépêchait de rentrer voir ma mère pour sceller ses lèvres contre les siennes, boire le seul sérum capable de remplacer le whiskey. En enroulant une serviette autour de la taille de mon père, ma mère lui a redonné une forme de dignité, elle a vu sous sa crasse la peau d'un homme, un homme qu'il fallait aimer.

Les doigts de Nina ont arrêté de s'agiter sur son clavier. Elle demande si je veux prendre une pause, aller fumer un joint au salon ou écouter de la musique. Je pense à la barbe mal rasée de Garçon numéro deux.

« Pas tout de suite. J'ai des plans. »

23.

Ils n'ont pas voulu faire des prises de sang. J'ai dû monter le ton, insulter l'infirmière à l'accueil, je ne me suis pas excusée en sortant. J'avais pourtant pris rendez-vous pour un test, un petit examen de rien juste pour vérifier l'état des saletés au fond de mon utérus, juste pour savoir si elles se sont transformées en cancer géant ou en virus, c'était pour faire suite au rendez-vous chez le médecin, c'est tout. Les CLSC existent pour ces petits tests là, une prise de sang, un q-tip magique et le tour est joué, mais non, ça ne peut jamais être simple, il va falloir se battre pour qu'on la trouve, la petite conne qui fait des roues au fond de mon ventre.

L'infirmière m'a regardée comme si j'étais la cent-douzième personne aujourd'hui à qui elle demandait si j'avais eu des relations anales. Elle m'a laissé compléter un questionnaire où je devais livrer toutes sortes d'informations sur mes activités sexuelles, notamment le nombre de partenaires sexuels depuis six mois et mes habitudes quant au port du condom. Je ne lui ai pas parlé de mes fantasmes de retirer le condom, de laisser le sperme monter dans mon utérus jusqu'à mon ovule, de sentir le sperme faire pulluler les microbes et les virus dans mon ventre. Je ne lui ai pas parlé du nom de mes amants, toujours numérotés et remplacés, j'ai seulement inscrit un chiffre sur la feuille blanche, comme si le nombre de partenaires sexuels pouvait à lui seul résumer mes habitudes. Elle m'a dit que le chiffre n'était pas assez élevé, il faudrait revenir lorsque j'aurai eu des comportements à risque, ils n'ont pas les moyens de tester tous ceux qui se présentent, ceux qui ont des relations sécurées, qui n'ont pas baisé la moitié de la ville, qui ont insisté pour être pénétrés par du latex, les gants du médecin ne comptent pas. Elle ne comprend pas l'urgence. J'aurais dû mentir, lui dire que j'avais baisé avec cent personnes, je travaille dans un café avec une chambre cachée à l'étage pour les clients qui donnent du pourboire, c'est ce que j'aurais dû lui dire à cette conne. Sa mâchoire a frôlé le sol lorsque je lui ai annoncé que je donnerais son nom au cancer qu'on me diagnostiquera dans les mois à venir.

Elle est partie avec mon questionnaire entre les mains, je me demande si les infirmières lisent les formulaires des patients à la pause, si elles s'esclaffent en lisant les réponses, si elles affichent les questionnaires les plus loufoques sur un babillard qui leur sert de

divertissement. Je suis habillée et pourtant, je me sens complètement nue, l'infirmière joue avec mon string entre ses doigts, dans le hall, les autres infirmières s'échangent des commentaires sur mon corps, sur mes partenaires, sur les ITS que j'ai certainement quelque part au fond de la fente. Je veux cacher mon corps, nouer mes bras autour de mes organes génitaux pour ne plus qu'on les regarde, qu'on les laisse tranquilles avec toutes les questions, les formulaires. J'aimais mieux les doigts du médecin que la voix de l'infirmière, plus intrusive, plus douloureuse, un spéculum invisible glissé sous la peau et, encore, la sensation du crissement d'une craie sur un tableau.

La mise à nu ne s'est pas bien passée, elle aurait pu arrêter de poser les questions après avoir constaté que je ne répondais pas aux critères, mais non, il aurait fallu jurer que je m'étais fait pénétrer par derrière, les relations anales sont tout ce qui me stimule, c'est ce que l'infirmière aurait voulu entendre, je suis certaine qu'elle aurait mouillé sous son sarrau, elle aurait accepté de me faire passer l'examen, le petit sourire aux lèvres, le pouvoir au bout de la seringue. J'aurais écarté les jambes malgré son sourire, j'aurais fermé les yeux pour oublier sa hargne, son plaisir devant ma honte, j'aurais maudit tous les garçons numérotés pour les nuits passées sous mes draps et j'aurais maudit ma mère de m'avoir transmis cette incurable hantise d'être grugée de l'intérieur.

24.

C'est arrivé très vite. J'étais au gymnase, encore, là où les cris rebondissent sur les murs, Samuelle était au filet, elle est la plus grande du groupe, presque six pieds, elle joue toujours au centre pour pouvoir bloquer tous les ballons, elle est la grande muraille de Chine, le mur de Berlin entre les deux équipes. J'étais penchée, les bras en avant, sur la pointe des pieds comme l'entraîneur nous le rappelle constamment, prête à toute éventualité. J'attendais de voir le ballon passer par-dessus ma tête, au-dessus du filet, pour que le jeu commence, c'était Nina au service, Nina est reconnue pour son service, elle frappe plus fort que tout le monde et personne ne comprend parce que Nina est minuscule, beaucoup plus petite que les autres. J'attendais, j'étais distraite par les aiguilles de l'horloge au mur du gymnase, je regardais la trotteuse, l'aiguille qui semble tout le temps pressée, toujours en train de courir, mais qui, pourtant, dépasse constamment les deux autres, quand j'ai été propulsée vers l'avant, un coup de marteau planté directement derrière ma tête, puis j'ai eu l'impression définitive que ma tête venait d'être sciée en deux, je n'ai plus pensé à rien parce que la ligne du plancher s'est approchée douloureusement vite et après, il y a eu du noir. Quand j'ai ouvert les yeux peu de temps après, je ne voyais rien d'autre que les néons du gymnase, je cherchais Samuelle et Nina, mais elles n'étaient nulle part, elles se fondaient dans les ombres devant les néons, impossible de reconnaître qui que ce soit. Les cris rebondissent encore plus fort contre les murs quand on est dans les vapes, on aurait dit que j'entendais tout comme si j'étais sous l'eau, puis une voix a émergé, celle de la prof de gym qui insistait pour que je ne ferme pas les yeux, c'est très éblouissant des néons, c'est tentant de retourner vers le noir un petit peu.

Mon père est venu me chercher, le moteur de sa vieille Tercel rotait son gaz à tous les coins de rue, mais ça ne semblait pas inquiéter mon père qui s'occupait à me tenir éveillée, à monter le volume de la musique pour que je ne m'endorme pas. Il m'oblige à chanter les paroles de *Dance Me To The End of Love* avec lui, il fait bouger ses épaules pour que je danse avec lui. Le bruit de sa bouche pâteuse et son haleine de whiskey remontent jusque dans mes limbes, chatouillent mon palais, je demande à mon père d'arrêter la voiture, les freins grincent, je vomis sur le trottoir, les piétons prennent un détour. Papa frotte mon dos : « ça va bien aller ».

Dans la salle d'examen, le médecin me pose toutes sortes de questions sur la date et mon adresse, il passe une lumière devant mes yeux et on dirait qu'elle me pénètre jusqu'au fond de ma tête, je détourne le regard tout de suite, c'est trop, cette lumière jusqu'au fond des entrailles. Le médecin prend des notes, s'excuse de me faire mal, il a juste besoin de ces petites informations pour son diagnostic, il met un outil dans mon oreille, c'est froid contre mon tympan, il écoute mon cœur sous mon chandail, le stéthoscope froid sur ma peau, encore. J'ai envie de laisser choir ma tête contre la surface de sa clavicule, de transformer son sarrau blanc en taie d'oreiller pendant qu'il écoute mon cœur, on pourrait faire la sieste à deux sur la table d'examen, il rangerait ses instruments de mesure et son carnet de notes, il m'écouterait respirer et il devinerait le diagnostic, pas besoin de calculs, juste d'un peu de chaleur.

Dans le bureau du médecin, je cherche un coin du plancher où je m'imagine en train de dormir, fermer les yeux un bref instant, faire passer les maux de cœur contre le carrelage gris, les yeux à l'abris des néons du gymnase qui m'ont suivie jusqu'ici. La chaise est inconfortable, elle oblige mon dos à rester droit, j'essaie de déposer ma tête vers l'arrière, juste le vide, mon cou craque, mon père est inquiet, il place ma tête contre son épaule, papa comprend que j'ai besoin d'un endroit douillet où me déposer, son corps comme le plus doux des matelas, papa aurait fait la sieste avec moi sur la table d'examen si je le lui avais demandé.

« Bon, alors, comme vous vous y attendiez, c'est bien une commotion cérébrale. Il semblerait même que ce ne soit pas la première fois. »

Je tâte ma lèvre supérieure. Je sens encore la cicatrice laissée par le coup de bâton de ringuette, la force de Samuelle incrustée dans ma chair pour toujours. Le médecin n'avait rien dit, cette fois-là, il n'avait pas posé toutes les questions, inséré les bons instruments dans mes oreilles, la lumière dans mes yeux. Il avait recousu, mis un bandage, puis m'avait renvoyé à la maison avec mon père sous le choc. Ça avait été tout, cette fois-là, monsieur le docteur.

« Il faudra surveiller l'état de la situation aux deux heures. Vous pourrez vous occuper de veiller sur elle, monsieur ? S'il y a détérioration de son état, il faudra rentrer aux urgences immédiatement. Je peux vous prescrire du paracétamol pour les maux de tête. Pour le reste, il faudra rester au lit jusqu'à ce que ça se place. »

Papa hésite. Il pose sa main sur ma cuisse, mon père fait de son mieux, mais il vient de perdre un autre emploi et il ne sait plus différencier le matin du soir. Papa hésite. Le temps qui passe ne lui importe plus, il ne le voit plus, il ne le ressent que par la progression de sa soif. Papa sait qu'il faudra qu'il se discipline pour les 24 prochaines heures et c'est beaucoup demander pour lui qui ne sait pas prendre soin de son propre corps. Papa a envie de pleurer, je le sens dans sa main qui tremble plus fort, dans son épaule qui s'est mise à trembler aussi. Papa me laisse me reposer contre lui même s'il a peur de tout, même si le carrelage gris s'effrite sous sa chaise.

25.

Mon père mange un bol de céréales assis à la table. J'ai cligné des yeux trois fois en rentrant quand j'ai vu qu'il s'était levé. Il sent le savon, on pourrait même croire qu'il se soit rendu jusqu'à la douche. Mes yeux picotent, je fais semblant de ne pas avoir la vue embrouillée, mon père s'est levé, douché et il mange ses céréales, c'est comme un cadeau de Noël immense à l'avance. Il boit tout de même une bière, je ne suis pas convaincue du mélange bière et céréales, mais je ne m'en fais pas trop, mon père pourra parler un peu aujourd'hui. Je dépose mes sacs d'épicerie sur le comptoir, je lui ai amené du pain, du lait végétal, quelques légumes pour compenser ses carences alimentaires, allez papa, mange un brocoli, c'est bon pour le fer. Je déballe l'épicerie, je range les aliments dans son frigo, il ne l'a pas lavé depuis au moins une décennie, ce frigidaire, je l'estime à l'odeur, mais aussi à la vue des cernes jaunâtres sur les tablettes et des angles bruns contre les parois. Son frigidaire ressemble à une pièce dans laquelle des fumeurs s'en seraient donnés à cœur joie, tapissant les murs de leur fumée grise et jaunissant le plafond jusqu'à la teinture brune des petites bosses du plâtre. Je ne lui fais pas la remarque, il a déjà donné un effort considérable aujourd'hui. Au salon, la craque du divan est vide, révélant son ampleur.

- On est quel jour ?

Je dépose un journal devant son bol de céréales. Il sourit. Papa ne sort jamais de chez lui sauf pour aller à l'école primaire, oui, mais il garde un œil sur sa ruelle à travers la fenêtre de son salon, il surveille les allers et venues des citoyens à travers les pages de son journal. Il n'a pas besoin de voir le monde parce qu'il visite ses pages, un nouveau scandale à chaque ligne, c'est assez pour le tenir enfermé pour les dix prochaines années. Je continue de vider les sacs, je l'entends tourner les pages du journal lentement, lécher son index pour mieux les décoller, pour feuilleter plus facilement les grands titres. Il lira le journal jusqu'à en avoir les doigts noirs, les empreintes salies comme s'il avait travaillé sur le moteur d'une voiture tout l'avant-midi, il dira que le journal le fait voyager, l'amène dans un garage loin d'ici.

Papa est de bonne humeur, j'ai le goût de mettre de la musique très fort et de danser tout l'après-midi. Ça me prend soudainement, un vibrato dans tout le corps, une envie de faire la fête toute la nuit. Je ne lui dis rien, je ne fais que manger des céréales à mon tour en le



regardant lire le journal et boire sa bière. Dans mon ventre, une petite fille observe un homme encore endormi boire son café. Il a les sourcils ébouriffés, les cheveux en bataille et ne parle pas beaucoup. Il a la barbe qui pique mais elle insiste quand même pour lui donner un bisou dès la seconde où il finit de boire sa tasse.

- Ta mère regardait toujours les nouvelles en pliant le linge.

Une femme est assise dans la craque du divan. Elle plie des pyjamas, une pile infinie de pyjamas, elle en aura pour tout l'après-midi, pour toute la journée, pour toute la vie à plier des pyjamas. Elle semble dans un nuage de bruits, des jingles, des grands titres, une voix radiophonique qui annonce un accident sur le boulevard Saint-Laurent. Maman sourit à travers les histoires de meurtres, d'enlèvements, les accidents d'automobile et ce piéton frappé deux mètres en avant de chez lui, son heure était arrivée. Elle me fait un clin d'œil, les bulles de la bière de papa frétilent dans ma poitrine.

Mon père regarde le divan. Pour la première fois, je comprends pourquoi il n'arrive plus à quitter son appartement.

- Est-ce qu'elle était connue dans le quartier, maman ?

Papa replonge dans son journal. Il tourne les pages, mais je sais qu'il ne lit pas. Il la voit entre chaque ligne, c'est elle qui lui lit les nouvelles, qui lui explique tout. Elle vit encore entre chaque mot et mon père n'arrêtera jamais de lire le journal, si ça veut dire la retrouver un peu. L'index sur les titres de la section sport, mon père souffle qu'elle était surtout connue à l'école du quartier, elle s'y rendait souvent pour parler aux enseignants d'enfants moins chanceux, ceux qu'elle accompagnait, elle devait mener sa petite enquête avant de faire des recommandations pour la suite des choses. Papa ne parle plus, il redresse les murs autour de sa tête, boit sa bière, puis en décapsule une deuxième, c'est mon signal de départ, comme un fusil tiré en l'air, transperçant le plafond.

À l'extérieur de l'appartement, en bas dans la ruelle, un petit garçon joue au ballon seul contre un mur de brique. Il ressemble en tout point à l'image que je me fais de Théo.

26.

Nina a renversé sa bière sur le tapis du salon. Je n'en fais pas de cas, je trouve ce tapis particulièrement laid et, en plus, Nina célèbre : elle vient de déposer son mémoire de musique. Il est 16h et elle est complètement saoule, comme il se doit pour célébrer un accomplissement important. Nina a taché son chandail, déjà. Elle ne sera pas contente demain matin, mais laissons demain matin arriver avant de lui en parler – elle a le temps d'en tacher trois et mieux vaut en ruiner un seul que toute sa garde-robe. Elle a invité quelques amis à la maison. Je ne connais pas la plupart des gens, j'ai envie de retourner dans ma chambre et de boire seule, mais Nina me tient par le bras, je ne sais pas si c'est pour se tenir debout ou pour que je reste auprès d'elle. Peu importe, le résultat est le même : impossible de retourner faire l'ermite entre mes quatre murs. De toute manière, elle a mis le volume des haut-parleurs presque au maximum, j'attends la plainte officielle des voisins d'une minute à l'autre, elle ne les a même pas avertis, pas de petite note collée sur leur porte, aucune politesse, Nina a terminé sa maîtrise et tout le monde devra endurer le bruit qui en résulte. La seule personne que je reconnais au salon, c'est Samuelle, toujours aussi longue en jambes et en sourire. Étrangement, je n'ai pas envie de lui parler, on a passé trop de temps ensemble au gymnase quand on était adolescentes, je lui ai déjà tout raconté, et en plus je ne sais pas de quoi je lui parlerais : il n'y a que le café, mon père qui végète dans une craque de divan et les garçons numérotés, pas de quoi se vanter, non, juste de quoi déprimer seule dans sa chambre, la bière aux lèvres.

Nina me traîne de l'autre côté du divan, elle bredouille qu'elle veut me présenter quelqu'un, elle essaie de mettre son index sous mon menton, histoire de m'avertir de ne pas tout faire foirer, elle ne sait même pas comment viser, je lui dis de ne pas s'inquiéter, je sais que c'est un de ses amis, je ne ruinerai rien, de toute manière, j'attends encore Garçon numéro trois plus tard ce soir. Elle fait semblant de n'avoir rien entendu, et c'est très bien parce que franchement, le nouvel ami n'est pas mal du tout. Il ne parle pas beaucoup avec les autres, reste discrètement en marge des conversations, ses cheveux en bataille me donnent envie d'y glisser mes doigts, de rester prise dans les nœuds quelques instants. Plus je l'observe, plus il fait soif, ma bière vidée, il faudra enchaîner avec une deuxième, puis une troisième. Sa barbe est mal rasée, il n'a pas l'air propre. Le col de son chandail est étiré, il doit avoir

renversé deux ou trois gouttes de bière ou de café près de l'encolure. J'ai envie de lui parler quand même, je crois que c'est de la faute aux yeux tristes, oui, ce sont ses yeux épouvantablement tristes qui me donnent envie de tout savoir, de creuser mon sillon dans son thorax. Nina s'éloigne, elle m'a adressé un clin d'œil peu subtil avant de retourner au centre de la conversation, Nina a suspendu un projecteur au-dessus de sa tête, une lumière vive la suit partout où elle va, Nina gradue et c'est sa soirée, elle le répète à qui veut bien l'entendre ou pas, elle danse au milieu des conversations, les mots ne lui importent plus, seule la musique guide ses pas. Elle chante fort, enterre ses amis, se ridiculise sans s'humilier, c'est la force de Nina quand elle ne fait que boire et danser. Son clin d'œil aurait pu tout ruiner, mais il n'en a rien été, les yeux tristes ont continué de sourire un peu. On n'a pas dit grand-chose, Garçon numéro quatre est plus du type ténébreux qui évite la parole à tout prix. Il a grandi dans le quartier pas très loin d'ici, il aime la philosophie et la littérature, assez pour deviner les mots de passe qui ouvrent la porte de mon lit. Je prends sa main, rugueuse, ses ongles sont brunis par une croûte de crasse aux extrémités, sa saleté ne me dérange pas, tant qu'il continue de sourire. Il accepte de rester, de passer la nuit sous mes couvertures. J'écrirai à Garçon numéro trois que ce sera pour une autre fois, pour une autre blague griffonnée sur un bout de serviette de table au café.

27.

Je suis les craques de l'asphalte, mes jambes sont lourdes, le vent de face, je pousse plus fort, je dois parcourir la distance, arriver à franchir les lignes invisibles, à devancer le chronomètre d'une seconde. J'imagine les foules des deux côtés du sentier, les encouragements criés à mon passage, les pancartes imaginaires et les high five virtuels. Ma mère existe dans chacun de leurs mots, dans tous les encouragements. Je continue de courir, le vent me fouette le visage, l'effet pervers de la course au bord du fleuve, il y a peu d'arbres pour faciliter le chemin, il faut continuer de pousser, c'est le prix à payer pour la plus belle vue du fleuve à partir de Montréal. L'air brûle ma trachée, la sueur glisse derrière ma tempe, j'essaie de ne pas y penser, sans quoi l'envie de me gratter me prend et je ne réussirai pas à vaincre le chronomètre.

Derrière moi, j'entends des pas dans la gravelle, probablement un autre coureur qui me dépassera, toujours un peu décourageant de se faire dépasser par un autre alors qu'on se sent à bout de force, le vent encore contre le visage et les muscles infiltrés de béton. Je cherche un moyen d'ouvrir ma cage thoracique pour laisser l'air entrer, il faut que l'oxygène se rende à mes muscles pour les alimenter, les chiffres grimpent sur le chronomètre et je ne suis toujours pas près d'atteindre la ligne d'arrivée imaginaire. J'accélère, mes jambes s'étirent comme des élastiques, je me sens comme dans la cour d'école aux olympiades, j'attends de voir Samuelle me dépasser, puis de recevoir ma médaille en plastique au bout de la ligne. Il n'en est rien, le parc s'étire encore à ma droite, le fleuve à ma gauche, je suis seule, il fait trop froid pour les enfants qui viennent habituellement remplir le silence de leurs rires, de leurs cris, non, pas aujourd'hui, juste le vent et l'eau qui claque contre la grève. La brûlure s'intensifie dans mes muscles, le béton se calcifie, il faudra ralentir, je ne pourrai pas maintenir le rythme, tant pis pour le coureur qui me suit. Les pas derrière me talonnent, ils me distraient, je ne sais pas ce que le coureur attend pour me dépasser, je n'arrive plus à me concentrer, la voix de ma mère se dissout dans les cris imaginés, je n'entends plus rien, seulement les pas du coureur qui ne cessent de se rapprocher, j'ai l'impression que les pas se joignent aux miens comme si ses souliers étaient dans mes pieds, et son souffle dans ma bouche.

J'oublie le chronomètre, les lignes d'arrivée, je pivote pour le surprendre, pour lui dire de reculer, insister pour qu'il garde une distance raisonnable ou bien qu'il me dépasse, mais il n'y a personne, juste ma respiration dans le vent. Un vertige me prend, la bile remonte dans ma gorge, les chiffres du chronomètre dégringolent, plus rien n'importe sauf ce silence épouvantable sur la piste, ma solitude s'écrase sur mes épaules d'un souffle. Le vent continue de siffler, je cherche partout autour de moi, j'essaie de trouver la source du bruit, la trace des souliers de mon poursuivant. Il n'y a rien, non, rien à des centaines de mètres à la ronde, j'ai arrêté trop vite, mes jambes sont engourdis, les étoiles sont noires dans mes yeux, je vomis. Le vent continue de claquer, l'asphalte sous mes pieds libère une nouvelle fissure.

28.

*Dance Me to the End of Love*

Dance me to your beauty with a burning violin  
Dance me through the panic 'til I'm gathered safely in  
Lift me like an olive branch and be my homeward dove  
Dance me to the end of love  
Dance me to the end of love  
Oh let me see your beauty when the witnesses are gone  
Let me feel you moving like they do in Babylon  
Show me slowly what I only know the limits of  
Dance me to the end of love  
Dance me to the end of love

Dance me to the wedding now, dance me on and on  
Dance me very tenderly and dance me very long  
We're both of us beneath our love, we're both of us above  
Dance me to the end of love  
Dance me to the end of love

Dance me to the children who are asking to be born  
Dance me through the curtains that our kisses have outworn  
Raise a tent of shelter now, though every thread is torn  
Dance me to the end of love

Dance me to your beauty with a burning violin  
Dance me through the panic 'til I'm gathered safely in  
Touch me with your naked hand, touch me with your glove  
Dance me to the end of love

29.

Le plafond a l'air plus blanc que d'habitude, je ne sais pas si c'est la bière qui fait cet effet là ou le joint que j'ai fumé en fin d'après-midi. Ça me rappelle les salles d'attente et je déteste les salles d'attente, je suis prise de vertige à regarder le plafond, il faut le faire pour avoir le vertige couchée sur son lit ! Je tâte la boîte sous le sommier, il faut me changer les idées, arrêter de regarder le plafond descendre sur moi, réinvestir le sol un peu, je cherche une craque entre les lattes de bois dans laquelle faire pousser mes racines, je tire la boîte, elle est lourde, je la hisse sur le lit. Ma bière est froide, elle descend bien. Dans la boîte, des photos. Je fais glisser mes doigts sur la surface lustrée des images, la seule texture qu'il me reste encore de ma mère. Elle est sur presque toutes les photos, avec son sourire large et ses jambes longues. Je suis dans ses bras, les doigts pleins de mousse de savon à vaisselle, nous sommes parfois à la piscine ensemble, j'ai des flotteurs autour des bras, elle me tient quand même. Il n'y a pas de photo de nous trois, ensemble. Papa était derrière l'appareil photo tout le temps, il passait ses journées à écrire mon enfance en images, à s'assurer que la petite boîte sous mon lit soit toujours pleine de sourires. Papa savait qu'un jour il serait trop tard, il ne serait plus possible pour moi de me souvenir d'elle sans les clichés, sans son sourire sur les photos, le seul de ses traits qu'il m'est maintenant possible d'imaginer. Ses larmes n'existent nulle part, sa colère non plus, je ne sais pas comment me la représenter, les photos ne montrent que le beau et ça me plaît de savoir qu'elle souriait autant quand elle me tenait dans ses bras.

J'ai aussi hérité des photos de mes parents ensemble avant ma naissance. Mon père n'en veut plus, il est incapable de les regarder, c'est trop pour lui, il préfère les journaux et le whiskey, les photos sont très vives, elles l'écorchent là où c'est déjà trop sensible. Sur les photos, ils ont l'air d'avoir fait le tour du monde ensemble. Le tour du monde à Verdun. Ils sont étendus dans l'herbe près de l'eau, au milieu d'une baignade illégale, ils sont étendus dans les feuilles d'automne. Le temps passe, mais ne s'attarde pas sur eux, immobiles pour l'éternité sur ces clichés. Les photos sont nombreuses, je ne sais pas qui les prenait, il devait y avoir des amis à ce moment-là, des amis que je n'ai jamais rencontrés, mon père trop brumeux pour entretenir une amitié, une connaissance, même une relation avec une roche serait trop difficile pour lui. Je soupire, je cherche la crazy glue qui pourrait

recoller mon père, elle n'existe pas non plus. Je fouille dans la boîte, je soulève les amas de photos, au fond, une lettre de ma mère destinée à mon père. Une photo brouillée est cachée dans la lettre, c'est ma mère, elle est enceinte, son ventre est énorme, une montgolfière. Elle s'adresse à mon père pour lui dire qu'il fera un excellent papa. Elle lui écrit pour qu'il puisse toujours retrouver ses mots, s'accrocher à eux lorsqu'il doutera. Sa lettre laissée comme une racine entre ses doigts. Mon père ne l'a pas lue depuis longtemps, elle prend la poussière dans le fond d'une boîte sous mon lit et je suis prise d'une soudaine envie de crever le plâtre du mur. Mon père aurait dû lire cette lettre tous les soirs, et non pas l'oublier dans un tas de photos, il en aurait eu besoin, de cette lettre, pour ne pas se laisser disparaître. Je suis tentée de la froisser, de la lancer dans la corbeille sous le bureau, faire un tir pour trois points et ne plus m'en soucier, garder la rage creuse entre mes dents et tenir la mâchoire serrée pour ne pas la cracher. Je sens le papier se froisser entre mes doigts, mais je ne peux pas le faire, non, je ne peux pas, c'est la calligraphie de ma mère sur la feuille, une écriture unique que je ne retrouverai nulle part ailleurs. Je la plie en tirant les coins, secrètement j'espère qu'elle déchire, qu'elle se brise et alors, je pourrai dire quand même que ce n'est pas de ma faute, je n'aurai pas fait exprès.

Je continue de regarder les photos, je sens un nœud me prendre au ventre et les larmes monter dans mes yeux. Je ne peux rien y faire, c'est plus fort que moi, je voudrais arrêter de regarder les clichés, mais si j'arrête, c'est le plafond qui tombe, et maintenant je veux boire cette bière, prendre une, deux ou trois gorgées, bloquer l'empreinte du sourire de ma mère contre ma rétine. Je continue d'enchaîner les images sans les voir, puis je tombe sur une photo de ma mère sans ses cheveux, ma mère au crâne nu, et la bière achève sa chute au creux de mon ventre, un grand vide tombe comme un poids sous mon sternum. C'en est trop, ma bière est vide, c'est un très mauvais moment pour une bière vide, je sens les picotements au fond de ma gorge, il faut me lever, sinon je vais me mettre à pleurer sans pouvoir arrêter. Nina cogne à ma porte, les flots d'images s'interrompent.

« Ton téléphone arrête pas de sonner. »



Elle lance l'appareil sur mon lit. Quelques notifications, rien d'important, puis un texto : « Maintenant », c'est une invitation de Garçon numéro deux, une invitation brève sans fioriture, mais une invitation quand même, et je ne suis pas d'humeur à refuser une baise. J'enfile mon manteau, cache une bière dans ma manche, Nina roule des yeux, elle m'a vue faire trop souvent.

« Pour la route ! »

30.

Mon père refuse de se lever du divan même si la travailleuse sociale le lui demande. C'est embarrassant de voir son père désobéir comme un enfant de cinq ans, refuser de se lever juste parce qu'on le lui demande. Je le regarde pour seconder la travailleuse sociale, mais j'ai envie de regarder ailleurs, m'enfuir par la fenêtre quelque part dans la ruelle là où les graffitis poussent comme des fleurs.

Elle est venue pour l'obliger à faire du ménage, à faire le tri dans ses affaires qui prennent la poussière sur les lattes de bois depuis trop de temps. Le proprio a dû demander à ce qu'elle vienne à cause des risques d'incendie, c'est dangereux tout ce matériel partout dans l'appartement, et rien n'a été entretenu ici depuis des lunes, le calorifère frotte dangereusement contre les rideaux sales, et l'odeur, madame, l'odeur se rend jusque chez les locataires en bas et ça les dérange. Franchement, je ne sais pas de quelle odeur ils parlent, ça ne sent pas la rose, mais ce n'est pas possible que ça indispose les voisins à ce point. C'est juste une odeur de fond de tonne qui prend à la gorge, qui fait monter les larmes dans les yeux, mais après quelques minutes, on s'habitue, ça ne prend pas en feu, la mauvaise odeur. Les rideaux sales, les vêtements au sol, en contrepartie, peuvent brûler et c'est là que la travailleuse sociale entre en jeu. C'est elle qui est entrée en contact avec moi, elle a pensé que ce serait plus facile si j'étais là, je pourrais soutenir mon père et l'aider dans ses démarches, ça le rassurerait peut-être d'avoir un visage familier près de lui pendant qu'on l'oblige à se débarrasser de ses affaires, des vêtements de ma mère, par exemple, les robes encore déposées sur les cintres ne font que se salir depuis toutes ces années. Mon père est un enfant à qui on ordonne de trier ses jouets pour en donner une partie et qui refuse obstinément de coopérer. La travailleuse sociale lui présente des objets et lui demande s'il souhaite les conserver ou les donner. Mon père ingurgite sa bière de plus en plus vite. Il va transiter vers le whiskey bientôt, je le sens, il n'est pas bon pour prendre des décisions, pour tourner des pages, pour laisser les choses partir. Il refuse de donner quoi que ce soit, les encouragements de la travailleuse sociale sont un échec lamentable, j'essaie de l'encourager un peu, mais ses yeux se ferment, son dos s'enfonce plus creux dans le divan et il se renferme au complet – les bras croisés sur son torse, lentement il ramène ses genoux vers son corps comme s'il allait se prendre dans ses propres bras.

La travailleuse sociale lui propose de s'attaquer à la vaisselle qui traîne elle aussi, mon père ne parle plus, il fait semblant d'être seul au milieu de la pièce, il cherche la petite porte secrète dans sa tête sans la trouver, je m'assois près de lui, je lui prends la main, il résiste un peu et accepte de se déposer temporairement au creux de mes paumes, mon petit papa comme un oiseau entre mes mains. La travailleuse sociale accepte de travailler sans la coopération de mon père. Elle examine les vêtements un par un. Ceux qu'elle juge bons pour la poubelle sont pliés et empilés. Les autres sont mis dans un tas différent que mon père devra ranger plus tard. Elle s'applique, plie les vêtements doucement, elle cherche à s'évader, elle aussi, par la fenêtre, quelque part près de la lampe vacillante. Elle en voit probablement tous les jours, des hommes en sueur dans la craque de leur divan, mais aujourd'hui ça vient la chercher un peu plus, elle ne sait pas pourquoi, j'aimerais le lui demander, mais elle regarde à l'extérieur en pliant les vêtements et, comme si une ombre sortait du noir, je vois ma mère. Je replonge dans la main de mon père, j'évite de regarder la travailleuse sociale, moi aussi. Dans le cadre de porte, près de ma chambre d'enfant, une petite fille regarde la scène. Elle se souvient de la travailleuse sociale venue la visiter après le décès de sa mère, celle qui lui avait posé beaucoup de questions et qui était tellement gentille. Elle avait accepté de dessiner avec elle pendant quelques heures, ou était-ce quelques minutes, c'est difficile à dire maintenant que le temps a tout étiré, tout arrêté. L'enfant, les doigts encore pleins de coups de crayon de couleur, oublie de sourire en voyant son père affaissé pour la première fois, la bière décapsulée pour s'engourdir.

Le vertige me prend, mes mains sont encore trop petites pour contenir celles de mon père, sa douleur déborde dans chaque pli comme une glue géante. Plus je le sens s'alourdir entre mes doigts, plus je me sens absorbée par le divan, et la peur d'y rester me saisit, il faut me lever. La travailleuse sociale me regarde étrangement, elle sait que quelque chose ne va pas, et son intuition m'énerve. Je saisis le bras de mon père, j'essaie de le secouer, je lui dis de se sortir la tête du cul un peu, d'aider la travailleuse sociale qui est là pour lui. Ça ne fonctionne pas, il grogne, se replie sur lui-même comme une chaise de camping, j'ai envie de demander à la travailleuse sociale de sortir, si le feu prend dans l'appartement, ce n'est

pas si grave, il emportera le divan, l'enfant-fantôme et tout ce qui pèse entre les deux : mon père, ma mère et la mort qui respire jusque dans les murs.

31.

Les enfants crient dans la cour d'école, ils courent d'un côté et de l'autre, les surveillantes ont l'air si calmes en plein centre du chaos. Sur la clôture, des rubans sont accrochés, on dirait des prières lovées entre les pierres des temples au Népal, une autre barista du café m'a montré des photos, elle est allée marcher dans les Himalaya pendant trois semaines, je ne lui ai pas dit qu'elle était folle, mais je l'ai pensé très fort, moi, plus je m'enfonce dans la nature, plus mon corps résonne et plus je sens les saletés faire la fête à l'intérieur de mon ventre. Je caresse les rubans, j'essaie de laisser leurs prières remonter jusqu'à moi, peut-être que la bienveillance des mots grimpera dans mes doigts, pénétrera dans mon sang et finira par me bénir tout entière. Si je ne les touche pas, je ne saurai jamais, il faut au moins essayer, si les rubans des cours d'école avaient le pouvoir de guérir les cancers en latence, imaginez combien le monde serait meilleur. Cette simple pensée illumine le ridicule de ma démarche, il faudra trouver d'autres solutions, remonter le temps, tirer sur un fil dans le sol pour qu'il se déroule jusqu'à ma mère. Les enfants courent et ne se soucient pas des tracés dans l'asphalte, ils ne savent pas vers qui ils courent, ils ne font que courir et je pense que je n'ai jamais eu ce privilège de courir sans souci de tout ce qui bouge autour, de tout ce qui s'est perdu derrière. J'observe les surveillantes, surtout les plus âgées, elles ont peut-être déjà connu ma mère du temps où elle travaillait ici, papa m'a dit qu'elle venait souvent à l'école primaire, elle a foulé le sol sous mes pieds et peut-être que les enfants la sentent encore vivre quelque part entre les briques des murs. Je serre mon emprise sur les rubans, j'espère sentir quelque chose, capter son parfum dans une brise, je ne sais pas, percevoir quelque chose de sa voix dans le cri d'un enfant, l'avertissement d'une surveillante, sa musique dans les cloches de l'école, je cherche sa peau contre le ruban et je commence à m'inquiéter, est-ce que je suis en train d'en perdre des bouts, en train de virer folle à tout scruter, à me frotter à des prières invisibles adressées à un Dieu auquel je ne crois pas ?

« Ça fait un moment que vous êtes ici. On peut vous demander ce que vous faites ? »

Je n'ai pas vu la surveillante arriver, j'étais trop préoccupée à regarder la porte s'ouvrir et se fermer, les enfants se placent en rang d'oignon, ils semblent s'être placés en lignes pour faire plaisir aux profs, mais il ne faut pas s'y méprendre, ils n'arrêtent pas de gigoter et forment plutôt une foule organisée, un chaos planifié.

« Vous travaillez ici depuis longtemps ? »

- Quinze ans. »

Elle répond sur le pilote automatique, son regard est insistant, sa réponse, insatisfaisante : quinze ans, ce n'est pas assez, il aurait fallu vingt-cinq ou trente ans, y a-t-il ici un surveillant qui endure des mômes depuis vingt-cinq ans, c'est long vingt-cinq ans à ordonner aux enfants de se placer en rangées et de se taire. Je n'ose pas lui demander si elle a un collègue en poste depuis si longtemps, ses yeux me laissent savoir que je dérange, je ne devrais pas être ici, je le vois dans ses bras croisés, ses jambes légèrement écartées et son dos très droit, il y a quelque chose qui relève de la domination dans sa posture, elle me rappelle les clients du café qui croient pouvoir d'exiger la lune parce qu'ils paient 3,75\$. Son attitude m'irrite, tiens, si je croise mes bras, moi aussi, est-ce que ça me donne le droit de te regarder de haut ?

« Je cherche à parler avec quelqu'un qui aurait connu ma mère. Elle venait souvent ici il y a environ vingt-cinq ans.

- Tu peux appeler le service des communications de la commission scolaire. »

Son menton légèrement relevé dégage sa gorge, son cou frêle particulièrement invitant. J'aimerais bien y enrouler mes doigts, serrer, l'obliger à parler, cette pauvre conne, elle n'a aucune idée de l'importance de ma question, elle répond comme si c'était une pacotille, une poussière à souffler, on ne la prend pas souvent au sérieux, ça paraît. L'école, ça doit être le seul endroit où elle a un minimum de pouvoir, elle en abuse, elle n'est pas habituée à avoir son mot à dire, à la maison, elle doit vivre en silence, attendre que son mari la pénètre par derrière, elle ne doit même pas jouir, toujours soumise, ici, c'est autre chose, elle domine tout le monde, je plains les mômes qui doivent lui obéir à longueur de journée. Elle refuse de m'aider, ça me fait profondément chier, et elle le sent parce qu'elle se ravise, le silence a trop longtemps duré : j'ai gagné.

« Écoute, je ne peux rien faire pour toi. Même s'il y avait quelqu'un ici à qui tu pourrais parler, je ne pourrais pas te laisser entrer. C'est pour la sécurité des enfants. Si tu demandes une autorisation à la commission scolaire, on pourra te laisser entrer sans problème. »

La boule dans ma gorge gonfle, elle va finir par prendre toute la place et déborder, il ne faut pas pleurer devant une étrangère, ce n'est pas le moment, il ne faut pas en ajouter, sinon je ne pourrai pas parler à personne ni aujourd'hui, ni demain. Je ravale mes questions, j'essuie mon nez, je serre les rubans plus fort. Les enfants sont presque tous rentrés, sauf

deux ou trois tannants qui font exprès de ralentir le troupeau. Une surveillante les guide comme un chien de berger ferait avec des moutons. L'autre surveillante me fixe toujours, elle attend que je parte, elle ne sait plus quoi me dire. Je la remercie quand même, histoire d'être polie, ne jamais terminer un affrontement implicite sans politesse, c'est un plan pour recevoir un poignard dans le dos. Elle m'avertit de ne plus revenir rôder près de la cour, ça fait peur aux enfants, et les mots agissent comme le poignard tant redouté, mes jambes ramollissent au fur et à la mesure que je m'éloigne de l'école, la bière sera bonne en arrivant.

32.

Ça fait dix minutes que le repas est servi, mais papa fouille encore dans son assiette, c'est comme s'il cherchait quelque chose au fond du plat sous les macaronis sauce tomate. Maman nous raconte sa journée, elle aligne les anecdotes tristes et les fins heureuses, elle me demande comment c'était à l'école aujourd'hui, comme si elle cherchait une toute dernière histoire joyeuse pour clore sa journée. Je lui raconte les leçons qui ont duré trop longtemps, mes amis excités à la récréation, les joutes de ballon-poire que je n'arrive pas à gagner. Ma mère m'écoute comme si je portais des trésors dans ma voix, devant elle, je me transforme en pirate et je tiens les cartes pleines de lignes pointillées menant à des secrets posés avec un « x ». Elle hoche de la tête en souriant, les yeux grands, elle pose plein de questions, et je la sens se déplacer sur les lignes de mes cartes, elle fait l'expérience de ma journée avec moi, elle me tient la main même quand je suis seule. J'ai laissé tomber un point final après ma dernière phrase, on mange en silence, mon tour est fini, ma mère passe au suivant, à mon père qui mange à peine, le regard rivé au fond de l'assiette.

Mon père parle de Théo, un élève qui vient souvent lui parler aux récréations, il ne sait pas si c'est parce qu'il n'a pas envie d'aller dehors qu'il vient se cacher près de lui, derrière le seau à balai, ou si c'est parce qu'il a envie de parler plus que de jouer. Au début, Théo faisait seulement trainer dans les parages, puis un jour, il s'est mis à raconter des histoires et il n'a plus arrêté. Théo n'est pas le préféré des enseignants, il est souvent en punition : il n'écoute pas beaucoup, il passe son temps à gribouiller dans ses cahiers au lieu d'écrire et les enseignants n'ont pas le temps de déchiffrer ses messages parce qu'ils ont vingt autres élèves à lire avant lui. Mon père ne mange pas son macaroni, il a la tête pleine de Théo. Théo raconte qu'il n'a plus de parents, qu'il est en famille d'accueil maintenant, il essaie d'appeler sa mère « Maman », mais il l'appelle Martine, ça sort tout seul. Ça ne fait pas longtemps, c'est nouveau, après ça ira mieux, il espère que ça ira mieux. Le soir, Théo fait des cauchemars, des mains descendent du plafond et s'enroulent autour de son visage, il ne voit plus rien et ne peut plus respirer, il se réveille souvent en sursautant avec cette urgence de pleurer qui vient des rêves, il aimerait aller réveiller Martine, elle le prendrait dans ses bras, mais le problème, c'est Alain, l'amoureux de Martine, lui, il n'aime pas se faire réveiller la nuit, il a le regard sombre, et parfois, Théo a l'impression que ce sont les



mains d'Alain qui descendent du ciel pour l'égorger dans son sommeil. Mon père raconte les cauchemars de Théo et commence à pleurer, il a le cœur trop doux pour les histoires sordides, ma mère lui caresse l'avant-bras, elle le laisse pleurer, papa avance sur les cartes aux trésors de Théo, il vit les expériences avec lui, papa tient la main de Théo même quand Théo n'est pas là.

33.

Cinq minutes après être arrivé, Garçon numéro un était déjà nu, il ne m'a pas demandé mon avis avant de se déshabiller, avant de s'exposer à la lumière des réverbères qui éclaire ma chambre. Sa peau se presse contre la mienne, je pense que je ne mouille pas encore, c'est arrivé trop vite, mais déjà, ses doigts cherchent à glisser en moi. Je sens la peau de mes petites lèvres s'étirer sous la pression, je détourne le visage pour grimacer, Garçon numéro un ne remarque rien, il est trop occupé à regarder ses doigts me pénétrer et lui, il bande. On se connaît depuis trop longtemps pour jouer les amourettes, lui et moi, ça remonte à l'école secondaire, mais pas les baisers, c'est assez récent. Quand on était adolescents, il n'y avait pas d'attirance, question d'acné aux mauvais endroits peut-être, ou simplement la phase ingrate où les jambes poussent plus vite que le reste. Il était l'amoureux d'une de mes amies avec qui je jouais au volley, il venait souvent aux tournois, il m'a toujours trouvée sexy dans mes cuissards serrés, l'idée qu'il bandait en regardant mon cul m'avait fait mouiller au moment de nos retrouvailles. Nos retrouvailles, c'était plusieurs années plus tard dans un bar karaoké, Nina chantait du Céline Dion sur la scène, le micro trop près des lèvres, elle faussait de plus belle, le monde était trop saoul pour s'en indisposer, moi la première, un beau gosse venait d'attirer mon attention au bar. Quand il s'est retourné, je l'ai reconnu, c'était le grand gars boutonneux qui venait à mes tournois de volleyball encourager Samuelle. On ne s'était pas vraiment parlé avant, mais c'est comme si nous avions été grands amis, la chaleur moite du gymnase comme lubrifiant conversationnel. Ça n'a pas pris plusieurs bières avant qu'il plonge sa langue dans ma bouche, je crois que Nina chantait toujours quand il a glissé ses mains sous mon chandail, là, au milieu du bar. Le regard des autres ne me dérangeait pas, peut-être même que ça m'excitait, la manière qu'on avait de s'escalader contre le comptoir du bar était obscène, l'ivresse des autres pardonnait notre indécence. Notre rencontre avait été magnétique, je revisitais les vestiaires de mon adolescence, on jouait ensemble sous les douches publiques, le bar prenait des allures d'école secondaire, on remontait le temps à deux, un french kiss à la fois.

« Dis-moi que t'aimes ça. »

Garçon numéro un ne sentait pas le besoin de parler le soir du bar quand on est rentrés chez lui. Je m'ennuie du temps où on baisait en silence, la langue trop occupée à se parcourir, maintenant il faut tout décrire, les mots tombent à plat quand ils roulent entre mes lèvres. Je souffle oui parce qu'il le faut, son plaisir est en jeu, le mien est inexistant alors tant pis, je répète, oui, et sa respiration s'accélère, son corps raidi sous l'impulsion des fantasmes qui ont déserté ma tête. Son bassin claque à l'intérieur de mes cuisses, derniers soubresauts, l'épaisseur du latex me rappelle les doigts du médecin, comment lui dire qu'il serait plus séduisant s'il était vêtu d'un sarrau blanc ? Il tombe à la renverse, ruisselant de sueur, le condom plein pendouille tristement au bout du gland, je m'ennuie du temps où il suffisait d'entendre Nina fausser pour avoir envie de le prendre tout en moi. J'attends dans le silence, je feins l'épuisement, symptôme premier du plaisir, j'ai surtout envie de me couvrir de mes draps, m'en vêtir comme une seconde peau, ne plus être nue contre le corps de Garçon numéro un. Il me fait un clin d'œil, remonte son caleçon. Je n'ai pas besoin de lui donner les indications : il connaît mon appartement par cœur, il sait où trouver la douche.

La porte se ferme enfin et, dans ma solitude, mon corps m'appartient de nouveau. Ses vêtements jonchent les lattes de bois, je tire son chandail du tas, le coton est doux, j'enfonce mon visage dans le tissu, je le respire. Sous les aisselles, l'odeur surie de la transpiration me ramène à d'autres bras, à un autre corps, à un visage dont la barbe est mal rasée. Je respire plus fort, je cherche les effluves alcoolisés, le sel de la sueur de Garçon numéro quatre.

34.

Les vapeurs du joint dégringolent encore doucement dans ma trachée, j'attends que la lumière des ampoules m'arrache à mes pensées spirales, fermer les yeux, se laisser aller avec la fumée du joint, voyager dans ma tête, là où les mots n'ont pas de son. Nina appuie sur play, la voix feutrée m'accompagne au creux d'un coussin duveteux, Nina m'a encouragée à faire une méditation guidée avec elle, allez ça va te faire du bien, tu verras. Je dois imaginer une lumière au-dessus de ma tête, un petit point lumineux comme une luciole, le néon du médecin roulé en boule comme un chat. La lumière me pénètre par le sommet du crâne, c'est une histoire de chakra, je ne connais pas mes chakras, je ne vois pas l'intérêt de les aligner, de les sentir absorber les néons des salles d'attente. La lumière voyage, descend dans mon cerveau, émerge entre mes deux yeux, je me retiens de rire, j'imagine une licorne avec une lampe de poche au milieu du front. La lumière descend, le joint m'apaise, je ne sais pas si c'est la voix feutrée ou simplement le THC qui trace son chemin dans mes veines, mes épaules semblent plus lourdes, l'impression que mes bras s'étirent jusqu'à mes chevilles, mon corps flotte enfoncé dans le divan, j'ai envie d'expirer assez fort pour laisser sortir tout ce qui me remplit, je me retiens, ne pas distraire Nina. La lumière continue de descendre, je la sens se mêler à ma salive sur ma langue, glisser le long de ma gorge, dans mon thorax, mon estomac, mon ventre. Mon bassin s'ouvre, prêt à accueillir le néon sphérique, mais la voix change, on prend une pause dans le ventre, on s'arrête, on observe. Dans la noirceur émerge une silhouette, j'espère trouver ma mère, quelque part cachée entre deux viscères. Une enfant émerge sous un projecteur de lumière, l'alignement des chakras aura mené à une petite fille assise par terre dans mon ventre. Elle est recroquevillée sur elle-même, elle n'attend personne, habituée au vide. La voix feutrée se transforme dans mon oreille, elle devient autoritaire, lance des injonctions, il faut imaginer une ombre se joindre aux images : une ombre lumineuse, par automatisme, rejoint la petite fille recroquevillée, tente de la prendre dans ses bras, mais l'ombre est brûlante, la petite fille s'en écarte, rampe, mon corps se braque, les vapeurs du joint s'évadent de mon thorax, je les sens tourbillonner dans mon estomac, menacer d'enfouir la petite fille, obligée à jamais de fuir. Je me débats contre la voix bienveillante à présent, elle lance des injonctions douces, force l'ombre à la douceur, mais un brouillard s'épaissit dans mon ventre, bientôt rien ne subsiste aux images : ni la petite fille ni l'ombre. J'émerge

brutalement de la méditation, mes yeux s'ouvrent comme la main d'un noyé jaillit de l'eau. Nina s'est endormie, son ronflement la trahit, et moi, ça me prendra plus qu'un joint pour chasser l'adrénaline qui creuse ses ruisseaux dans mes muscles, se faufile jusqu'à mon ventre, là où la brume n'a pas fini ses ravages, où une petite fille cherche sa mère.

35.

Sur les sentiers, mes pieds savent où se poser, je connais les racines à enjamber pour ne pas tomber, je suis comme un animal sur son territoire, mes jambes s'enracinent au sol, ma tête s'évade. Ce matin, mon corps se fond avec la berge, le sentier m'a portée, mes jambes sont le prolongement du vent. Je prends de la vitesse sans trop d'effort, sur ma montre, le chronomètre indique que je cours plus vite qu'à l'habitude, je vais peut-être faire mon meilleur temps sur dix kilomètres, il suffit de continuer de courir, compter les arbres et essayer de les dépasser toujours plus nombreux, il n'y aura personne à mes trousses aujourd'hui, trop rapide pour être suivie, mes jambes se mêlent au bitume et j'oublie que je cours, je pense à mon père, immobile sur son divan, il a perdu la sensation du picotement dans ses jambes à l'effort, il est engourdi, il vit dans une brume épaisse, impossible d'en sortir, il regarde autour, tend sa main, j'ai envie d'enfoncer mon bras dans sa bulle, de le tirer du brouillard, l'agripper par la bouteille de bière, sa main clouée dessus, je veux le faire émerger. Je sais que sous sa camisole tachée, il existe un homme qui aime faire des casse-têtes, qui prend des détours dans des ruelles pour m'apprendre la beauté des graffitis. Je cherche l'endroit où découdre le déguisement, éplucher sa peau pour retrouver mon père à l'intérieur. Je sens encore sa main immense contre ma paume, toute cette surface pour me perdre, explorer les lignes au creux de ses doigts, j'aimerais me tenir en équilibre sur les lignes de sa main, et si je tombe, je pourrais m'accrocher à ses doigts, mes jambes retroussées, il deviendrait ma balançoire.

Je continue d'accélérer, la sueur dégringole sur ma poitrine, le souffle haletant je regarde les chiffres sur mon chronomètre, je peux encore accélérer un peu, je tiens le souvenir du sourire de mon père au chaud dans mes mains, je cours plus vite pour ne pas le perdre, pour ne pas l'échapper, le voir voler en éclats. Je goûte les pommes, leur jus sucré et leur chaleur mêlés aux clins d'œil de mon père qui a finalement trouvé une échelle. Je cours encore plus vite, la brûlure s'accroît, ma trachée raclée commence à goûter le sang, le sang mêlé aux pommes. De l'autre côté des modules du parc, la ligne d'arrivée m'attend, la fin du dix kilomètres, ma montre promet mon meilleur temps, je ne la ferai pas mentir, j'accélère encore, la médaille en plastique rebondit sur ma poitrine, je sens ma main dressée en l'air, mon pied sur la ligne d'arrivée imaginaire, mon souffle me devance, comme s'il n'avait

pas voulu s'arrêter, il faut le rattraper, donner l'espace à l'oxygène pour remplir mes poumons, je crache par terre, il n'y a personne pour me voir, personne pour lever mon bras, les confettis demeurent imaginaires.

De retour chez moi, Nina, au salon, envoie des CV ; les maîtrises en musique sont moins populaires que prévu auprès des employeurs. Elle ne prête pas attention à la sueur qui dégoutte sur le plancher de bois. Nina a ses écouteurs sur les oreilles, elle écoute probablement de la musique triste, chante à voix basse, Nina passe son temps à chanter, même quand les paroles sont tristes à mourir, elle a le don de trouver de la joie dans les drames. Elle dresse son bras en l'air, me félicite avec un pouce levé, je ne lui ai pas parlé de la ligne d'arrivée, de mon chronomètre qui me nomme championne, par osmose elle a deviné la médaille imaginaire, son pouce agit sur moi comme un feu d'artifices.

36.

« Bonjour,

D'entrée de jeu, nous vous prions de nous excuser pour les délais de réponse. Nous devons obtenir l'autorisation de l'enseignante concernée avant de vous écrire.

Nous souhaitons également vous dire que nous avons été très touchés par vos démarches et votre récit. Nous donnons rarement suite à ce type de demande, mais nous avons choisi de faire exception.

Après avoir fait quelques recherches auprès de la commission scolaire, nous avons trouvé une enseignante qui aurait été en mesure de connaître votre mère à l'époque où elle fréquentait nos écoles primaires. Elle s'appelle Nicole Trépanier et elle a accepté de s'entretenir avec vous au sujet de votre mère. Elle attend avec impatience de vous rencontrer. Ses coordonnées sont en pièce jointe.

Nous espérons que cette rencontre saura apporter quelques réponses à vos questions.

Bien cordialement,

Suzanne Beaudry | Conseillère aux communications »



37.

Je suis entrée en panique, j'ai créé plus de vent qu'il n'y en avait à l'extérieur, les patients regardaient leurs pieds comme s'ils voulaient rentrer dans leurs souliers. J'ai exigé de voir mon médecin, il me connaît, il sait qui je suis, j'ai senti quelque chose sous mon doigt, sous la douche hier, oui, c'était petit, mais il ne faut pas que ça grandisse, que ça devienne immense, que ça m'avale tout entière. La réceptionniste me reconnaît, ce n'est pas la première fois que je rentre ici comme si c'était chez moi, comme si j'avais quelque chose d'urgent à dire, ce n'est quand même pas de ma faute si j'ai un cancer latent dans les veines. Elle dit que mon docteur pourra me voir, mais vraiment pas longtemps, il fait une exception. Je sais que ce n'est pas pour me faire plaisir, c'est parce que j'ai mauvais caractère, je suis prête à rugir sur un patient pour prendre sa place, à lancer des chaises contre les murs pour obtenir cinq minutes dans son bureau. Ce n'est pas le café ici, je n'ai pas besoin d'être polie, non, personne ne m'en voudra plus longtemps qu'il ne faut, je ne reverrai personne, je peux me le permettre. J'attends et mes jambes s'agitent, c'est plus fort que moi, comme s'il y avait un rebond dans mon talon, un trampoline miniature sous mes pieds, j'attends mon nom, quand je l'aurai entendu, je ne remuerai plus autant sur ma chaise.

« Liv, tu peux venir maintenant. »

Ça n'a pas pris trop de temps, il a appris sa leçon depuis les dernières fois, je sens les araignées monter dans mon estomac, les bactéries font la fête, si l'intuition était reconnue médicalement, je serais la plus crédible des patientes, je pourrais faire une batterie de tests et je leur prouverais à tous que ce n'est pas mon imagination qui fait la fête, ce sont les saletés.

Le médecin ne veut pas m'examiner. Autour de moi, tous les meubles sont bien rangés, la lumière est plus vive que d'habitude, le néon s'écrase contre ma rétine, et alors je comprends : je suis ici pour ne pas perturber les autres patients, pour ne pas tuer un anxieux avec mes crises, on ne me prendra pas en charge, personne ne me rassurera, je suis ici parce que je suis un monstre, je fais peur aux autres et ne sais pas me tenir tranquille. Les ressorts du trampoline sous mon pied s'assouplissent, ma jambe s'agite, le médecin sourit

légèrement, à moitié amusé à moitié énervé, dans ses yeux, je ne vois que l'arrogance, l'envie d'enfoncer mes index derrière ses globes pour les arracher me démange.

« Liv, on a déjà eu cette conversation-là. Tu ne peux pas débarquer sans rendez-vous.

- Mais c'est urgent.
- Tu viens d'obtenir les résultats de tes tests. Tu n'as rien.
- J'ai senti quelque chose sous la douche.
- C'était une boule de chair. Tu te souviens de l'anatomie du sein que je t'ai montrée la dernière fois ?
- Oui, mais ce n'était pas pareil. Et tu sais que ma mère a eu son diagnostic à trente ans. Je dois faire attention.
- Il y a une très faible chance que le cancer de ta mère t'ait été légué en héritage. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Tu n'es pas calquée sur ta mère. Et tu sais qu'elle avait beaucoup de stress au travail, ce qui n'aide pas quand on a une prédisposition... »

Je bouge la main en l'air, j'ai l'impression d'être agressée par une armée de moustiques, ses mots volent autour de mon visage, ils éclatent comme des bulles, j'essaie de les attraper au vol, je m'impatiente. Il dit n'importe quoi sans m'écouter. Il me parle de mon emploi de barista, qu'est-ce que ça vient faire ici, mon travail ? La salive des clients jusque sur les notes du médecin, les mouchoirs sur son bureau ne sont pas tachés de café, je ne suis pas venue pour collecter un pourboire. Il demande si j'arrive à me concentrer au boulot, et je réalise que j'ai perdu mon temps, la chaise me semble soudainement trop étroite, je dois m'en aller, rentrer chez moi, retrouver Nina. Elle trouve aussi que je m'en fais pour rien, mais au moins elle écoute alors que visiblement, le médecin, lui, n'en est pas capable.

Je me lève brusquement. Je ne peux plus endurer la vivacité de la lumière, ses questions stupides et les meubles bien rangés. Il me demande d'attendre une petite seconde, ce que je trouve ironique considérant que j'ai dû me battre pour obtenir deux minutes de son temps et qu'il a passé la première minute à me culpabiliser. Il me tend un papier de prescription, ma cage thoracique s'ouvre comme une fleur, c'est peut-être une prescription pour aller faire des tests, une nouvelle mammographie. Je déplie le papier, découvre un barbouillage que j'arrive difficilement à déchiffrer : Cipralax.

« Tu peux prendre la marque générique, ça va te coûter moins cher. Prends-en une par jour. Ça va t'aider à te concentrer et à penser à autre chose. »

J'enroule sa voix dans mon poing et je serre le plus fort possible, imaginant ses globes oculaires au creux de mes paumes.

38.

Les poings se crispent seuls, j'aimerais créer une explosion pour qu'on me voie enfin, hurler jusqu'à ce que ma voix ne puisse plus revenir. Je rentre dans l'appartement en fracassant tout sur mon passage, Nina lève même les yeux de son écran, un miracle. Je fais semblant de ne pas la remarquer et je m'enferme directement dans ma chambre. Dans ma commode, je prends une bouteille de whiskey que je bois au goulot, je chasse les images de mon père enfoncé dans son divan, les remords seront pour un autre jour. Les contours du monde commencent à s'embrouiller et, comme par magie, mes poings se détendent aussi.

Je grouille sur mon lit, j'ai envie d'enfoncer mes doigts dans ma chair à défaut de pouvoir l'arracher, je voudrais écrire mais je ne peux pas, trop de mots émergent en même temps, l'épiderme reste imperméable. Je texte Garçon numéro trois : viens me rejoindre, qu'on baise comme des fous en attendant que la journée meure derrière les gratte-ciels. Il accepte l'invitation en une fraction de seconde, j'aurai le temps de boire encore du whiskey avant son arrivée et je serai parfaitement saoule : juste assez pour pouvoir baiser sans inhibition.

Il arrive trop tard, le whiskey est descendu trop vite, trop profondément. Je tente de m'accrocher à ses bras mais je glisse, la pénombre est totale, je n'arrive pas à voir la peau que j'agrippe, le corps que j'enlace. J'écarte mes jambes et tout se passe comme prévu, sauf ma tête qui est ailleurs, elle voudrait s'endormir, ne suit pas du tout le rythme des mouvements. Le soleil s'est couché trop tôt, je ne sens plus les coups de bassin, seulement mon corps qui s'enfonce dans le matelas.

Au réveil il fait déjà clair, ma tête pulse, l'alcool chatouille mon palais, menace de gâcher la matinée en renvoyant le tout au plancher. Je me lève péniblement et je sens un mouvement derrière moi, une main se glisse hors des draps comme un monstre prêt à attraper mon bras. Garçon numéro trois est encore dans le lit, il dort la bouche grande ouverte, la casquette sur le sol. Je fixe sa main sur les couvertures, je l'imagine s'étirer jusqu'à saisir ma gorge, m'étouffer vive. Garçon numéro trois ne devrait plus être ici, il n'a jamais été question de rester dormir, je n'ai pas eu le temps de lui offrir un verre d'eau

pour qu'il comprenne que c'était l'heure de s'en aller. Il remue encore. La chambre ne m'appartient plus, je cherche un endroit où disparaître, je me faufile sous le lit comme un rat, j'attends qu'il parte pour ressortir.

Sous le lit, les mousses sont nombreuses, elles circulent librement, j'aurais dû passer l'aspirateur il y a longtemps, maintenant je dois être une mousse parmi d'autres, j'attends de m'agglutiner à la poussière pour me camoufler. J'essaie de trouver un passe-temps, ce n'est pas évident avec le sommier à trois pouces du visage et la menace du réveil de Garçon numéro trois. J'observe les lattes, transforme les cernes en images, crée des motifs à partir des lignes dans le bois, essaie de calculer l'âge de l'arbre abattu pour bâtir mon sommier. Je compte trente lignes, encore un autre arbre parti trop tôt, je ne veux pas pleurer, je me contente de caresser le bois pour m'excuser d'avoir besoin d'un lit où dormir, d'avoir causé sa mort à lui. J'étire mon bras dans la mousse, essaie de soulever le couvercle de la boîte dans laquelle se trouvent les photos de ma mère. Je n'y arrive pas, le sommier est trop bas, mais je souris parce que, malgré tout, ma mère est cachée sous le lit avec moi.

39.

Les clients aux grosses lunettes et à la moustache grise sont les plus prétentieux, il n'y a jamais assez de lait ou toujours trop de crème, il faut retourner au comptoir, reprendre la commande, je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à combler les demandes des clients du premier coup. Le café est particulièrement occupé aujourd'hui, ça ne me déplaît pas, j'ai plus de temps pour être seule dans ma tête quand il y a plus de gens autour : les clients n'essaient pas de m'arrêter dans ma course pour me parler de leur fille qui vient d'adopter un chien, non, ils voient bien que je marche vite, que j'ai trois assiettes sur les bras et un café sur la tête. Je m'imagine en entrevue à une émission populaire où on me pose des questions sur ma vie, on essaie d'en apprendre davantage sur ma vision de la création, sur ce qui me motive à écrire. Dans ma tête je suis éloquente, j'aligne de beaux mots, mais surtout de belles pensées, je me plais à un peu de vulgarité pour rendre mon personnage remarquable, je ne suis pas une petite fille rangée sur le plateau d'enregistrement, je prends la place qui me revient. À la table de discussion, j'imagine un ministre, un homme important, il tente de m'humilier, pour qui je me prends à parler aussi fort de choses que je ne connais pas. Je reste impassible : je prends la place qui me revient, je prends la parole à sa place, voilà. L'audience m'applaudit, je souris légèrement, je reste humble malgré le coup de marteau assené au visage du ministre qui ne sait plus quoi dire. Je sers les cafés avec confiance, j'attends la prochaine remarque désobligeante comme une opportunité à prendre au vol pour répliquer du tac au tac, paraître brillante du premier coup à défaut de faire du bon café. Dans ma tête, il y a souvent des invités venus pour me confronter, mais c'est toujours gagné d'avance : je mise sur l'amour de la foule et j'en sors récompensée. Les confrontations sont de fausses insultes, des tremplins qui m'assurent d'être non seulement admirée, mais inoubliable. Je continue de servir les thés et les papiers à main, les clients que je sers n'ont aucune idée des pensées qui se bousculent dans ma tête, ils ne savent rien de ce que je pourrais leur répondre, ils croient que je ne suis qu'une barista sans ambition, venue au monde pour verser le lait dans leur café, ils ne savent pas que je cloue le bec aux ministres.

« Hé, tu me l'amènes le sucre ou quoi ?! »

La voix déchire le plateau de tournage, l'intervieweur souriant et le ministre à la mine basse. Mes réparties s'évanouissent, ne reste que le reproche désagréable d'un monsieur à

la moustache blanche qui sirote un thé en regardant ses frites refroidir. Mes muscles se raidissent, la confrontation ne se déroule pas comme prévu, personne ne prête attention, le brouhaha ambiant continue, il n'y a que deux yeux de vipère plantés dans ma nuque en attendant que je me retourne. Je cherche le moyen de rester calme pour mieux le dominer, lui montrer que je ne suis pas la petite conne qui trimballe du sucre dans ses culottes, j'entends les répliques défiler dans ma tête. Je dois penser à quelque chose, et le geste se fait tout seul, je dresse mon majeur bien haut sans me retourner, voilà, fuck you, c'est dit. Je m'éloigne le dos droit, le pas confiant, je retire mon petit fanny pack en cuir que je laisse tomber brutalement sur le comptoir. Je continue de dresser mon majeur bien haut, à quoi bon la politesse si je meurs bientôt de toute façon ? Mon patron me fixe, estomaqué. Il y avait une audience pour la confrontation, finalement.

40.

L'odeur surie du sexe embaume toute la chambre. Je laisse mes mains filer à la surface de la poitrine de Garçon numéro quatre, les poils s'enroulent autour de mes doigts. Tant que Garçon numéro quatre a les yeux fermés, je continue de caresser son corps du bout des ongles pour le chatouiller en l'apaisant. Sa barbe hirsute ne cache pas son sourire léger, sa main voyage tranquillement contre mes côtes, Garçon numéro quatre est doux : il ne se presse pas pour aller pisser après le coït, il aime prendre son temps, respirer contre mon oreille, laisser la sueur glisser lentement contre mon épaule. Il n'ouvre pas les yeux avant un long moment, il sait que s'il les ouvre, ce sera terminé : il a les yeux les plus tristes du monde. Quand il fait noir contre ses paupières, il s'ouvre comme une boîte à chanson. Il me raconte sa solitude comme un cratère qui avale tout, le grand trou noir de sa vie, il m'y entraîne, je me laisse glisser, je ne sais pas si j'aurai la force de me dégager, je ne peux que me laisser voguer sur le tapis volant qu'il déroule rien qu'en parlant.

Il est né pas trop loin d'ici dans un petit appartement crade. Son père est parti quand il était enfant, il n'a jamais su pourquoi. Il est resté à la maison avec sa mère, une femme douce qui ne savait pas faire grimper les murs pour se protéger. Elle laissait entrer les monstres dans la maison, les monstres qui retiraient les briques des murs sans demander son avis. Lentement, les murs se sont vidés et Garçon numéro quatre n'a plus eu de maison même s'il restait du béton autour de lui. Sa voix s'érode aux souvenirs du petit appartement, un tremolo court dans son corps comme un long frisson, je le serre fort pour qu'il fasse plus chaud. Sa mère ne voulait pas s'éloigner, il trouvait des notes d'amour sur la table de la cuisine ou sous un aimant sur le frigo, elle y laissait des notes comme « bonne journée, je t'aime », des petits mots banals que Garçon numéro quatre gardait précieusement dans la poche de ses jeans. Puis il y a eu le jour où sa mère a changé de visage, il n'a plus su dire « maman », les syllabes fondaient sur sa langue. C'était la même douceur, mais les yeux étaient différents, la calligraphie des petits mots d'amour aussi. À l'école, il détestait la récréation. La solitude agit comme les aimants du frigo mais à l'inverse, elle éloigne les enfants qui ne pensent qu'à jouer. Il a passé plusieurs récréations cachées dans les toilettes à lire des bandes-dessinées, son enseignante n'a jamais remarqué qu'il était le seul à ne pas souffrir du froid en hiver.



Garçon numéro quatre s'interrompt. Pourquoi m'a-t-il parlé de tout ça, ce n'était pas nécessaire, il aurait dû aller pisser, sa vessie lui fait mal. Il se dégage, sa main ne caresse plus mes côtes, il a ouvert les yeux trop tôt, il a reconnu le plafond qui n'était pas le sien, a vu mon ordinateur briller dans la nuit, sa lumière éclairer son corps nu. Il disparaît derrière la porte, les bruits de la ville pénètrent dans ma chambre, c'est étrange comme le silence permet l'émergence des sons qu'on avait oubliés. Je regarde les murs blancs, je prends conscience de ma propre nudité, je cherche mes vêtements mais ne vois que son t-shirt que j'enfile en vitesse pour profiter de son odeur encore un peu. En revenant dans la chambre, Garçon numéro quatre retourne se blottir contre moi, il remarque mon t-shirt mais ne dit rien, il m'enlace et j'espère pouvoir passer un tout petit moment encore dans le cratère de ses yeux tristes.

41.

Nicole Trépanier a les cheveux bouclés et des rides au coin des yeux. Je n'ai pas l'habitude des visages féminins vieillissants dont la peau se froisse, je me demande si ma mère aurait eu des plis au coin des yeux si elle avait eu la chance de vieillir un peu, peut-être que ses cheveux auraient aussi aminci, ses cuisses, ramolli. Je ne saurais jamais.

Nicole est heureuse de me rencontrer, ça lui donne une petite pause dans sa journée, les copies à corriger s'empilent sur son bureau et elle commence à manquer de concentration. Je sens ma jambe trembloter, mes souvenirs ont les doigts croisés derrière leur dos, ils espèrent que Nicole tient une clé secrète qui permettra de débloquent les oublis. Nicole gesticule beaucoup, on dirait qu'elle essaie de peindre ma mère plus que de la raconter. Ma mère venait parfois pour les rencontres de l'équipe-école, c'est là qu'elle la voyait le plus souvent, elle accompagnait les enfants au ventre vide, ceux qui oublient de prendre leur Ritalin parce qu'il n'y a pas de routine à la maison, ceux à qui les parents donnent un peu d'alcool pour s'endormir. Nicole ne sourit plus, les visages enfantins s'alignent dans sa tête et elle ne les distingue plus : ils deviennent un seul enfant pris de tous les maux. Affligée par le souvenir des enfants, Nicole ne parle plus de ma mère. Elle parle du petit Édouard dont le beau-père était violent, de la petite Lydia victime d'agression sexuelle. Elle fait l'inventaire des cas les plus difficiles de sa carrière et je ne sais pas que faire de cette longue liste d'enfants qui sont tombés dans les bras de ma mère. J'imagine qu'une autre travailleuse sociale l'a remplacée après, les enfants ont eu d'autres bras dans lesquels tomber, la personne qui les porte n'a pas d'importance. Les bras de ma mère n'existaient véritablement que lorsqu'elle me berçait. J'écoute Nicole me raconter les enfants qui s'évadent dans des univers parallèles où la violence n'existe pas, où les jeux sont la seule porte de secours. J'aimerais lui prendre la main et l'amener là où les coins sont ronds, où les jeux existent en permanence. Nicole aurait besoin d'un monde de nuages le temps d'un après-midi. Je la laisse s'égarer, chercher son univers de mousse avant de retomber sur la chaise en face de moi.

« Et ma mère ?

- Ta mère. Je me souviens de sa voix. Douce comme une soie. Les enfants arrêtaient de trembler quand elle parlait. »

Un glissement s'opère. En évoquant ma mère, la voix de Nicole devient douce aussi, et comme par un coup de dés incroyable, je jurerais entendre maman et j'entre dans un univers parallèle doré. J'aimerais fermer les yeux, attraper sa voix dans ma main pour l'empêcher de partir, ma jambe ne tremble plus et les cratères se referment. Nicole n'a pas besoin d'un monde de jeux, elle y travaille, elle s'accroche aux fleurs sur les robes des fillettes pour échapper à la tristesse. Elle sourit de nouveau, comme si la simple évocation d'une douceur avait eu le pouvoir de lui faire retrouver, à elle aussi, la voix de ma mère.

Elle regarde furtivement autour d'elle. J'essaie d'étirer les secondes et elle s'en aperçoit, sa mémoire s'effrite tandis que les copies à corriger demeurent, je sens que l'entretien tire à sa fin, tout le jus a été pressé, la voix de ma mère s'est envolée comme un ballon échappé d'une fête foraine. Je me lève, je voudrais retrouver la fissure dans le temps, celle qui me permettrait de retourner de l'autre côté des choses, de renverser la pièce pour découvrir les bribes d'un corps disparu qui s'y cachent. Nicole me remercie de ma visite. Alors que je m'appête à sortir, l'image de mon père enfoui dans le divan me traverse.

« Avez-vous connu un petit garçon qui s'appelait Théo à la même époque ?

- Ah oui, Théo. Lui, on ne pouvait pas l'oublier. Il avait les yeux les plus tristes du monde. »

42.

Mon père s'est endormi devant les nouvelles. Il ronfle fort à travers sa barbe longue et hirsute. Je pense à Théo qu'il a essayé de soulever sans en avoir la force, et mon corps s'ouvre. Je suis saisie par l'urgence de le prendre dans mes bras, de me coller à lui. Je le rejoins dans la craque du divan qui s'ouvre elle aussi, on se perd tous les deux au cœur de son effondrement. Je le serre plus fort, l'odeur surie frappe mes narines et je m'en fous, je plaque ma tête plus profondément contre son épaule, je regarde la cuisine mal éclairée et le calendrier dont les « x » maternels n'ont plus jamais marqué les dates. Mon père remue, juste assez pour sentir ma présence, il pose sa main contre mes côtes. Je somnole au son des tragédies racontées à la télévision, on s'enfonce dans une bulle paisible, juste lui et moi, attachés par un fil invisible que nous seuls connaissons. En laissant tomber ma main, j'effleure un bout de carton. Bien creux dans la craque de divan, un morceau de casse-tête.

43.

Dans l'autobus, les lumières grisailent comme si elles hésitaient à faire leur travail. Je les comprends. Je ne suis plus retournée au café depuis que j'ai envoyé chier un client et je ne sais pas comment je vais payer le prochain mois de loyer. J'aurais dû réfléchir un peu plus avant de dresser mon majeur, mais il faut dire que sur le plateau de tournage, mon salaire n'était pas en jeu. Je devrais chercher une autre sacoche en cuir à remplir de monnaie. La dame assise à côté de moi sent bon, son parfum floral s'agence bien avec l'odeur de Garçon numéro trois imprégnée sur ma peau. Les petites rides au coin de ses yeux m'inspirent confiance, sur son iPhone, je vois qu'elle écoute *You* de Radiohead, une chanson que mon père se plaisait à jouer à la guitare invisible quand j'étais petite. Je me sens rapetisser dans mes vêtements, je voudrais poser ma tête contre son manteau et faire semblant qu'elle a la voix sucrée comme les pommes. Je n'attends pas qu'elle retire ses écouteurs pour lui parler, les mots déboulent seuls.

« Mon père adore cette chanson. Il grimait sur le divan quand j'étais petite pour la chanter fort après son café matinal, jamais avant. Ça n'aurait pas été possible qu'il chante aussi fort sans s'être rincé la voix avant. Il était drôle mon père, pas comme aujourd'hui. Je pense que ça lui prendrait une ligne de cocaïne pour être aussi énergique ! »

Je ris en regardant mes souliers souillés. La dame a retiré ses écouteurs juste à temps pour entendre la dernière phrase. C'est un peu dommage, la première partie était plus attendrissante.

« C'était une blague, mon père ne prend pas de drogue. Beaucoup d'alcool, mais pas de drogue. Ma mère buvait un verre de vin tous les soirs si je me souviens bien. Je ne me souviens pas très bien en fait, mais ça irait avec l'image que je me fais d'elle. Vous buvez sans doute un verre de vin, le soir, en écoutant vos nouvelles ?

- Oui, ça peut arriver.
- Vous avez une belle voix. Ma mère avait une voix tellement douce qu'elle calmait les enfants. Elle devait être si belle, sa voix, c'est pour ça que ça me fait autant de peine de l'avoir perdue. »

La dame remue sur son siège, elle lève les yeux pour voir à quel arrêt nous sommes. Je crois qu'elle a hâte de sortir de l'autobus pour rentrer en paix chez elle. Elle ne semble pas se lever, je suis contente, j'aimerais la garder plus longtemps à côté de moi, elle a une belle

écoute. Ça me prend toute mon énergie pour ne pas m'accrocher à son bras, pour ne pas lui poser des questions. Vaut mieux éviter de parler de ma mère morte si je ne veux pas l'éloigner.

« Je reviens de chez mon amant numéro trois. Oui, je numérote mes amants, je sais que c'est étrange, mais ça m'aide à me distancier. Celui-là, je l'ai rencontré au café où je travaillais, vous connaissez peut-être, un petit café pas très loin d'ici, à six arrêts, je crois. Garçon numéro trois se rend au café pour rire des clients qui se moquent des baristas, c'est un passe-temps un peu bizarre, mais ça me plaît, et comme c'est moi, la barista, ça m'a permis de rire avec lui. Je l'ai trouvé vraiment beau sous sa casquette, il avait un petit je ne sais pas quoi, vous comprenez ce que je veux dire, en tout cas. On a fait l'amour, c'était super mais depuis quelques jours, quand on finit de baiser, j'ai comme un gros trou qui se creuse dans ma poitrine et je ne comprends pas pourquoi. J'aimerais ça flotter comme sur un nuage quand je sens son sperme gicler en moi, mais c'est le contraire, c'est plus comme une envie de fuir qui me prend. Je me demande si je devrais continuer à le voir ou si je ne devrais pas, plutôt, me concentrer sur mon amant numéro quatre ... »

La dame ne me donne pas la chance d'entendre sa voix chaude comme l'été. Elle s'excuse avant de se lever pour sortir de l'autobus. Elle me bouscule légèrement pour passer, elle semble de plus en plus pressée, je vois sur son iPhone que la chanson vient de se terminer. Je m'en veux d'avoir occupé sa tête alors qu'elle voulait peut-être, elle aussi, retrouver son père à l'intérieur d'une chanson. Elle se faufile entre les passagers et s'enfuit comme elle est arrivée, en un souffle.

44.

J'entre chez Garçon numéro quatre pour la première fois, il n'y a que deux paires de souliers dans l'entrée, une paire est plus souillée que l'autre. Dans la cuisine, la vaisselle sale prend toute la place sur le comptoir, Garçon numéro quatre se place rapidement devant l'évier, il ne veut pas que je voie mais c'est trop tard. Il prend ma main, m'amène vite au salon. Un coton ouaté noir repose sur le dossier du divan, Garçon le ramasse en passant, il ne parle pas beaucoup, il me laisse observer, une pile de vinyles repose à côté du tourne-disque, je l'imagine emmitouflé dans son coton ouaté noir en train d'écouter son album de Miles Davis, les yeux fermés pour se concentrer. Près des vinyles, une console de jeux laisse croire à des soirées veillées tard, les doigts sur la manette. J'imagine sa complicité avec son colocataire, un gars qui s'appelle Éric et que je n'ai jamais vu. La télévision repose sur une petite pile de dictionnaires et d'encyclopédies, la tour risque de s'effondrer à tout moment, mais Garçon numéro quatre ne s'en soucie pas, il préfère fermer les yeux pour écouter la musique sans s'inquiéter de voir sa télévision se briser à cause d'une pile de livres jamais consultés. Une guitare acoustique repose contre le mur, je lui demande s'il sait en jouer, il hoche de la tête. La guitare appartient à Éric, tout pourrait appartenir à Éric ici et cela ne m'apprendrait pas grand-chose de Garçon numéro quatre. Il me guide le long du corridor, les murs sont vides, la peinture a jauni, il est temps de la changer. Garçon regarde ses murs plus attentivement, admet qu'il devrait les repeindre puis passe une main dans ses cheveux gras en souriant, et je sais, à ce moment-là, qu'il n'en fera rien.

Les lattes de bois craquent sous mes pas, j'ai hâte de découvrir là où ses rêves se perdent la nuit. Garçon est joyeux, il fait semblant de danser en avançant vers sa chambre nichée derrière la dernière porte tout au fond. Il ouvre d'un coup sec, en souriant très grand, je ne savais pas que c'était possible, un sourire pareil sur son visage, et mon corps s'ouvre comme une fleur. En posant le pied dans sa chambre, mon souffle reste suspendu un instant, l'air se paralyse, les aiguilles des horloges avancent à reculons. Les murs sont tapissés de dessins colorés, des grandes murales sinueuses s'emboîtent les unes dans les autres, des plantes entrelacées de montagnes zébrées poussent sur les murs jusqu'en arrière de la porte. Dans un coin de la chambre, des nuages tourbillonnent autour de plusieurs bouquets de ballons de fête. Des cœurs géants grimpent jusqu'au plafond, des poèmes ponctuent les

moulures. Les couleurs occupent tellement l'espace que j'en oublie le lit : les draps ne m'importent plus, les rêves ne se perdent pas ici, ils s'agrippent aux murs. J'ai envie de toucher à tout ce que je regarde, je voudrais faire un manteau de dessins et le porter comme une deuxième peau. Garçon numéro quatre est un artiste, et je ne le savais pas.

Je m'étends sur son lit et je ne veux pas fermer les yeux, je ne pourrai jamais dormir ici, il y a trop à voir, à ressentir. Garçon numéro quatre se glisse contre moi, pose sa tête au creux de mon épaule, sa respiration réchauffe mon cou. Il a voulu créer une pièce où les cauchemars sont impossibles, une pièce extirpée du monde où il fait meilleur les yeux ouverts, un univers de barbe à papa. Mon corps s'enfonce dans le matelas comme s'il y avait toujours vécu, je me fonds avec les couleurs des murs. Ici, le temps n'existe pas, la course non plus, les fantômes sont colorés, ils dansent autour de ma mémoire. Garçon numéro quatre ne m'embrasse pas, je ne le caresse pas, nous attendons de voir la lumière descendre derrière les stores pour remuer. Dans sa chambre, Garçon numéro quatre n'a plus les yeux tristes. Le coucher de soleil s'anime sur les murs, les ombres m'endorment et je ne résiste pas.



45.

*You*

You are the sun and the moon and stars, are you  
And I could never run away from you

You try at working out chaotic things  
And why should I believe myself, not you ?

It's like the world is going to end so soon  
And why should I believe myself ?

*Myself*

You, me and everything caught in the fire  
I can see me drowning, caught in the fire

You, me and everything caught in the fire  
I can see me drowning, caught in the fire

46.

Mes jambes sont lourdes, je tente d'accélérer mais l'asphalte semble vouloir tenir mes pieds captifs. Les crampes des cuisses se resserrent, l'asphalte des trottoirs grimpe dans mes muscles. Je ne pourrai pas maintenir le rythme, il faudra marcher. Je cherche mon souffle, je l'ai perdu dans l'atmosphère quelque part. J'essaie de me concentrer, d'amener l'oxygène au plus creux de mes poumons, ça ne fonctionne pas, j'ai l'impression de garder l'air dans ma bouche sans l'absorber, mon corps ne sait pas quoi en faire, c'est comme si je tentais de m'abreuver avec de l'essence à moteur. Je n'entends rien sur le sentier, la rumeur est silencieuse, les craques dans l'asphalte ne mènent nulle part, les encouragements imaginaires se sont tus. Je cherche ma mère dans les échos qui rebondissent contre les roches de la grève, elle n'est pas venue à notre rendez-vous, elle m'a fait faux bond. Le ciel ne me dit rien, si je lançais des signaux de fumée ils mourraient dans le smog. Je suis saisie d'inquiétude, j'espère que rien n'est arrivé à papa. Je secoue les pieds, je secoue les bras, j'essaie de me défaire de l'engourdissement, de retrouver la vigueur à injecter par intraveineuse dans mes muscles, il doit y avoir quelque chose à faire, ne serait-ce qu'observer les arbres de plus près, l'asphalte de plus près, redécouvrir la trace de ses mains quelque part entre les craques des écorces. Je cherche les fantômes, une petite fille qui se sauve ou le souffle d'un coureur invisible, je tourne en rond, trébuche dans mes lacets, il n'y a même pas de voix désagréable pour siffler que j'ai sali sa serviette de table. Mon ventre se découd, je suis épouvantablement seule, je veux retourner là où le temps se fige, quelque part dans les dessins de Garçon numéro quatre, là où le mouvement nous transporte sans nous replonger dans le passé. Mon ventre se tord. Je ne suis pas prête à abandonner ma mère. Je m'approche des arbres, pose les mains contre leur écorce rugueuse, laisse mes ongles pénétrer les craques, la solitude écrase ma poitrine, je frotte ma peau contre leur tronc, j'essaie de me fondre en eux, devenir une part du sentier moi aussi. Mes cheveux s'accrochent au relief de l'écorce, je frotte plus fort, je finirai bien par entrer, les éraflures griffent mon ventre, l'irritation s'étend sur ma peau, si on pouvait accrocher mes lambeaux aux branches tout de suite, je n'aurais pas besoin de m'obstiner autant. L'arbre résiste, je sens que je vais me mettre à pleurer. Je relâche l'arbre, les cheveux en bataille, le visage barbouillé. Un policier à vélo me demande si tout va bien.

« Je cherche une petite fille. Elle est passée ici il y a 23 ans avec sa mère.

- Mademoiselle, si vous acceptez, je peux vous escorter à l'hôpital pour aller voir un médecin. »

Un médecin. Il a dit un médecin ! Mes larmes se transforment en rire, j'explose, je ne peux plus arrêter, tout mon corps vibre, le policier pose sa main sur un bâton près de sa hanche, il a l'air complètement ridicule, je pourrais l'écraser avec mon petit doigt s'il osait lever son bâton, s'il savait combien de fois j'ai vu un médecin dans la dernière année. Les docteurs me regardent avec les mêmes yeux que lui, le doigt sur le pad à prescription, prêts à me gaver de pilules qui finissent en tourbillonnant au fond de la cuvette. Oui, monsieur, j'irai certainement voir un médecin.

Le policier poursuit son chemin, non sans se retourner pour voir si je ne vais pas me mettre à accélérer derrière lui pour agripper sa roue arrière et le renverser. Je souris en le saluant. Derrière moi, le vent s'est levé, apportant avec lui l'odeur parfumée d'un savon doux.

47.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, il fait noir à l'extérieur, le souffle de mon père est toujours aussi régulier. Je tente de m'extraire du divan, ce n'est pas simple à faire sans réveiller mon père. J'escalade doucement son corps en faisant bien attention de ne pas m'appuyer sur lui, je deviens une araignée le temps de me lever. J'ouvre le frigo, je vais préparer à manger, puisque j'ai dormi si longtemps et que de toute manière il fait déjà noir. Je coupe les légumes, je cherche le sel dans l'armoire, je ne le trouve pas, je ne comprends pas qu'il n'ait pas quelque chose d'aussi élémentaire que du sel. Sur une étagère, je vois une petite boîte à épices. Pleine d'espoir, je force un peu pour l'ouvrir, elle est coincée. Elle se débouche comme un pot scellé et son contenu tombe à la renverse sur le sol : s'éparpillent à mes pieds une centaine de lettres pliées en deux. J'en déplie une première pour découvrir l'adresse : « Cher Théo ». J'en saisis une deuxième, puis une troisième, toutes adressées à Théo. Mes yeux se mouillent, j'écoute mon père ronfler et s'agiter au pays des rêves, le seul endroit où il le retrouve peut-être. Je prends les lettres une à une en faisant attention de ne pas les froisser, je regarde ailleurs pour ne pas lire les mots qui parcourent les pages, les lettres à Théo sont plus précieuses qu'un journal intime. Je les range dans la boîte que je referme doucement avant de la reposer sur l'étagère. Je pense à ma mère qui disait que mon père n'avait pas de petite porte où aller se réfugier et je crois qu'elle s'est trompée en l'imaginant ouvrir une porte : c'est une boîte qu'il a créée pour s'évader.

48.

Aujourd'hui, je suis la plus chanceuse du monde parce que mon père a le droit de m'amener à son travail. Je pourrai voir tout ce qu'il fait dans sa journée, il m'a dit que j'aurai le droit d'écrire sur les tableaux noirs pendant qu'il passe le balai. Je suis très excitée de pouvoir dessiner avec les craies des professeurs. À la maison, j'ai seulement des grosses craies larges pour faire des dessins sur l'asphalte ou sur la brique, ce n'est pas idéal pour tracer les détails, c'est bien pour les jeux de marelle mais pour l'art, ça ne va pas. Papa m'a quand même avertie qu'il y aura plusieurs tâches à faire avant, les dessins sur les tableaux ce sera pour la fin de la journée comme une belle cerise sur le sundae. En attendant, il y aura les planchers à laver, les salles de bains aussi, laver la toilette c'est ce que mon père déteste le plus, mais ses patrons le remercient parce que c'est un travail dont personne ne veut, mais dont on a besoin. Papa ne s'en soucie pas trop, ça fait partie de sa tâche, il est habitué de toute façon. Je pense qu'il en parle beaucoup parce qu'il ne veut pas que je m'ennuie pendant qu'il a les deux mains gantées enfoncées dans la cuvette pour tenter d'en retirer la merde. Il m'a amené des crayons de cire et des feutres pour que je m'occupe pendant ce temps-là, que je ne fasse de mauvais coups ou bien que je m'égare, l'école est tellement grande que j'aurais envie d'aller faire le tour pour regarder tous les dessins collés aux murs et les murailles de casiers.

J'ai rencontré plusieurs de ses collègues, les enseignantes sont très gentilles, il y a même un enseignant avec une drôle de moustache et des grandes lunettes qui m'a montré un truc de magie. Je comprends que papa soit content de venir travailler, tout le monde a le sourire ici, sauf quand les enfants se chicanent, alors les adultes perdent leur sourire rapidement, c'est une équation simple. J'ouvre tous les casiers même si papa me demande d'arrêter, j'ai déjà fait tomber quelques bottes et des manteaux, j'adore découvrir les thèmes des boîtes à lunch, tout le monde a un sac différent avec des bonhommes différents. Je prends des paris avec moi-même avant d'ouvrir les casiers, mais je perds tout le temps, je ne savais pas qu'il existait autant de personnages animés.

Avant la récréation, papa m'avertit que c'est le moment de me tenir tranquille, on va aller s'enfermer dans la salle de bains pour qu'il puisse nettoyer. Il sort mes papiers et mes

crayons, je m'installe sous le comptoir où il y a les évier, c'est mon petit univers secret, la tuyauterie sert de camouflage. Je dessine le bois sous le comptoir, ça manque de couleur. Je ne m'applique pas beaucoup, je fais un barbouillage multicolore et ça me plaît, toutes les couleurs vont dans toutes les directions sans se soucier des lignes à tracer. À côté de moi, quelque chose bouge. Ça me fait faire le saut parce que papa est à l'autre bout de la salle de bains, il siffle comme pour oublier ce qu'il est en train de faire. Dans la première cabine, je vois deux pieds balloter, il y a quelqu'un d'assis sur la toilette. Je passe ma main sous le muret, je l'ouvre grand et la referme, j'essaie de dire bonjour sans faire de bruit, je sais que tous les enfants sont supposés être en classe, mon petit doigt me dit qu'il vaudrait mieux avoir une conversation en silence pour ne pas éveiller les soupçons. Plus j'agite ma main, plus les pieds sont immobiles, j'attends encore un peu, puis ça y est, l'humain serre ma main très fort, c'est une salutation officielle qui me fait rire un peu. Je retire ma main et la plaque sur mon visage, mon père ne doit pas m'entendre sinon il saura que je ne suis plus seule. J'écoute les pages tourner, je crois que l'enfant lit un livre ou une bande dessinée, j'aimerais bien voir ce qu'il fait, moi aussi ! Je prends mes papiers et mes crayons, je concocte un dessin pour l'élève caché, je trace un beau ballon de fête rouge, c'est mon image préférée, je m'applique, je fais très attention, je prends mes crayons de feutre pour tracer les contours et les crayons de cire pour remplir l'intérieur. Ça fera comme si la salle de bains était une fête foraine, je pourrai lui donner le ballon avant qu'il parte, il fera semblant de l'enrouler autour de son poignet pour finalement le laisser s'envoler vers le ciel. L'image me plaît, je continue de tracer les ombres, mais j'entends la porte de la salle de bains s'ouvrir, des talons hauts claquent contre le sol, la dame parle fort, demande à mon père s'il a vu Théo, ça fait vingt minutes qu'il n'est plus dans la classe. Je m'empresse de glisser la feuille dans la cabine, je tire sur le lacet de Théo pour lui dire de prendre la feuille, j'ai défait la boucle de son soulier, trop tard, les pas approchent. Il prend le dessin très vite, je vois qu'il le glisse dans sa bande dessinée avant de sortir pour se présenter à la dame. Elle a les cheveux frisés et a l'air gentille même si ses sourcils sont froncés, elle ne sait pas ce qui lui a pris pendant tout ce temps. Mon père se remet à siffler après toute la commotion, il est habitué aux élèves qui viennent se cacher pendant qu'il travaille, ça ne le dérange plus. La porte se referme sur la dame et l'élève, le lacet de Théo traîne sur le

carrelage gris. Je croise mes doigts bien fort, j'espère que mon ballon le soulèvera dans les airs s'il trébuche dans ses lacets.

49.

Papa s'agite de plus en plus, il roule d'un côté puis de l'autre, semble se débattre contre une présence invisible. Je m'empresse de plier les lettres, de les ranger dans la boîte pour ne plus jamais les ouvrir, je m'assure que tout est exactement dans la même position, mon père ne doit pas sentir ma présence dans ses repères secrets. Il continue de se tortiller, les sourcils froncés, il respire fort, la sueur coule sur ses tempes. Je saisis ses mains, j'essaie de me glisser dans ses cauchemars pour le rassurer, je murmure des mots doux dans son oreille pour le guider vers la sortie, mes mots sont des cailloux laissés derrière. Il continue de trembler, ma voix n'arrive pas à le prendre par la main, il se réveille en sursaut, les yeux écarquillés comme si un visage était apparu sur le plafond. Le cauchemar de mon père semble se poursuivre dans le salon, il pleure, je lui demande ce qu'il a. Il était dans une forêt dense, des lichens et des fougères partout, des voix naissaient du bruissement des feuilles, c'étaient mes mots dans la voix de ma mère, et il ne faisait que suivre la voix sans savoir pourquoi, il avait peur, comme s'il était pourchassé. Il s'est mis à courir, la voix s'éloignait, et plus la distance se creusait, plus la peur était forte. Il portait des vêtements de camouflage, une carabine accrochée à l'épaule, il n'a jamais porté de tels vêtements, c'est un truchement étrange de la réalité qu'opèrent les cauchemars. Il a continué de courir plus vite, il fallait rattraper nos voix, mais la végétation était de plus en plus dense, bientôt il n'a plus rien entendu. Derrière les feuilles, il était là, c'était Théo, quel soulagement ! Son cœur comme une bombe, mais quelque chose n'allait pas. La peau de Théo était blanche, cadavérique, il n'a pas su quoi faire, Théo s'approchait de lui comme un spectre, le regard vide, les bras ouverts. La voix de mon père s'étouffe, les tremolos gonflent dans sa gorge, c'est là qu'il n'a pas su quoi faire, la peur était trop grande. Il a avancé à pas feutrés, comme pour ne pas réveiller le cadavre, puis il l'a étranglé de toutes ses forces. Il voulait tuer le cadavre pour que Théo revienne à la vie. Quand il a posé ses mains sur le cou de Théo, la forêt a disparu. Papa étranglait Théo dans sa chambre d'enfance.

« C'est là que je me suis réveillé, et je ne sais pas comment faire pour retourner le voir, pour lui dire que je ne voulais pas, je ne voulais pas le tuer, comme si, depuis tout ce temps, ça avait été mes mains qui descendaient du plafond la nuit pour venir le hanter. Comme si mes mains sortaient des murs pour lui faire du mal. »



Papa est inconsolable, il se mouche dans mon chandail et je ne trouve pas les mots pour lui expliquer la frontière des rêves. Papa vit le pied coincé dans la porte du royaume des morts et il ne sait pas s'échapper.

50.

La voix profonde se faufile jusqu'à moi, je reconnais l'air, c'est *Hunter's Lullaby* de Leonard Cohen, j'ai envie de chanter en ouvrant les yeux mais découvre que je me suis endormie tout habillée, j'ai même gardé mes bas. Je suis seule sous le ciel de dessins colorés, Garçon numéro quatre doit être à la cuisine, quelle heure est-il ? Peut-être qu'il est tard, qu'il a eu trop faim et n'a pas pu attendre. Je m'étire, mes muscles sont tendus, il pleut de l'autre côté de la vitre.

Je jette un coup d'œil à mon visage, j'espère que mon mascara n'a pas coulé, qu'il n'y a pas de grumeaux au coin de mes yeux. Je ne dors pas souvent chez les autres, normalement je m'enfuis avant, mes souliers dans les mains pour ne pas réveiller personne, je m'enfuis comme une voleuse et on ne me reproche rien. Je me suis endormie trop vite hier, ça aurait été facile de partir, je n'avais même pas à me rhabiller, mais ce matin, je découvre l'odeur de Garçon numéro quatre dans les draps, et tout semble être à la bonne place. Les ballons rouges s'envolent vers la vitre, tout est libre ici.

J'ouvre la porte doucement, comme un chat après un déménagement, je marche sur la pointe des pieds, je caresse le mur du bout des doigts pour me convaincre que je ne suis pas chez moi, la peinture a une texture différente ici. Garçon numéro quatre est dans la cuisine, ça sent le café, ça me réconforte, je m'attends à voir Nina avec son téléphone sur le divan, mais il n'y a que Garçon numéro quatre, la barbe hirsute et les cheveux sales. Il sourit, ne dit rien, me tend une tasse de café noir, il n'y a pas de tache sur les serviettes, la vaisselle sale a disparu. Garçon dépose une boîte de céréales sur la table, ce sont des Frosted Flakes, j'entends ma mère siffler en pliant des vêtements, les sons voyagent sans se soucier de la distance, c'est ce qui rend la musique si belle. Je mange avec appétit, le café est un peu trop fort, trop chaud aussi, mais je le bois quand même.

Éric se présente. Il a les cheveux blonds en broussailles, les yeux fatigués, il est assis sur le divan du salon, il fait un casse-tête sur la table basse, je perds l'équilibre en voyant les morceaux cartonnés, je ne peux pas voir un casse-tête sans penser à nos tirailades d'un dimanche matin il y a longtemps déjà, du temps où mes parents et moi formions un tout

indivisible. Ma gorge se serre, il n'y a que les Frosted Flakes qui sont assez sucrés pour y entrer, Garçon caresse mon dos, il me fait les yeux doux comme s'il y avait un fil invisible entre nous, comme s'il avait déjà tout compris sans avoir rien su. Il me demande si j'ai envie de participer, si je veux chercher quels morceaux se frottent à quels autres pour finalement s'emboîter. J'hésite, mais dans ses yeux tristes, je trouve quelque chose de rassurant, un coin où me lover et me reposer. Je prends un morceau, je l'observe, le tourne dans tous les sens, j'entends la voix de ma mère émerger, elle me répète de ne pas forcer, les morceaux s'emboîtent tout seuls lorsqu'ils sont au bon endroit. Je visualise la pièce dans chaque espace avant de décider, je la laisse tomber et hop, elle se place. Éric s'esclaffe, il applaudit comme si je venais de relever un défi difficile, il trouve que j'ai pris beaucoup de temps. Je ris aussi, le café sent bon et il fait chaud.

51.

Les étoiles se sont alignées dans le ciel, c'est moi qui ai eu un appel du médecin, il a voulu me rencontrer pour discuter de mes inquiétudes, je ne sais pas si les infirmières ont fini par le convaincre à force d'entendre parler de moi, de mes scènes. Il est de l'autre côté du bureau, il fixe son ordinateur comme si ce n'était pas lui qui m'avait convoquée ici, il me nomme comme pour confirmer mon identité, il lit ses dossiers et m'informe que, puisque ma mère a eu son diagnostic à trente ans, donc exceptionnellement tôt, il s'est renseigné sur les tests que je pourrais faire pour déterminer si j'ai plus de chance qu'une autre de développer le cancer du sein. Il existe des tests génétiques pour déterminer si j'ai des prédispositions, ils peuvent faire des prélèvements, m'observer avec une loupe géante pour décortiquer mon génome, voir si quelque part là-dedans les médecins ne pourraient pas trouver une bouteille à la mer, un petit message perdu où c'est écrit que je mourrai d'une bestiole dans le sein gauche. Je l'écoute énumérer les options, je trouve qu'il a drôlement bien fait ses recherches pour un homme qui se foutait de ma gueule il n'y a pas si longtemps, je ne dis rien, j'ai trop peur qu'il renonce aux tests, qu'il les transforme en mouchoirs où rien n'est écrit, en d'autres mots, qu'il me dise de me torcher avec. Je l'écoute et j'évalue, je pourrai enfin connaître l'identité des particules qui dansent dans ma tête, je pourrai éteindre leur feu, être la plus grande briseuse de fête, je les obligerai à aller dormir pour de bon. Le médecin parle beaucoup et les nouvelles se bousculent, j'ai déjà oublié les trois quarts de mes options, ses mots sont compliqués, ils ne réussissent plus à former des images dans ma tête. J'attends qu'il prenne une pause pour lever mon doigt, lui poser quelques questions à mon tour. Il m'écoute, hoche la tête, saute aux conclusions. Si le test s'avère positif, je devrai considérer l'ablation mammaire préventive, ce n'est pas quelque chose de fréquent, mais dans mon cas, ça pourrait être judicieux. Les mots tombent creux sous mon sternum, là où l'air circule. Je m'étouffe avec mon propre oxygène, je regarde ma poitrine et je me sens disparaître, comment baiser sans poitrine, je regarde autour de moi, je cherche un point où disparaître, les craques du carrelage semblent appropriées pour me cacher, je cherche un comptoir sous lequel me cloîtrer. Je garde le silence un peu trop longtemps, le médecin sait que ce n'est pas ce que je souhaitais entendre, mais nous n'en sommes pas là encore, non, il faut d'abord faire les tests pour savoir quelles solutions mettre en branle, si ça se trouve, il n'y aura rien, ç'aura été un cauchemar entretenu trop

longtemps, un récit rembobiné trop souvent, essaie de ne pas t'en faire pour l'instant. J'aimerais me lever, quitter la clinique pour ne jamais revenir, mais des cicatrices se creusent sur ma peau, l'image de mon corps charcuté m'obsède, j'ai envie de me prendre dans mes propres bras pour sentir toute ma peau en même temps. Mes jambes n'obéissent plus, il va falloir attendre, je suis désolée, je dois juste chasser les fourmis de mes pieds pour pouvoir m'en aller. Je remercie le médecin, déverse le quart de sa bouteille de Purell dans mes mains, ça glisse sur mes avant-bras, j'en ai trop mis, comme si le Purell allait pouvoir empêcher le chirurgien de trancher mes seins. Sur un crochet, le médecin a laissé sa casquette, elle ressemble en tout point à celle de Garçon numéro trois, ça me dérange d'imaginer mon médecin sans son sarrau, sans sa cape blanche, ça me dérange de savoir qu'il porte la même casquette qu'un de mes amants.

En sortant de la clinique, je prends un moment pour fermer les yeux et sentir le vent souffler sur mon visage. La brise est chaude même s'il fait froid, je cherche à m'accrocher aux branches des arbres pour éviter les étourdissements au sol, dans ma gorge se crée une irritation comme une soif immense.

52.

Mes yeux brûlent, je reste assise à mon ordinateur quand même, je n'arrêterai pas d'essayer de la mettre sur papier, de la coucher en mots pour qu'elle ne puisse plus jamais s'évader, j'enchaîne les phrases à tes pieds, maman, tu ne me quitteras plus. Je regarde les photos, j'essaie de m'insérer dans le papier lustré, de rentrer mes bras dans la peau de ma mère, je veux qu'elle devienne mon manteau. Je tisse les photos ensemble pour en faire une couverture, je veux m'étendre et m'envelopper dans les tissus de ma mère, les photos créeraient un monde, le mien, il n'y aurait plus d'issue, elle existerait partout, je pourrais finalement sortir de ma tête. J'arrêteraï d'inventer des scénarios, je laisserais les dames tranquilles dans les autobus, la terre pourrait reprendre sa course autour du soleil. Je cherche sa peau, ses traits, sa voix, mais je ne trouve que ceux de mon père. Je repasse les bribes des récits que papa m'a racontés. Mes souvenirs sont bloqués, ils émergent sans avertissement, si je les cherche, ils s'effritent, c'est comme tirer sur la corde d'un tricot. Il reste les photos. Je peux la décrire pour rester au plus près d'elle, je garde l'œil objectif, je ne fais que mettre en mots ce que je vois, il n'y aura plus d'interférence entre elle et mes sensations, je peux m'escamoter dans le noir et la voir s'élever dans la lumière, je peux disparaître de son regard pour la laisser exister seule, entière.

Je prends les photos, je les étale sur mon bureau autour de l'ordinateur, elle sourit partout, mais une d'entre elles attire mon attention : elle étire les bras, tournée vers le ciel, elle porte un habit de course, je suis dans la poussette, elle semble libre, comme ça, sur le bord du fleuve. Je reconnais les pierres dans son dos, les roches sur lesquelles je me déposais parfois quand j'étais petite, on amenait des sandwiches au jambon dans notre sac à dos, maman mettait toujours trop de moutarde et ça me déplaisait parce que la moutarde pique dans le nez et fait pleurer les yeux. Papa riait de me voir pleurer, la moutarde au coin de la bouche, ma mère souriait aussi en me tendant une serviette de table, elle disait que les serviettes de table étaient faites pour être salies. J'adorais m'asseoir sur les pierres, près de l'eau, je voyais les petits ménés bouger furtivement quand j'approchais mes doigts, ma mère disait de ne plus leur faire peur, il faut toujours prendre soin de ce qui est fragile. Je déplie mes souvenirs et j'entends la voix de mon père me raconter comment ma mère adorait nos pique-niques près de l'eau, on y allait parfois après la garderie, pas besoin d'attendre le

dimanche pour aller faire peur aux ménés. Après avoir mangé, je trempais mes pieds dans l'eau même s'il était interdit de s'y baigner, je n'hésitais pas à arroser papa même s'il n'avait pas fini de manger, ça l'énervait mais ça faisait rire maman, et tout ce qui faisait rire maman était à recommencer. Je regarde son sourire sur la photo, ses bras qui s'étirent vers les nuages et je ne peux pas à m'empêcher de penser au goût de la moutarde, aux éclats de rire, je n'arrive pas à voir autre chose que l'eau dans les yeux de papa lorsqu'il raconte les soirées passées sur les pierres à simplement être ensemble.

Si je regarde la photo trop longtemps, les questions en viennent à tourner en rond, je ne sais plus si je me souviens des pique-niques près de l'eau ou si je les imagine, je ne sais plus si j'entends sa voix riieuse quand je m'aventure sur la rive ou si c'est parce qu'elle sourit sur les images, je ne sais plus si ce sont les rires de mon père que j'entends ou ceux de ma mère. Quand les questions commencent à bousculer les souvenirs, il faut prendre une pause, sortir de la chambre, aller prendre l'air, sinon les questions s'accélèrent et tourbillonnent, elles m'aspirent et il n'y a plus moyen de sortir, il faut boire de la bière pour s'engourdir, les questions pèsent lourd dans ma tête et finissent par former des trous noirs énormes, ce sont eux les cratères qui m'avalent quand je regarde les photos de ma mère, ma mère pour toujours prise dans un de ces tombeaux de néant.

53.

*Hunter's Lullaby*

Your father's gone a-hunting  
He's deep in the forest so wild  
And he cannot take his wife with him  
He cannot take his child

Your father's gone a-hunting  
In the quicksand and the clay  
And a woman cannot follow him  
Although she knows the way

Your father's gone a-hunting  
Through the silver and the glass  
Where only greed can enter  
But spirit, spirit cannot pass

Your father's gone a-hunting  
For the beast he'll never bind  
And he leaves a baby sleeping  
And his blessings all behind

Your father's gone a-hunting  
And he's lost his lucky charm  
And he's lost the guardian heart  
That keeps the hunter from the harm

Your father's gone a-hunting  
He asked me to say goodbye  
And he warned me not to stop him  
I wouldn't, I wouldn't even try



54.

Garçon numéro quatre me suit de près, je l'attends pour prendre sa main, j'ai besoin d'elle pour ne pas tomber, le sol est insuffisant. Le sentier est dégagé, le soleil passe à travers les feuilles des arbres, l'eau caresse l'herbe près de nous. Je retire mes sandales, laisse mes pieds s'enfoncer dans la boue, les roches ne sont plus très loin, seulement quelques mètres encore. Nous grimpons sur les pierres entourées d'eau. Ici personne ne pourra nous surprendre. Je déballe mon sac à dos, je lui tends les céréales sèches et son sandwich. Je cherche autour de moi une preuve d'un passé, le goût de la moutarde m'amène très loin, mes jambes rétrécissent, reprennent leur taille d'enfance. Une petite fille chasse les ménés sur la grève, elle sourit en éclaboussant des fantômes, elle a envie de courir dans l'eau jusqu'à la taille pour raviver les engourdissements. Je la regarde rire seule, mouiller ses vêtements, courir. Elle s'enfonce pieds nus sur le sentier et disparaît.

Je dépose ma tête sur les cuisses de Garçon numéro quatre. Je m'amuse à dessiner les nuages, à leur trouver des formes qui n'existent pas, j'écoute la musique du vent, je lui crée des paroles, je touche les pierres et leur surface rugueuse devient une peau. Garçon me fait remarquer le chant des cigales, il fait chaud au soleil. Je me demande ce qu'il voit quand il regarde autour de lui, ses yeux douloureusement tristes tout le temps. Le soleil chauffe son visage, une petite rougeur se pointe sur son nez. On ne parle pas beaucoup, on essaie d'ouvrir nos cages thoraciques en silence pour nous imprégner du moment sans le gêner avec nos voix. Je finis mon sandwich, je ne me préoccupe pas des miettes sur ma poitrine, elles tomberont quand je me lèverai et ce sera tant mieux pour les canards. Je cherche à retrouver les mots qui tentent d'émerger, je saisis les bulles qui montent, je veux les partager : j'ouvre ce qu'il reste de ma mémoire, raconte la blessure à Garçon qui écoute en silence. Il ne bouge pas sauf ses mains qui glissent dans mes cheveux. Je lui raconte les récits de course et les éclats de rire, les boules dans la poitrine et le poids sur les épaules. Mon récit est éparé, les souvenirs sont désorganisés, la bulle de mots éclate quand elle devient trop grosse.

Il me laisse épuiser les phrases, se laisse bercer par l'eau et mes paroles, cette musique nouvelle blottie contre ses oreilles. Il ne se risque pas à poser des questions sur ma mère,

je ne pourrais pas répondre et les roches entourées d'eau en viendraient à s'effriter, la noyade serait inévitable. Il s'intéresse plutôt à mon père, à la craque du divan et à tout ce qui fonde son inertie. Il demande comment mes parents se sont rencontrés. Je rapièce les souvenirs pour créer une nouvelle histoire, je n'étais pas née mais les images se dressent, claires et belles. Je parle beaucoup, sans douleur. Je lui raconte certaines journées passées avec mon père dans les salles de bains de l'école à jouer sous la tuyauterie. Je vois encore la rouille couler des craques des tuyaux. Garçon ne parle plus, il sourit grand. Il adorerait rencontrer mon père.

L'idée germe sous mon sternum, les bulles de mots éclatent dans ma poitrine toutes en même temps. Je me redresse, prends le temps de le regarder, de me lover dans ses yeux tristes encore une fois.

« Pour ça, il faudra me dire ton nom. »

55.

Je fixe le plafond, j'attends toujours l'apparition des couleurs depuis que j'ai vu la chambre de Garçon, je cherche l'encre qui suintera des craques de peinture blanche. C'est drôle comme mon plafond semble vide à côté du sien.

J'essaie de penser à autre chose, la solitude me pèse entre les quatre murs de ma chambre, Garçon travaille ce soir, il ne pourra pas venir tout de suite, il faudra attendre demain pour respirer son odeur. Je souris toute seule, j'ai envie de m'enrouler dans mes couvertures pour réchauffer ma peau, faire semblant qu'il est près de moi. Mon sexe frétille à l'idée de le retrouver, c'est plus fort que moi cette envie de lui faire l'amour, je me déshabille et me caresse doucement, j'ai envie de lui plaire, d'apparaître entre les lignes de tous ses dessins. Je glisse ma main sous le lit, tasse la boîte à photographies. Derrière elle, il y a une autre boîte, plus coquine, dans laquelle je cache un déshabillé pour les occasions spéciales. Je sors de la boîte, la dentelle noire s'étire dans la pénombre de ma chambre. Je touche délicatement les tissus, ils sont fins et délicats, j'enfile le déshabillé, mon corps se transforme au contact de la dentelle. Je laisse mes mains parcourir mon corps, je me redécouvre, mes doigts jouent comme sur un instrument, les sensations sont nouvelles, Garçon m'embrasse le cou, glisse ses doigts entre mes jambes, ma respiration s'accélère, je peux presque sentir sa barbe chatouiller ma peau. Ses lèvres me font frissonner, mon corps se cambre, il s'attarde sur mes seins, les embrasse et les serre, je les caresse à mon tour, et c'est là que je sens le relief d'une bosse de quelques centimètres, il n'y a pas de doute cette fois, les saletés ont migré de ma tête jusque dans mon corps. Garçon s'évade de la chambre, les murs blancs se dressent comme pour m'enfermer. J'allume, la lumière me semble vive, je m'empresse de me placer devant le miroir. Je descends les bretelles du déshabillé, dénude ma poitrine, soulève le sein gauche, passe mes doigts sous le galbe, près de l'aisselle. La bosse est encore là, mes doigts ne mentent pas, les tests n'auront servi à rien, il m'aura suffi d'enfiler un foutu déshabillé pour conclure le seul examen qui compte.

J'examine chaque parcelle de peau, il faut savoir si la bête s'est déjà propagée. Je m'agrippe à mes bras, à mes épaules. Je cherche les grains de beauté étranges dans mon dos, le poignard enfoncé à mon insu. J'approche mon visage du miroir, les larmes coulent mais ça

ne compte plus, j'étire mes paupières, tire sur mes sourcils. Je grimace, crispe les muscles de mon visage, l'inquiétude s'installe confortablement dans ma rétine, et dans un moment très court, furtivement, l'ombre de ma mère apparaît sur mon visage.